

L'APOTRÉE



LE FUTUR PEINTRE DE NATURE MORTE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

AOÛT 1930

PAGE	TEXTE	
529 —	A l'œuvre.	THOMAS POULIN.
530 —	Les petites orphelines au calvaire.	Mme LAURE DUCHATEL (<i>Foyer- Revue</i>).
538 —	Combat avec un requin.	S. Le ROUX (<i>Le Pèlerin</i>).
539 —	Les devoirs littéraires.	JEAN IOTA.
542 —	Le fils du boucher.	(<i>L'Ami des enfants</i>).
549 —	Écoliers d'autrefois.	MAROUSSIA.
551 —	Éphémérides canadiennes.	
553 —	La lampe merveilleuse.	
554 —	Pleurésie.	Dr PIERVAL (<i>La Maison</i>).
555 —	Se taire à propos.	JEANNE LE FRANC.
555 —	Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC.
556 —	Les remparts de Québec (<i>poésie</i>).	PAUL LETENDRE.
557 —	Pour s'amuser.	
558 —	Les Croisés (<i>feuilleton</i>).	A. DEVOILLE.
574 —	Tables des matières.	

ILLUSTRATIONS

541 —	S. Em le Cardinal Rouleau et S. G. Mgr Lamarche dans le jardin du Carmel de Lisieux.
550 —	Les scouts français, que dirige M. Paul Coze, actuellement dans l'Ouest canadien.
551 —	Feu M. le Dr Paul Dupré.
552 —	Feu Mgr J.-L. O'Leary.
552 —	Feu l'hon. J.-E. Caron.
552 —	Feu l'hon. L. de G. Belley.
553 —	La croix de fer érigée sur la Montagne de S.-Anselme et bénite le 20 juillet 1930.
573 —	Le R-100 passant au-dessus du pont de Québec.
576 —	Les plaisirs de la pêche dans nos rivières poissonneuses.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, AOÛT 1930

N° 12

A l'oeuvre



UN événement important s'est produit depuis notre dernier numéro: les élections fédérales canadiennes.

Inutile de rappeler ce qui s'est passé, car tous les Canadiens sont bien au courant; la presse quotidienne, la radio leur ayant donné au fur et à mesure tous les renseignements.

Le parti au pouvoir a été renversé et le parti conservateur a pris le gouvernement. Le Cabinet est formé et actuellement à l'oeuvre.

La presse quotidienne a longuement étudié les causes du changement surprenant pour un grand nombre qui s'est produit, cette année, surtout dans la province de Québec, où depuis 1917 la presque totalité des députés étaient libéraux. Ceux qui suivent les différents mouvements électoraux n'ont pas manqué d'affirmer que la cause première de ce qui s'est produit, on la trouve dans la crise économique que nous commençons.

En temps de crise, il n'est pas bon pour ceux qui sont au pouvoir de faire des élections, car l'électeur a depuis longtemps pris l'habitude de rejeter sur les épaules de ceux qui gouvernent les responsabilités des malaises qui s'abattent sur lui. Lorsqu'il y a crise, le peuple est mécontent et saisit la consultation populaire pour exprimer ce mécontentement.

Au contraire, lorsque la prospérité règne et que le peuple est heureux, une consultation populaire est une affaire gagnée pour le Gouvernement. Si, par exemple, le blé se vend mal, on s'en prend au gouvernement; s'il se vend bien, on loue le parti au pouvoir. Il en est de même pour la pêche bonne ou mauvaise, pour le commerce, l'agriculture, etc. . .

En plus de cette crise économique, d'autres causes ont influencé le résultat du vote. Nommons la question du beurre, le chômage, la pension du vieil âge.

Le chômage, le parti au pouvoir a eu tort d'en nier l'existence, puisqu'il existe et saute aux yeux de tous. Il aurait pu l'expliquer, mais il a tâtonné, pendant que son adversaire promettait de le faire disparaître, ce qui sera tâche ni facile ni rapide.

La question du beurre n'a pas été comprise et ne l'est pas encore. Il s'agit de savoir deux choses: allons-nous signer des traités de commerce, c'est-à-dire échanger nos produits avec ceux des autres pays; allons-nous acheter du beurre à l'étranger, si nous voulons en manger, cependant que nous n'en produisons pas suffisamment pour répondre à nos propres besoins? Il s'agit encore de savoir pourquoi, le vrai pourquoi, notre beurre ne peut soutenir la concurrence du beurre étranger même sur notre propre marché. A cette dernière question, les experts en choses agricoles disent que nous ne pouvons soutenir la concurrence, parce que notre lait nous coûte trop cher, et notre lait nous coûte trop cher, parce que nous ne pratiquons pas la sélection de nos troupeaux et que nos troupeaux, en conséquence, ont un rendement en lait inférieur.

*

* *

Maintenant que tout est fini et que nous avons un nouveau gouvernement suffisamment fort pour gouverner, il nous faut nous mettre à l'oeuvre, car on l'a dit et il faut se le répéter la crise ne fait que commencer. Cette crise, selon les économistes, durera plusieurs années et elle ne se passera pas seule.

Il est vrai que le temps est un remède à bien

des maux, mais il peut être bien lent à agir s'il n'est aidé par les efforts de tous.

Ces efforts doivent être dirigés surtout vers l'agriculture. Il faut mettre l'agriculture à date, afin de lui permettre de garder son monde. Mettre l'agriculture à date est une lourde tâche et, pour y arriver, il faudra surmonter bien des obstacles, vaincre bien des difficultés.

Mettre l'agriculture à date c'est, du coup, s'attaquer à la racine du chômage. On sait, en effet par expérience, que le chômage de nos villes est en grande partie fait du surplus des bras de la campagne.

Il faudra aussi que l'industrie ne songe plus qu'à la production, mais à la production raisonnée. Et que demande cette production raisonnée? Tout simplement qu'on ne s'arrête pas à un certain nombre déterminé de lignes de produits; que l'on mette l'esprit d'invention à rechercher la multiplication des lignes de production et à trouver les secrets d'une meilleure distribution.

L'invention a permis, par exemple, à l'industrie du papier de produire beaucoup et très vite. Elle a poussé cette industrie à l'encombrement de son marché. Il lui faut donc maintenant trouver le moyen d'empêcher les usines construites de fermer leurs portes, en découvrant de nouvelles issues à la pâte de bois. Il en est de même de presque toutes les grandes industries.

L'industrie doit aussi aider à l'agriculture en apprenant en quelque sorte à se décentraliser, pour fournir à la campagne les boutiques qu'il faut à la main-d'oeuvre locale trop abondante. Ces petites industries doivent, si elles veulent être permanentes, être établies pour absorber le produit de nos cultures.

*
* *

Nous avons dit que le question de pension de vieillesse avait été une des causes du revirement que nous avons constaté. Cela est particulièrement vrai pour les provinces de l'Est, où cette pension n'existe pas encore, et à qui on l'a promise.

La pension de vieillesse est une assurance sociale de grande valeur; elle rend d'immenses services à la population qui, autrement, ne se trouve qu'en face de la charité privée devenue incapable de suffire à la tâche. Il faudra aussi voir à d'autres

assurances si on veut réellement diminuer les misères imméritées du peuple.

Il est, par exemple, une assurance qui s'impose aujourd'hui pour le cultivateur: celle qui lui permettra d'établir ses fils sur la terre. Ce serait encore là un excellent moyen de diminuer le chômage dans les villes.

Les cultivateurs, actuellement, ne peuvent plus établir leurs garçons; il en coûte trop cher. Ce qu'un seul ne peut faire, plusieurs ensemble peuvent y arriver. Aussi, espérons-nous qu'avant longtemps nous aurons une caisse d'établissement des fils de cultivateurs, organisée autrement que le crédit agricole actuel, qui porte en lui-même tout ce qu'il faut pour aboutir au fiasco.

Devant cette tâche à accomplir, que tous se mettent à l'oeuvre.

Thomas POULIN.

Les petites orphelines au calvaire

CHAPITRE I

UN matin de mai, par un clair soleil qui jetait sur le petit bourg breton de Roc-Castel, une pluie de rayons d'or, les trois fillettes de Jean-Pierre Kournac, toutes menues dans leurs étroits fourreaux de cachemire noir, conduisaient au cimetière leur maman, morte d'une façon très soudaine.

Le joli bourg, dont les modestes chalets et les maisons de pêcheurs plus humbles encore, s'échelonnaient le long des deux rues grimpantes s'accrochant elles-mêmes à la falaise, ne comptait point parmi les stations balnéaires de la Basse-Bretagne. Aucun Palace, pas le moindre Casino pour y attirer les étrangers.

Les chemins de fer, les tramways n'avaient jamais essayé de passer au pied de la Falaise Aussi les habitants de Roc-Castel vivaient en paix, loin des dangers et des entraînements du siècle et ils goûtaient, dans toute sa plénitude, le tranquille bonheur des sages. Le père des jeunes Kernac avait été, comme les camarades, mousse et pêcheur, puis, il s'était adonné à sa passion pour le dessin et la peinture. Né artiste, n'ayant eu pour maître que le Recteur (nom sous lequel on désigne le Curé dans certains pays de la Bretagne) il en était arrivé néanmoins à reproduire d'une façon saisissante la sauvage nature de ce coin de rochers battus par une mer toujours houleuse.

A la mort de la jeune femme, Rose Perrine,

la vieille nourrice, accepta pour une modique rétribution de prendre soin des enfants et du ménage. Kournac se remit courageusement au travail et sa douleur même l'inspira au point de lui faire concevoir et réaliser un chef-d'œuvre. Il y avait, à deux cents mètres de l'église, au-dessus de la falaise, un Calvaire naïf autant que touchant, élevé par la piété reconnaissante des pêcheurs, revenus sains et saufs d'une périlleuse traversée. Jean-Pierre Kournac, un soir de radieux crépuscule, groupa ses petites filles sur la première marche toute moussue... elles s'agenouillèrent et tendirent leurs mains suppliantes vers le Christ et sa Mère. Le soleil, dans son apothéose de fin de journée d'été, nimbait d'or les longs cheveux épars sur les jolis cous nus. Au second plan, les Mouettes, dans un vol aux courbes gracieuses gagnaient les crevasses du rocher. Plus loin, c'était le retour des barques de pêche et, à l'extrême limite de l'horizon, le point noir d'un transatlantique passant au large.

Plusieurs soirs de suite, à la même heure, le peintre conduisit au Calvaire ses modèles dociles. Quelque temps après, il contemplait la toile dressée sur son chevalet et il s'écriait, dans l'ivresse du triomphe :

— Je suis arrivé !!!

Bien vite, il eut la visite du Recteur, du Maire, de l'adjoint, l'épicière, les pêcheurs et les vieux matelots se succédèrent aussi dans l'atelier. Au point de vue de l'art, le Recteur seul était susceptible de formuler une critique... mais, quand de toutes les poitrines s'échappèrent ces mots : " Ah ! ma Doué, c'est vivant ! ", Jean-Pierre tressaillit d'aise.

Seul, avec le Recteur, il lui dit sur un ton confidentiel :

— Maintenant, il s'agit de vendre cette toile pour que je puisse élever convenablement mon trio... Où trouver un acquéreur sérieux ?

Le prêtre semblait perplexe.

— En effet, mon bon... sans un peu de réclame et de bruit, votre œuvre ne vous rapportera rien. Je vais faire insérer des articles dans la Semaine religieuse et " l'Echo Catholique " de Lorient... j'y songe, il y a également le " Courrier de Bretagne ". Cette feuille, lue par les étrangers pourrait nous être utile... Essayons !

— Essayons, répondit en écho aux paroles du Recteur, Jean-Pierre Kournac.

CHAPITRE II

Deux semaines plus tard, une superbe limousine montait, non sans peine, à l'assaut de la rue escarpée aboutissant au " Nid ", chalet des Kournac.

Annick, Yvonne et Marie-Jeanne étaient assises sur le banc de granit qui dominait l'anse où se balançaient mollement les embarcations

au repos. Ripp, le loulou poméranien, qu'un matelot leur avait rapporté de l'un de ses voyages, dormait aux pieds d'Annick, sa petite maîtresse préférée. Les deux cadettes, aussi blondes que leur aînée était brune et dont la pétulance différait du calme de leur grande sœur, se levèrent d'un commun accord :

— Oh ! la belle dame... quels atours... elle ressemble aux figurines des catalogues que reçoit l'épicière... elle vient au Nid... regarde donc, Annick !...

Celle-ci, les sourcils froncés, examinait avec un malaise indéfinissable, l'étrangère au visage maquillé, à la mise excentrique, aux souliers mordorés perchés sur des talons d'une hauteur ridicule.

Ripp, levant son petit nez bien en l'air, aboya soudain avec force et se campa devant la visiteuse comme pour lui interdire l'accès du " homme ". La belle dame lui donna un coup de pied, et s'adressant à Annick :

— Fais donc taire ton sale roquet !

Elle se retourna alors du côté des petites sœurs :

— Le peintre Kournac, mes mignonnes ?

— C'est notre papa... entrez, Madame, dirent-elles avec empressement. Et elles ouvrirent la porte de l'atelier.

Kournac sursauta lorsque, se retournant, il aperçut l'inconnue qui s'avancait vers lui, la main tendue :

— Bonjour, Maître, je me présente : Miss Stevens, de Chicago. J'habite momentanément Paris avec un groupe d'amis artistes-peintres. J'ai appris, en excursionnant le long des côtes bretonnes, qu'un tableau était à vendre à Roc-Castel. Puis-je me rendre compte de l'importance de votre œuvre ?

Kournac s'inclina profondément et souleva le rideau qui recouvrait " Les petites orphelines au Calvaire ". Très pâle, il attendit.

— Une merveille, conclut l'Américaine, après un examen minutieux derrière son face-à-main d'écaïlle incrustée de pierreries. Maître, vous êtes un grand artiste, ce tableau va vous ouvrir une route de gloire !

— Madame, balbutia le peintre, vous me comblez... mais je n'ambitionne qu'une chose : vendre mon tableau pour faire vivre mes orphelines.

— Pauvre ! dit Miss Stevens, dont l'accent manquait de sincérité. Je vous plains ! mais je me permets un conseil : Quittez ce rocher où vous êtes perdu comme Robinson dans son île... venez à Paris, la ville-lumière... là vous serez bientôt célèbre... Mes amis ont beaucoup de relations... ce sera le succès... la fortune. All right, n'est-ce pas?... Je vous achète ce tableau 250,000 francs... mais il faut que vous me l'apportiez vous-même à Paris... vous aurez des commandes pour l'ex-

position de Chicago et vous toucherez près du million !

Kournac poussa un long soupir, fermant à demi les paupières, comme pour échapper au mirage qu'il entrevoyait tissé d'or, de multiples attraits et d'appâts irrésistibles.

— Madame, balbutia-t-il enfin, mon devoir est ici, au milieu de mes enfants. Je ne puis accepter votre proposition

Miss Stevens inspectait du regard les bahuts, les horloges et sièges sculptés qui avaient un cachet bien spécial — le cachet du terroir. — Elle avait l'air de se livrer à un intéressant petit calcul. Après un court silence, elle répondit à Kournac anxieux :

— Vous réfléchirez. Je vous laisse une semaine... 250,000 francs le tableau, si les conditions proposées sont acceptées. Voici mon adresse. Vous amènerez vos petites, on en fera de vraies Parisiennes, on les conduira dans les beaux jardins, dans les cirques et les théâtres... ça vous plaira-t-il, miochettes ?

Yvonne et Marie-Jeanne battirent des mains et crièrent à tue-tête :

— Quel bonheur ! quel bonheur !... partons bientôt, papa !...

Annick, se détourna pour qu'on ne vît pas ses larmes :

— Maman chérie, murmura-t-elle, moi je ne quitterai jamais le Nid !...

CHAPITRE III

Les jours qui suivirent furent lourds de soucis pour l'artiste. La décision à prendre était si grave qu'il en perdait tout sommeil. Le Recteur, consulté, n'avait point hésité à mettre en garde son brave paroissien contre la perspective de richesse qui l'éblouissait... mais, une lettre pressante de l'Américaine enleva au pauvre Kournac ses dernières hésitations. Un généreux mandat l'indemnisait des frais de voyage pour tous.

— Je ne puis plus refuser, le sort en est jeté ! s'écria-t-il, adieu la gêne... allons vers la fortune !

Rose Perrine, navrée, préparait le trousseau des petites...

La bretonne, fidèle aux traditions, ne comprenait pas que l'on put se déraciner, est-ce que le diable — qui se mêle de tout — n'avait pas emprunté la figure et les atours de cette femme, pour enlever à Roc-Castel, le meilleur et le plus pieux de ses habitants ?

— ...Arrière Satan, maugréait la vieille en se signant, sainte Anne d'Auray saura bien montrer sa puissance et nous ramener l'enfant du pays avec ses petiottes !...

Annick alla trouver son père qui emballait avec mille précautions la toile des Orphelines

au Calvaire. Ses sœurs cherchaient à voir, sur un journal acheté chez l'épicière, les "dernières modes de Paris", le démon de la vanité tourmentait déjà leurs petites âmes frivoles.

— Mon papa, dit l'aînée en s'approchant du peintre, j'ai le cœur bien gros de ton départ... ne me rends pas plus malheureuse encore ne m'obligeant à te suivre... Laisse-moi au Nid avec Rose-Perrine, je t'en supplie ! je serai la gardienne de la maison que maman chérie aimait tant... j'ornerai chaque jour sa tombe des fleurs qu'elle préférait... Réponds-moi, papa.

Kournac, violemment ému, prit dans ses bras la jolie petite créature dont les traits rappelaient d'une manière frappante ceux de la mère disparue.

— Ma grande, ton chagrin me bouleverse. J'étais fier de t'emmener, mais, je ne veux pas me montrer un tyran. Reste donc sur la terre natale... pense beaucoup à ton papa qui se réjouit de travailler pour vous rendre heureuses et riches.

— Papa, risqua doucement Annick, maman chérie nous répétait toujours que le vrai bonheur ne réside pas au sein des richesses, mais dans la vie familiale, simple et laborieuse.

Kournac fit sur un ton un peu bourru, pour dissimuler ses vives impressions :

— Allons, tu dois avoir confiance en ton père... je te prie de chasser tes papillons noirs.. regarde plutôt la joie de tes sœurs.

— Papa, insista encore Annick en joignant les mains, aie bien soin de mes sœurettez là-bas... Il ne faut pas qu'elles oublient leurs prières du matin et du soir, ni qu'elles manquent à la messe le dimanche. Maman chérie nous a recommandé tout cela.

— Annick, répondit simplement le peintre, tu es un Ange...

Quand la carriole de l'épicière eut disparu au tournant de la falaise, emmenant le père et ses deux filles vers la gare la plus proche. Annick s'effondra dans les bras de Rose Perrine.

— J'ai peur... oh ! j'ai peur !

— Faut pas, ma Colombe, faut pas te mettre en pareil état, dit la bretonne compatissante. Le vent du large les ramènera un jour au Rocher, ma Doué. Tiens, vois les mouettes qui s'envolent au-dessus du Calvaire et filent tout droit vers sainte Anne d'Auray... bon présage, ma Colombe... essuie tes larmes et viens goûter à ma galette sucrée.

Les semaines s'égrenèrent une à une avec lenteur.

Annick faisait ses confidences à Ripp qui avait perdu son entrain, cherchait partout les absents et revenait, tête basse, se réfugier sur les genoux de la fillette...

Les lettres du papa se faisaient plus rares et Annick y découvrait une sorte de gêne, mêlée

de réticences... on eût juré qu'il lui cachait quelque chose.

Les sœurette, elles, écrivaient avec enthousiasme, ne se lassant pas d'exprimer leur joie d'être habillées "très court et très chic", d'avoir les cheveux tout rasés, de porter des bas de soie, de goûter dans les salons de thé d'un Palace où personne ne parlait français...

Bientôt, elles voyageraient sur un immense bateau où il y avait de luxueux salons et elles iraient à Chicago... ah ! jamais elles ne voudraient redevenir les pauvres petites Kournac de Roc-Castel !

Un soir, Annick lut avec effroi la carte suivante :

"Ma grande, expliquait le père, il faut que tu sois bien raisonnable... Un notaire se présentera sous peu au Nid. Il me fera expédier les quelques toiles accrochées au mur (mes débuts, assez intéressants, je crois) et puis... ne pleure pas trop, il te dira de t'installer chez Rose-Perrine avec cette dernière.

"Le Nid et ses meubles sont vendus d'après l'ordre de miss Stevens... Ce sacrifice s'imposait, car je ne toucherai le prix de tous mes tableaux qu'à la fin de l'année...

"A mon retour de Chicago j'irai t'embrasser, ma chérie et je te rapporterai beaucoup d'argent."

Annick tremblait de tous ses membres... Elle appela Rose-Perrine et l'instruisit de la chose, car la nourrice ne savait pas lire.

— J'en mourrai gémissait l'enfant, comment veux-tu que je quitte le Nid de maman chérie ?

— Non, tu ne mourras pas, ma toute petiote, répondait la bonne Rose-Perrine, et, sous mon humble toit, je saurai bercer ton chagrin et accroître ta confiance. Le petit Jésus a bien été chassé de son pauvre réduit... Il savait que le Père céleste voulait cette épreuve... C'est ton modèle, mon doux Ange, ce divin Enfant... dis-toi : le diable retournera en enfer... mon dur chemin redeviendra uni comme le sable des belles plages et Roc-Castel entendra, de nouveau, mes chants joyeux !

CHAPITRE IV

C'était le soir du Pardon. La procession avait eu sa solennité habituelle et s'était déroulée le long de la falaise avec son cortège d'enfants porteurs d'oriflammes chatoyantes, de jeunes filles, de jeunes garçons, d'hommes et de femmes de tous âges, en pittoresque costume local et chantant à pleins poumons dans le vieux dialecte armoricain, les hymnes à la Vierge et à sainte Anne d'Auray.

Le prêtre, à la station du Calvaire, élevait ses bras vers le ciel pour appeler sur son peuple croyant les divines bénédictions.

Jusqu'au soir et, très avant dans la nuit, c'était la franche gaieté, le tintamarre au milieu

des farandoles et des rondes... Enfants, jeunes gens et parents prenaient part, sans exception, aux divertissements du Pardon.

Au pied du Calvaire, Annick sanglotait tout bas. Jadis quand sa maman vivait, les Kournac chantaient et dansaient avec les autres. Aujourd'hui, la pauvre petite se trouvait deux fois orpheline puisque son papa quittait la France pour bien longtemps peut-être ?

Une main très douce toucha son épaule. Elle se leva et reconnut la comtesse de Lancel, la nouvelle propriétaire du Nid. On la lui avait montrée, suivant pieusement la procession avec ses fidèles serviteurs, Joseph et Martine.

Très belle, très sympathique sous ses longs voiles de crêpe, elle dit à Annick :

— Tu as du chagrin, je le sais, veux-tu m'écouter un instant, ma chère petite?... Le bon Dieu m'a tout repris, mari, enfants. Il ne m'a laissé que la fortune et je tâche de faire beaucoup de bien. J'ai quitté mon château somptueux, voulant vivre loin des relations mondaines, dans un coin très modeste où je puisse essayer de me dévouer. Mon notaire a découvert Roc-Castel et le Nid... Tous deux : site et chalet, réalisent ce que je désirais pour y terminer mes jours... mais pauvre enfant, j'ignorais ta douloureuse histoire... Je t'ai pris ton Nid... tu m'en veux sans doute au fond de ton petit cœur déchiré ?

Annick regarda bien en face son interlocutrice.

— Madame, comme vous paraissez bonne... Loin de vous en vouloir je suis contente que le Nid vous appartienne... puisqu'il fallait nous en séparer !...

— Exquise enfant, murmura la comtesse.

— Écoute, reprit-elle ensuite, j'ai perdu une petite fille de ton âge... joli et sage comme tu l'es... Viens me voir souvent au Nid... nous nous aimerons bien... je serai un peu ta maman et tu me rappelleras ma Thérèse...

Et, bientôt en effet, l'intimité d'une affection réciproque s'établit entre les deux éprouvées.

Annick accompagnait sa bienfaitrice dans les chaumières où s'exerçait sa charité.

Le bon Recteur exultait. Il recevait, pour son église, des dons royaux et les ouvriers travaillaient activement, sous la direction d'un habile architecte venu de Lorient, à la construction d'un asile de vieillards et d'un orphelinat.

Annick, très intelligente, s'affinait encore au contact de cette femme distinguée, instruite, qui voyait avec joie sa jeune protégée profiter de ses leçons et de ses conseils. Le point noir, hélas, c'était l'absence de nouvelles des Kournac. Comment écrire à Chicago alors que l'on ne possédait aucune adresse ? et les lettres envoyées à Paris, rue Auber — où se trouvait l'atelier du peintre — revenaient toutes à leur expéditrice.

L'excellente comtesse, navrée des tourments qui oppressaient sa petite Annick, lui annonça certain soir que l'on partirait le lendemain pour la capitale, afin de se rendre à l'appartement qu'occupait le peintre et de s'entourer de tous les renseignements possibles.

Annick se je a au cou de Madame de Lancel.

— Madame-Maman — elle l'appelait toujours ainsi — vous êtes mille fois bonne ! . . . mais, n'emmenons-nous pas Rose-Perrine et Ripp ?

La comtesse sourit.

— Si cela te fait plaisir, chère petite, je n'y vois aucun inconvénient . . . Ripp est d'une docilité exemplaire et tu pourras le tenir en laisse bien sagement . . . Quand à la vieille nourrice, ce sera peut-être plus compliqué de l'arracher à son Roc d'abord et de l'aider à circuler dans le brouhaha parisien . . .

— Mais, Madame-Maman, Paris est aussi pour moi la grande ville inconnue ! . . . Je m'y perdrais sans doute comme une aiguille dans un tas de foin, si je m'y promenais sans guide. Seulement, vous êtes là et, près de vous, qui donc aurait peur ? . . .

Madame de Lancel attira l'enfant sur son cœur :

— Combien les vues de Dieu sont admirables. Qui m'eût dit, en venant échouer sur ce rocher, avec mes grandes douleurs, que de précieux réconforts me seraient donnés par une petite âme toute pure et toute tendre . . . la tienne, Annick . . . allons, va trouver Rose-Perrine et parle lui du grand projet ! . . .

CHAPITRE V

Quand Annick pénétra dans la vaste cuisine où les cuivres étincelants recouvraient les murs ripolinés, Rose-Perrine écoutait en tremblant l'histoire lamentable — leur propre histoire — que lui narraient Joseph et Martine.

— Oui, Madame Rose-Perrine, nous connaissons la souffrance et, pleurer comme vous le faites un mari perdu en mer, c'est doux à côté du martyre de pauvres parents dont les fils innocent a été envoyé au bagne ! . . .

— Ma Doué, encore une victime du diable, racontez-moi votre peine ! s'écriait la bretonne en saisissant son chapelet.

Et, pieusement recueillie, elle écoutait :

— Notre fils unique, Jean, était au service d'un cousin de Madame la comtesse, dans un château historique de la Touraine . . . premier valet de chambre, estimé de ses maîtres, intelligent, instruit, il devait être nommé régisseur du domaine et se fiancer à une jeune fille que protégeait la Marquise, sa patronne.

Parmi le nombreux personnel du château, Jean regardait avec une certaine méfiance, la gouvernante des enfants, Carmen . . . une étrangère au sourire faux, à l'air altier . . . Il l'avait

vue se diriger souvent vers le Chenil, sous prétexte d'admirer la meute, l'une des plus renommées de la région . . . mais, elle avait de longues conversations avec Benoit, le piqueur, entré au château à l'époque où elle-même était devenue la gouvernante des petites filles.

Jean leur trouvait à tous deux des allures louches, mais, il se promettait de les observer davantage avant d'inquiéter le Marquis à leur sujet.

Une nuit, les maîtres étant en voyage, Jean entendit un bruit suspect dans l'appartement du premier étage. Muni de son revolver, il se hâta vers le boudoir de Madame . . . Il vit Carmen, une clef d'or en main, ouvrant le coffre à bijoux, tandis que Benoit, faisait une râfle des dentelles et objets précieux renfermés dans un meuble en bois de rose.

— Canailles ! rugit notre garçon.

Carmen, jetant un cri aigu, s'élança pour le désarmer . . . ce geste fit partir le coup qui atteignit Benoit en pleine poitrine. Il s'effondra sur le tapis . . .

Alors, la Maudite ouvrit la fenêtre, appela au secours, se jeta sur un téléphone privé . . . bref, en moins d'une demi heure, toute la police était sur les lieux . . . Hélas ! le monstre en jupons eut beau jeu, toutes les preuves accablaient Jean et, malgré ses énergiques et émouvantes protestations, il fut traîné en prison, aux assises et envoyé à la Guyane.

Benoit n'était pas mort de sa blessure ; mais, il restait en quelque sorte infirme et le Marquis le plaçait dans un hôpital . . . C'est là que, terrassé par une congestion pulmonaire et recevant les secours de l'Aumônier, il fit des aveux complets . . .

La réhabilitation de Jean ne tarda pas . . . mais, il nous revint à l'état de squelette. Nous avons pu l'entourer et le gâter plusieurs mois . . . Dieu l'appela dans son Paradis et, notre consolation, c'est que nous pouvons le pleurer le front haut . . .

— Ma Doué ! s'écria Rose Perrine, pendant que la petite Annick, très impressionnée demandait :

— Et, cette méchante femme, l'a-t-on retrouvée ?

Joseph hocha négativement la tête.

— Toutes les recherches furent vaines, sa trace a été tout de suite perdue . . .

— Dame, maugréa la Bretonne, en remettant le chapelet dans son étui, quand il s'agit du diable ce n'est pas commode !!

CHAPITRE VI

Il sembla aux deux Bretonnes que le train avait des ailes. Elles n'imaginaient pas que l'on pût franchir les espaces en un laps de temps si court et, le premier moment d'instinctive frayeur étant dissipé, elles s'amuserent de voir

“courir” les arbres, les villes, les gares qui, en réalité, demeuraient bien stables, comme le leur expliquait la comtesse. Ripp, très philosophe, somnolait sur le coussin de drap gris, ne se préoccupant point des paysages variés qui se déroulaient — tel un film cinématographique — devant les yeux étonnés d'Annick et de Rose-Perrine.

Un excellent repas froid, préparé par les soins du cordon-bleu de la Comtesse, eut un vrai succès. Chacune y fit honneur et Ripp daigna secouer sa douce paresse pour grignoter en fin gourmet un os de poulet.

La nuit tombait sur la banlieue parisienne quand Madame de Lancel annonça que l'on approchait du but.

A droite, à gauche scintillaient des milliers de lumières... tout près, les disques éclatants, les feux rouges ouverts faisaient à Rose-Perrine l'effet d'une fantasmagorie diabolique...

L'arrêt brusque eut lieu au milieu d'une assourdissante cacophonie : halètements des machines, comme à bout de souffle d'avoir parcouru des centaines de kilomètres... coups de sifflet stridents, jets de vapeur s'échappant des cylindres et, une multitude bruyante agitée, se précipita vers le métro, les autobus, les taxis... Un porteur avait chargé les valises sur son épaule et les voyageuses de Roc-Castel gagnèrent sans encombre un hôtel très proche de la rue de Rennes, à quelques mètres de la gare Montparnasse.

La comtesse put louer trois chambres contiguës, claires et confortables. Il fut entendu avec le gérant de l'Hôtel que les repas leur seraient servis dans l'appartement.

En dépit des trépidations de la rue et des émotions qui les assaillaient à la pensée du lendemain, toutes trois passèrent une nuit calme et reposante.

Au réveil, Rose-Perrine se frottait les yeux pour essayer de reconnaître sa chambrette rustique de Roc-Castel, son lit si haut avec ses trois matelas superposés qu'il fallait un escabeau pour y arriver...

— Ma Doué, je rêve encore... drôle de lit bas et tout plat... point de “duvet” gonflé et moelleux... un “machin” piqué tout en soie, c'est vrai... mais, c'est sa seule qualité... Al-lons, je n'ambitionne pas terminer mes jours dans une Capitale... m'est avis que, si tout ressemble à ce lit là, c'est ni plus ni moins du “truqué”... ah ! que les gens de Paris viennent voir mon alcôve et ils compareront !!

Et elle haussait les épaules en jetant un regard de pitié sur ce lit qui n'avait pas même trois matelas ni un duvet !!

Annick et Ripp vinrent lui souhaiter le bonjour et elle leur fit part de ses impressions... le bon chien semblait dire, lui aussi :

— Non, décidément, ça ne vaut pas Roc-Castel, il dédaignait les fauteuils, posait son

nez fureteur sur les tapis et se plaçait délibérément devant la porte... le spleen l'empoignait déjà !

La Comtesse se rendit seule chez le concierge de la rue Auber et le questionna avidement.

— Vous ne savez pas ce qui est arrivé ? s'exclama-t-il en tortillant le gland de sa calotte, mais, c'est un drame.

Ah ! j'ai déclaré au propriétaire : La place est bonne... cependant je la quitterai dare-dare si vous louez encore à des bandes d'étrangers, beaux payeurs soi-disant, filous en réalité.

Je m'explique : Les locataires du premier, des Américains ou pseudo Américains avaient installé un atelier de peinture... saisissez bien, Madame... joli prétexte pour un trafic de tableaux volés ici et là, disparaissant comme par enchantement... un trafic quoi... Eh bien, pour conclure, la belle dame qui dirigeait “le groupe artistique” était une espionne de 1915... après avoir échappé à la police lors d'un crime dans un château de Touraine... miss Stevens... Carmen, c'était le même personnage, ses métamorphoses habiles la rendaient jusqu'ici insaisissable... mais, tout a une fin... le pot aux roses est découvert et la créature pincée au Havre au moment où le paquebot levait l'ancre... La dernière victime de cette diablesse est ce pauvre Monsieur Kournac... si poli et si simple... enragé bûcheur ne s'accordant jamais une seconde de répit, et, ils lui ont tout pris... à la suite d'une scène terrible dans l'atelier, il est tombé en syncope... Le vacarme de la dispute m'a décidé à monter... j'ai trouvé le malheureux étendu raide sur le tapis. L'autre... la femme, claquait la porte en hurlant :

— Vous vous débrouillerez, ça m'est égal... nous avons tout mis à votre nom. Au revoir, amusez-vous bien.

Et elle ricanait en disant cela.

J'ai appelé à l'aide, des agents sont venus... On a transporté le pauvre Monsieur à l'Hôpital et voilà, Madame, les tragiques détails.”

Très impressionnée, la Comtesse interrogea :

— Mais, les petites filles, que sont-elles devenues ?

— Pour ça, Madame, je ne saurais vous renseigner. On ne les voyait pas depuis quelque temps... Mais, la police se préoccupe de tout... elle a de fins limiers !

La Comtesse remercia le concierge de son obligeance, et ayant pris l'adresse de l'Hôpital, elle regagna tristement ses compagnes.

CHAPITRE VII

— Ton père n'est pas à Chicago, tu vas le voir aujourd'hui, ma chérie.

Et Annick toute frémissante, se jetait dans les bras de sa bienfaitrice.

— Madame-Maman... je suffoque... mais, pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée ?

— Il est souffrant, soigné dans un hôpital... sois bien confiante, le bon Dieu le guérira, ma petite fille.

Annick sanglota :

— ...Et mes sœurs ? Sont-elles donc parties au loin ?

La Comtesse ne savait que répondre.

— Tu seras fixée sous peu... J'ai donné des ordres pour que des renseignements nous fussent communiqués dans le plus bref délai possible.

Annick s'apaisa et Mme de Lancel eut soin de lui dissimuler ses propres inquiétudes.

— Salle 3... numéro 12...

Kournac, dans la salle commune où s'alignaient d'étroits lits blancs, n'était qu'un "numéro" !... Quoique bien faible il souleva ses paupières alourdies et reconnut son aînée...

— Ma grande... ah ! que je suis heureux, soupira-t-il.

Il l'écarta un peu de sa main tremblante.

— J'ai trop de fièvre... ne m'embrasse pas !

— Mon papa, lui dit-elle avec tendresse, je n'ai pas peur... je suis venue pour t'aider à te guérir et pour te ramener ensuite... là-bas !

Il tressaillit :

— Oui... c'est cela... là-bas... à l'ombre de mon clocher... sur mon Roc... hélas ! je ne puis plus dire : dans notre Nid.

Une telle expression de douleur se lisait dans ses yeux trop brillants, que la Comtesse se pencha sur le lit.

— Mon ami — laissez-moi vous donner ce nom, je chéris si profondément votre Annick.

— Ah !... mon Dieu, vous êtes donc la Comtesse de Lancel ?

— C'est Madame-Maman, interrompit la fillette en la regardant avec amour.

— Merci, Madame, balbutia le patient, la petite m'a écrit vos bontés...

— Vous vous fatiguez, interrompit la Comtesse, cette première visite doit être très courte, nous reviendrons demain. Pour que vous reposiez bien en paix cette nuit, laissez-moi vous dire qu'un acte légal vous remettra en possession de votre Nid... Mon architecte ajoutera un Pavillon à l'Asile qu'il fait construire sur mon ordre et j'y serai à merveille, entre mon Annick heureuse et les souffrants, les déshérités dont je pourrai améliorer la santé physique et morale.

— Oh ! Madame... quelle générosité et quelle grandeur d'âme, fit Kournac en joignant les mains, pourquoi faut-il que l'incertitude où je suis du sort de mes chères petites me déchire comme un cilice ?...

— Nous prions avec ardeur, dit Madame de Lancel et aucun moyen humain ne sera négligé pour vous sortir de cette angoisse !

— Merci !...

La Comtesse remit aux mains de l'économe une somme importante pour que Kournac fut installé dans une chambre particulière et que rien ne lui manquât.

Les jours se succédèrent sans qu'aucune lumière ne vint éclairer la ténébreuse affaire de la disparition des petites... Le malade, malgré cette épreuve, se remettait peu à peu de l'horrible choc... Si le père souffrait en songeant à ses filles, l'artiste restait brisé de la perte de toutes ses œuvres. Où le retrouver au-delà des Mers ? Et le vol de ce tableau cher au-dessus de tous. "Les petites orphelines au Calvaire" lui était particulièrement cruel !... Il se frappait la poitrine, se rappelant la phrase touchante de son aînée, alors que, faisant miroiter devant elle la perspective d'une prochaine richesse, elle lui répondait :

— Papa, maman chérie nous disait toujours que le bonheur ne résidait pas au sein de l'opulence.

... Ah ! pourquoi avait-il été sourd au désir de l'enfant qui voulait le retenir au Nid ?...

Certain jour, Rose-Perrine tricotant au pied du lit de son "Monsieur", la Comtesse emmena Annick et Ripp explorer un coin du vieux Paris qui l'intéressait spécialement, le quartier de la très ancienne et très belle église St-Séverin. L'intelligence d'Annick, son étonnante assimilation des choses artistiques et des merveilles archéologiques lui permettaient, malgré sa jeunesse, de partager les enthousiasmes de sa bienfaitrice et cette dernière en ressentait une douce joie.

Dans une rue sombre et tortueuse qui étonnait Annick par son exigüité, l'aspect misérable de certaines façades portant cependant l'empreinte du Passé — soit un fronton du treizième siècle à demi démoli, soit une étroite fenêtre cintrée à barreaux de fer, ou encore une antique lanterne fichée au mur et qui était l'enseigne d'un cabaret de l'époque... une boutique de "bric-à-brac", dont la porte était ouverte, laissait entrevoir dans un chaos bizarre, d'assez curieux objets. Ces dames s'approchaient quand Ripp, si sage jusqu'alors, rompit sa laisse en bondissant à l'intérieur de la boutique.

La Comtesse et Annick, ne s'expliquant pas cette frénésie, ces aboiements, cette ruée vers un tableau qu'elles ne pouvaient encore distinguer, s'élançèrent à leur tour.

— Mon Dieu ! s'exclama la jeune Kournac, pâle d'émotion, l'œuvre de Papa ! les "petites Orphelines au Calvaire"... Ripp nous reconnaît toutes trois... voyez comme il lèche avec joie les mains de mes sœurs !

Une horrible femme, au profil anguleux, à la perruque grise tout embroussaillée, au regard faux et méchant, surgit du fond du taudis.

Elle cria d'une voix rauque :

— Par exemple ! vous ne pouvez pas museler votre sale chien ! Le voilà en train de " boire " les couleurs de la toile... et une chic toile, d'un prix fort, savez-vous!... Vous allez me payer dare dare la sottise de cet animal !

La Comtesse dévisagea la mégère et lui dit froidement :

— Ce tableau est signé : Jean-Pierre Kournac, le nom du père de la fillette. Veuillez nous expliquer comment il est en votre possession ?

La femme hésita une seconde :

— Bien... c'est une drôle de question !... Nous sommes marchands... on nous a proposé ce tableau, nous l'avons acheté pour le revendre... Y a pas de quoi vous interloquer !

La brocanteuse reprenait son aplomb, mais, la Comtesse, qui suivait une idée fixe, demanda :

— Puis-je parler à votre mari ?

— Il est... en voyage... dans ce métier-là, on est obligé de se débrouiller, les affaires chôment souvent.

— J'achète ce tableau, dit la Comtesse. Quel prix en demandez-vous ?

Nouvelle hésitation et trouble évident de la femme.

— Ah !... c'est que ça vaut cher, une pièce comme celle-là... et puis, ce satané chien l'a embrassée un peu fort... faut constater... je préfère attendre le retour de mon homme.

— Je ne comprends pas, fit sèchement la Comtesse, je veux l'acheter tel qu'il est. Ripp, d'ailleurs, ne l'a nullement endommagé ce tableau, il a enlevé la poussière avec sa langue, rien de plus... votre obstination est étrange...

Depuis quelques minutes, le regard anxieux de la vilaine créature allait sans cesse vers le fond de la boutique.

— N'insistez plus, dit-elle encore, emmenez votre roquet, c'est tout ce que je vous prie de faire...

Mais, la Comtesse, étreinte par je ne sais quel pressentiment, n'entendait pas de cette oreille-là... Tout-à-coup, Ripp, se dressant tout frémissant, sauta vers une porte que dissimulait un lambeau de tapisserie... peut-être authentique ! La mégère voulut se précipiter de ce côté... son pied s'embarassa dans un tas de coussins et elle roula sur elle-même, entraînant un guéridon charge d'objets hétéroclites. Elle poussa un hurlement de rage.

... Du réduit où Ripp s'était élancé en jappant joyeusement, surgirent deux pauvres petites créatures pâles, les yeux cernés, pitoyables dans leurs robes souillées.

— Mes petites sœurs ! cria Annick, mes chéries... dans quel état nous vous revoyons !...

— Emmenez-nous vite... vite... nous mourons de peur et de faim.

Elles se cramponnaient au cou de leur aînée et Madame de Lancel qui ne perdait jamais son sang-froid les entraîna toutes trois vers le trottoir. La Providence veillait et deux agents de service accoururent à l'appel de la Comtesse.

La femme arrivait à peine à se remettre debout. Elle devint livide en voyant les représentants de la police.

— Ah ! les deux vipères ! rugit-elle en menaçant du poing les petites victimes, elles me mettent dans de beaux draps !... comment ont-elles réussi à dénouer leur corde ?... misère... ça me coûtera cher, cette histoire-là !

L'un des agents lui maintenait les poignets.

— Tiens, tiens, ricana-t-il bientôt, on se reconnaît... c'est, ma foi, la mère Rapine de la bande de Neuilly !... et elle se lance dans le commerce de bric à brac, rive gauche... et, à ce que je vois, on prend aussi en garde des enfants... le régime de la pension ne doit pas être fameux... ces pauvres petites ne seront pas une bonne réclame pour l'hôtesse.

Et s'adressant à son collègue :

— Un coup de sifflet, camarade, l'Inspecteur n'est pas loin...

Effectivement un Monsieur décoré ne tardait pas à les rejoindre.

— Monsieur l'Inspecteur, dit l'agent en portant la main à son képi, la chance nous favorise, nous retrouvons ici la Rapine, l'habile recéleuse des vols de Neuilly...

— Bon, fit le chef ; mais ces dames ?

Aussitôt, la Comtesse s'expliqua et alors, le regard incisif de l'Inspecteur plongea comme une lame aiguë dans les yeux de la Rapine. Domptée, la bête fauve se mit à gémir.

— C'est pas moi... c'est la bande d'américains qui est cause de tout... Miss Stevens... ou Carmen... ou Rita... ou Clara — ah ! c'est qu'elle en a des noms de baptême, allez ! — m'a amené une nuit ces deux petiotes...

— Cache-les bien, m'a-t-elle commandé avec son ton qui n'admettait jamais de réplique, nous jugeons prudent de filer... oh ! pour un moment... le temps de changer de figure et de métier !... voilà de l'argent... ces gamines nous gênent... mais, nous ne savons comment nous en débarrasser... avec leur langue... tu saisis ?... nous serions dans le cas de perdre la partie !, alors, j'ai dû m'exécuter, mes bons Messieurs !

— Canaille et complice de canailles ! conclut avec un geste de dégoût l'Inspecteur.

Il se tourna respectueusement vers la Comtesse, prit son adresse et lui donna l'assurance que le tableau serait placé en lieu sûr, en attendant la fin de l'enquête...

Quand Rose-Perrine revit le soir les pauvres cadettes, si affaiblies qu'il était impossible de les questionner sur le drame vécu, elle se jeta à genoux et fondit en larmes.

Le médecin de l'hôtel, mandé en toute hâte,

ordonna le repos absolu, avec une alimentation progressive... elles avaient jeûné dans leur cachot !

Ripp veillait fièrement au pied du lit des "rescapées". N'était-il pas une sorte de héros, le brave toutou, puisqu'on lui devait le salut des petites filles et aussi celui du précieux tableau?... mais, Annick, qui ne cessait de caresser la bonne tête blanche du chien fidèle, savait bien que le meilleur merci devait monter très haut, vers le Maître des destinées qui se sert quand il lui plaît des plus humbles intermédiaires pour en faire les instruments de sa Providence...

.....

"Les brebis égarées sont rentrées au bercail!"

Telle fut, tout naturellement la pensée du Pasteur de Roc-Castel quand, au son de l'Angelus du soir, à l'heure où tout se tait là-bas, sauf la grande voix rythmée de la Mer, Jean-Pierre Kournac et ses trois filles, franchirent le seuil du Nid... redevenu "leur Nid!!"

Discrètement, le Recteur, la Comtesse, Rose-Perrine et les voisins, se tenaient à l'écart, les laissant tous quatre à leurs impressions!

Instinctivement, le père et les enfants s'agenouillèrent, évoquant le souvenir de la Maman chérie qui, du haut du Ciel, devait leur sourire... et puis, Kournac attira sur son cœur la douce Annick.

— Sois bénie, lui dit-il, c'est ta pitié filiale qui t'a valu la faveur dont nous sommes tous les heureux bénéficiaires. Madame la Comtesse de Lancel a connu tes beaux et nobles sentiments... ils l'ont émue jusqu'au fond de l'âme prodigue de toutes générosités et de toutes délicatesses ! Yvonne, Marie-Jeanne, vous venez de beaucoup souffrir, loin du Nid ! "Le vent du large", selon la pittoresque expression de Rose-Perrine, vous y ramène ce soir... que ce soit pour toujours...

Sa voix s'éteignit dans un sanglot.

.....

Aujourd'hui, un petit chemin de fer, à voie étroite, dépose au pied du Rocher de nombreux touristes. Ils sont séduits par la poésie sauvage et l'originalité du site ; mais ils repartent après lui avoir donné le tribut d'admiration qu'il mérite... il semble bien que le bourg breton ne soit pas désireux de voir s'élever un Hôtel où l'on puisse séjourner... les rapides visites lui suffisent et, d'ailleurs, le vaste et clair Orphelinat réserve aux étrangers une salle où il leur est loisible de déjeuner sommairement d'une omelette et d'une friture.

Dans le parler, on a groupé les œuvres de l'artiste... retrouvées en grande partie, grâce à la Comtesse qui versa à des agences internationales des sommes énormes pour que l'on

pût effectuer les recherches aux divers points signalés par la Sûreté.

Cette femme de bien, Jean-Pierre Kournac, Rose-Perrine reposent dans l'humble cimetière de Roc-Castel et Ripp a sa tombe au fond du jardinet du Nid.

Les trois sœurs — réellement les trois orphelines au Calvaire — font les honneurs du petit Musée. Elles ont emprisonné leurs jolies chevelures sous la coiffe de mousseline, et la croix d'or, que soutient un mince velours noir, est le seul bijou qui brille sur leur fichu croisé...

Les cadettes ont oublié l'affreux cauchemar et leurs folles ambitions. Guidées par Annick, elles sont les Anges-Gardiens des petites créatures qu'abrite le toit charitable de l'Orphelinat, et le soir, leur tâche accomplie, le cœur en paix et l'âme sereine, elles regagnent le Nid !

Foyer-Revue

Mme Laure DUCHATEL.

Combat avec un requin

Récit authentique communiqué au Pèlerin par la Mission catholique de Rietpoort, province du Cap (Sud-Afrique). Le héros, M. Servaas Le Roux, est le fils de l'institutrice catholique de Rietpoort.

UN après-midi de la mi-janvier, je pris le chemin de la plage à Melklaai. Comme de coutume, je me jetai à l'eau et me dirigeai vers la manufacture de dynamite, dans la péninsule du Cap, tout en revenant graduellement vers la grève. J'en étais à environ soixante-quinze mètres et pendant deux cents mètres je continuai ainsi, nageant à loisir. Puis je remarquai la motocyclette d'un ami vers un rassemblement ; je pris immédiatement la direction de la terre avec l'intention de sortir de l'eau. Je n'avais pas encore fait trois brasses quand je me sentis saisi comme dans un étau d'acier. Je regardai, et la vue d'un requin me donna une telle commotion que j'en oubliai la douleur provoquée par la rangée de dents pénétrant dans ma chair. La rapidité et la fureur de l'attaque me ramenèrent presque au-dessus de l'eau, mais seulement pour une seconde, car je sentis bientôt que je m'enfonçais. Heureusement, des dents se heurtèrent à l'os de la hanche, sinon, les dents opposées se trouvant à la hauteur de l'estomac, j'aurais été infailliblement étouffé. L'obscurité croissante intensifiait ma terreur... et, dans une sorte de demi-conscience je me demandais si le requin me tuerait par des morsures ou si je serais d'abord noyé. Alors je pensai à ma mère et, désespérément, au secours!...

Dans l'eau redevenue transparente, je pouvais voir le monstre. Il était noir, horriblement noir, avec des yeux — oh je m'en souviens bien — lar-

ges, plats, absolument dénués de toute expression. Son corps énorme se mouvait avec une étonnante rapidité, mais il m'est impossible de donner ses dimensions exactes, car je me trouvais en face de lui.

Comme je luttais avec frénésie pour essayer de desserrer l'étreinte, la redoutable rangée de dents s'enfonçait dans mes mains et mes doigts. Avec sa tête aussi basse, j'étais à un considérable désavantage musculaire, mais un dernier effort me libéra : en une seconde je fus dégagé, et d'un coup de pied je remontai à la surface. N'étant resté que six secondes dans l'eau, je n'avais pas été incommodé par le manque d'air, ni même par l'effort musculaire, car j'étais bien en forme, grâce aux exercices quotidiens, aux sports. Néanmoins c'est avec un vif soulagement que je me retrouvai en plein air.

Mais cette rencontre qui eut lieu à six mètres sous l'eau ne se termina pas là. A peine avais-je recommencé de nager, que je sentis mon bras droit et ma main dans l'horrible étau. Mon féroce adversaire était revenu à la charge une fois de plus. Fou de rage, je le frappai de mon poing gauche, il lâche prise de nouveau. Eclaboussant tout, autour de moi, je frappais vigoureusement le corps rugueux du monstre, comme il passait au-dessous de moi. Alors, je m'aperçus, avec effroi, que j'avais changé de direction et m'en allais vers la pleine mer. Je fis demi-tour vers la terre. Plusieurs fois le cétacé apparut à la surface, et, chaque fois, je lui lançais des coups de pied lorsqu'il se glissait au-dessous de moi. Mais l'éclaboussement d'eau que j'entretenais empêchait l'attaque. Comme j'approchais de la ligne des brisants, il était à ma droite, au même niveau. Evidemment son intention était de me couper de la terre. Heureusement, ce fut la dernière fois que je l'aperçus : les écueils et l'eau peu profonde l'effrayèrent sans doute.

Cependant, je continuais de nager de toutes mes forces, en évitant de toucher le fond, ce qui aurait donné à mon ennemi l'opportunité cherchée. Quand enfin je me trouvai sur pied, l'eau ne m'arrivait plus qu'à la poitrine. Jusqu'alors je ne sentais plus mon bras droit et j'étais persuadé l'avoir perdu. J'appelai au secours comme j'approchais de la foule. Avec le sang coulant de mes blessures à travers un costume de bain déchiré, je devais avoir un aspect effrayant. J'atteignis une voiture, sans aide, et me trouvai bientôt dans un lit d'hôpital.

Plus tard j'ai pu revivre dans le calme cette peu enviable aventure, et un point sur lequel j'ai longuement réfléchi est celui-ci : Étaient-ce mes efforts qui ouvrirent les mâchoires du requin ou bien a-t-il été effrayé par mes désirs de combat et a-t-il alors perdu de sa force ? D'après l'autorité de pêcheurs expérimentés, quand une bouche de requin est ouverte entièrement, comme ce fut le cas, et quand la bouchée est un corps de grandes dimensions, il ne peut exercer toute la pression

dont il est capable. Étant donné ceci, beaucoup de marins et de pêcheurs ont formé l'opinion que c'est ma force qui m'a sauvé, la force déculplée d'un être humain luttant pour sa vie. Aujourd'hui le cauchemar est dissipé ; mes blessures guérissent, et je remercie la Providence pour ce merveilleux sauvetage.

S. LE ROUX.

(*Le Pèlerin.*)

Les devoirs littéraires

(*A la jeunesse étudiante.*)



SAINT Jérôme, dans une lettre à son ami saint Paulin de Nôle, pour l'inviter à aborder certaines études assez difficiles, lui rappelle le vieux proverbe latin : *Qui edere vult nucleum, frangat nucem.*(1) Que l'on consulte tous les maîtres de tous les arts, et l'on verra un seul mot écrit en travers les pages de leur histoire : travail !

C'est là, me semble-t-il, le résumé de tous les devoirs de la jeunesse étudiante à l'égard de la littérature. De prime abord, cette recommandation peut avoir l'air banale : on oublie trop souvent que les aptitudes seules ne suffisent pas, et que l'art littéraire ou autre, résulte toujours d'un travail acharné et patient que féconde le talent naturel.

Mais, où diriger ses efforts ? c'est la question capitale qui découle nécessairement d'une sincère résolution de se mettre au travail. Pour assurer la survivance d'une oeuvre, pour lui donner le plus de rayonnement possible, et dès lors, une plus grande puissance pour la cause du Bien, selon Bossuet : "... il y a deux choses à faire principalement : former son style, apprendre des choses."(2) Nous trouverons dans ce cadre d'action toutes les obligations littéraires propres aux étudiants de nos jours.

Former son style ! travail sans fin, puisqu'il peut s'améliorer toujours ! Cependant le temps le plus propice à l'initiation de ses secrets, c'est pendant qu'on fait ses classes. Que le jeune étudiant s'y applique aussitôt que possible, à la pensée que sa culture l'obligera un jour, à mettre sa science au service des grandes causes. Toutefois ce travail de la formation du style demande une certaine discipline.

Cette discipline, il en trouvera les lois dans les manuels de littérature et de rhétorique ; il les découvrira dans les expéditions littéraires à travers les bibliothèques de son institution ; il les obtiendra dans la notation pertinente des remarques de ses professeurs. Outre les livres de classe, dont

(1) Exhort. aux études sacrées à Paulin de Nôle, en réponse à son panégyrique de l'empereur Théodose.

(2) Sur le style et la lecture des écrivains, et des Pères de l'Église pour former un orateur.

l'élève s'assimilera "la substantifique moelle", la curiosité intellectuelle lui dictera la lecture de certains bons traités de formation littéraire, tels l'excellente *Stylistique Française* de Legrand, *L'Art d'Écrire* d'Albalat, ou, pour les plus avancés, la *Théorie des Belles-Lettres* du R. P. G. Longhaye, S.J. On ne manquera pas non plus d'insérer dans ses fiches, certaines explications orales de ses professeurs, certaines corrections à l'encre rouge en marge d'une rédaction, notes d'autant plus précieuses qu'on ne les rencontre pas ailleurs. Il lui appartient maintenant de connaître l'application de ces lois.

En effet, à mesure que se parachèvera la connaissance de ces dernières, doivent commencer les assiduités auprès des grands stylistes: *Longum iter per praecepta, breve et efficax per exempla!*" (3) Comme celles du Duc de Montausier auprès de Julie d'Angenne, ces fréquentations dureront plusieurs années, mais, au lieu d'être une fadaise ridicule, on aura dès le début — pour être de son siècle! — des visées utilitaires: la possession des secrets les plus cachés des littérateurs assimilables, la connaissance des ressorts les plus délicats de ce mécanisme merveilleux qu'est leur style!

Quels sont les littérateurs "assimilables"? comment faut-il les fréquenter? voilà ce qu'on se demande ensuite. Dans "La formation du Style par l'Assimilation des Auteurs", Albalat répond ainsi sur le choix des lectures: "Incontestablement les classiques français, puis les grands écrivains du XIXe siècle... Les classiques grecs et latins, Homère en tête, surtout Homère, qui est un monde et qui peut à la rigueur tout remplacer." Un de mes professeurs, le distingué abbé Arthur Sédilot, de Sherbrooke, conseillait aussi les maîtres contemporains. Surtout, que l'on ait cure, pendant la période importante de la formation du goût, de visiter les stylistes remarquables par les qualités qui, chez eux, n'ont été qu'une terre arable.

Pendant les entretiens avec ces jardiniers des lettres, on observera leurs méthodes les plus réussies et les plus particulières au défrichage de son champ à soi, malheureusement ensemencé de mauvaises herbes et abandonné à l'inculture! Jusqu'ici, l'analyse littéraire, soit seul, ou mieux encore, sous la direction d'un professeur expérimenté, m'a semblé la manière d'observer la plus pratique. N'oublions pas qu'elle nous sera d'autant plus utile que nous y payerons de notre attention. C'est pourquoi j'opine que la meilleure méthode de maintenir l'esprit en éveil est de travailler la plume à la main. Comme modèle, je ne trouve personne supérieur à l'incomparable Bossuet, que Nisard nous présente dans son *Histoire de la Littérature Française*, comme souvent occupé, pendant les huit premières années de sa carrière sacerdotale, à la lecture, la plume à la

main, des auteurs antiques. Imitons-le; nous n'y perdrons rien!

Munis de la science technique du métier, nous nous occuperons jusqu'à l'emblavage, à labourer et à herser notre sol. C'est l'avis de Cicéron: *Caput autem est, quod, ut vere dicam, minime facimus, (est enim magni laboris quem plerique refugimus), quam plurimum scibere. Stylus optimus est et praestantissimus dicendi effector et magister.* (4) C'est l'exemple de tous les lettrés; Flaubert n'a-t-il pas refondu six fois certains de ses admirables descriptions? D'ailleurs la graine de blé ne croît pas sur n'importe quel terrain; les idées non plus, et même celles dignes d'un sort plus heureux ne sauraient se transformer en fruits capables de délecter les masses, si elles doivent se concevoir dans un grossier style de bœotien. Connaissance des préceptes, de la lecture, attention aux cours, c'est vraiment là, la combinaison d'où jaillit le bon style. Occupons-nous maintenant à "apprendre des choses".

Désormais notre champ est prêt; jetons-y la graine des bonnes idées dont le fondement aura été édifié le long des études classiques, grâce à des lectures sérieuses, et à l'observation de la vie autour de nous. Trop souvent, hélas! le semeur ordinaire arrive aux semailles les mains presque vides; pour l'élève actuel — le semeur de demain — c'est un devoir d'état de se prévenir contre une catastrophe semblable!

Par conséquent, il envisagera ses études au petit séminaire comme autant de moyens préparatoires à son oeuvre future. Il acceptera des Romains, grands utilitaires et savants ciseleurs de devises profitables, une sentence qu'il fera sienne: *Non scholae sed vitae discimus!*

Toutes les matières de l'admirable programme que l'enseignement classique comporte, il les exploitera avec habileté. On préconise le tableau synoptique comme la plus adroite exploitation. Afin de pouvoir recourir plus tard, le plus rapidement possible, à ces résumés synoptiques, ne serait-il pas avantageux de les inscrire sur des feuillets de carnets-mobiles? En classe, attention aux explications du maître, qu'on n'oubliera pas à la suite de noter dans ses cahiers. Science précise de sa religion, d'histoire universelle, d'histoire littéraire, d'histoire artistique, tout ce savoir est indispensable, ou du moins, peut le devenir dans la vie: c'est le cours de lettres qui nous le fournit, sauf peut-être pour les arts du dessin; notion réelle de la philosophie chrétienne, des mathématiques et des "petites sciences", ces connaissances le sont également: et c'est le cours "philosophie et sciences" qui nous invite à les accepter. Sachons profiter de cette magnifique aubaine qui n'est le lot que d'un petit nombre de privilégiés.

Le collège classique pourrait se comparer à l'enclume où se fabrique la clef qui ouvre la porte à une forte érudition. Cependant, il ne faut pas

(3) Sénèque.

(4) *De Orat.*, I, 33.

se contenter d'une clef simplement solide; en vrais Latins que nous sommes, ajoutons-y le beau: devenons des maîtres-damasquineurs, et faisons de notre clef un objet d'art! Incrustons-la de lectures profondes et variées, faites la plume en main, comme au moment de l'étude littéraire; ne manquons pas, quand possibilité il y a, d'y mettre des visites aux bibliothèques des grandes métropoles et aux musées scientifiques et artistiques, tels le Smithsonian Museum de Washington, D. C., ou encore le Fine Arts Museum de Boston. Surtout ne négligeons pas d'y placer l'examen personnel du spectacle grandiose de la vie qui se joue en nous et autour de nous. Quand nous aurons accompli ces devoirs — concentration sérieuse de l'esprit sur les sujets de classe, lectures d'érudition, psychologie attentive..., allons au travail sans crainte: nous aurons de la semence en quantité, car Cicéron nous assure que, "De cet amas de connaissances jailliront des traits de lumière qui répandront le plus beau jour sur les vérités à mettre en évidence." (5)

(5) *De Orat.*, I, 3, et passim.

Tôt ou tard les fruits des sacrifices exigés "à former notre style, (et) à apprendre des choses", nous dédommageront pleinement. Nous aurons d'abord la consolation d'avoir fait notre devoir; ce sera ensuite la joie de pouvoir nous dévouer avec efficacité pour nos autels et nos foyers; et enfin ce sera la certitude de nous sentir en mesure de lutter contre ce que saint Paul appelle "les forces intellectuelles du mal". Toutes ces récompenses démontrent clairement à la jeunesse étudiante l'importance des devoirs littéraires qui viennent d'être traités, devoirs que nous voulons résumer dans une dernière formule latine: *Labor omnia vincit improbus!*

C'est là tout un mot d'ordre, tout un plan d'avenir!

Jean IOTA.

Old Orchard, 13 juillet 1930.

Le souvenir, c'est la présence dans l'absence, la parole dans le silence, c'est le retour sans fin d'un passé auquel le cœur donne l'immortalité.

Père LACORDAIRE, O. P.



S. EM. LE CARDINAL ROULEAU, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,
ET S. G. MGR LAMARCHE, ÊVÊQUE DE CHICOUTIMI,
DANS LE JARDIN DU CARMEL DE LISIEUX.

Le fils du boucher

I

AMBITION PATERNELLE

DANIEL, viens ici, et écoute-moi”, disait, une après-midi du mois de mai 1672, un des bouchers les plus achalandés de la paroisse de Saint-Gilles, dans le quartier de Cripplegate à Londres. Il s'adressait à un enfant de douze ans, occupé à jouer aux osselets dans un coin de la boucherie.

A cette interpellation faite d'un ton solennel, et surtout à l'air grave qu'affectait le boucher, et qui contrastait singulièrement avec sa mine joufflue et bénigne et avec sa pose assez grotesque, car il était assis sur son établi, les jambes pendantes, l'enfant se redressa.

“C'est sérieux, à ce qu'il paraît! dit-il, hâchant sa jolie petite tête blonde en regardant son père.

— Très sérieux!” dit le boucher.

En deux sauts, l'enfant fut entre les jambes de son père qui, au lieu d'aller de-ci, de-là, se croisèrent sur le corps du petit Daniel.

“Tu n'as pas de goût pour l'état de boucher, n'est-ce pas? ajouta le père.

— Pas trop, répondit Daniel; cependant, si ça vous faisait bien plaisir...

— Pas du tout, Daniel; un enfant ne doit suivre la vocation de son père qu'autant que cela lui convient et qu'il ne peut pas faire autrement; d'ailleurs, mon garçon, j'ai une idée pour ton état à venir; si tu n'y as pas trop de répugnance, je voudrais faire de toi un savant.”

Daniel partit d'un éclat de rire bien bon et bien franc.

“Un savant, père? Comme vous y allez!... Le professeur de l'école où je vais tous les matins dit qu'il faut toute la vie d'un homme pour cela.

— Baste! ce sont des contes; ça ne doit pas être bien difficile, puisque tout le monde s'en mêle... Oui, c'est mon idée, je veux que tu sois un savant; je sais que je vais faire crier après moi dans Saint-Gilles, qu'on ne manquera pas de dire: “Le père James Foë est un fou, “il fait apprendre à son “fils des choses qu'il ne sait pas lui-même, et lorsqu'il sera grand et qu'il sera bien instruit, “il se moquera de son père, qui n'est qu'un ignorant, et il ira peut-être, qui sait? jusqu'à lui “reprocher son ignorance.” Ce n'est pas mon idée, à moi; d'autant, j'espère, que tu ne feras pas un demi-savant,—c'est la pire espèce de gens, ceux-là, ils croient tout savoir et ne savent rien,—mais bien un savant tout entier, car les savants tout entiers sont toujours les meilleurs du monde, témoin celui chez lequel je vais t'envoyer.

— Ah! je vais changer d'école? Tant mieux! dit Daniel frappant ses mains l'une dans l'autre de joie; tant mieux! car je ne peux souffrir le sa-

vantissime Forster, comme il s'intitule, ou le pédantissime, comme nous l'appelons, nous.

— Ce n'est pas dans une école que je vais t'envoyer, mon garçon; c'est chez ton oncle, le frère de ta pauvre mère, le digne Josiah.

— M. Josiah? Vous envoyez le petit Daniel chez M. Josiah, qui demeure au bourg de Rye? interrompit un vieux garçon boucher occupé à remettre la boutique en ordre. Pas possible, Maître!

— Et pourquoi cela n'est-il pas possible, Maurice? demanda le boucher tranquillement.

— Parce que... Mais ce pauvre enfant ne pourra jamais s'y habituer, chez le bonhomme Josiah; il y crèvera d'ennui, si ce n'est pas d'autre chose... Je le connais, cet homme-là!

— Est-ce qu'il est méchant? demanda Daniel, l'oeil inquiet, fixé sur le vieux garçon.

— Si ce n'était que cela! dit Maurice avec un soupir.

— Comment! que cela? Mais c'est bien assez, répliqua Daniel de plus en plus inquiet. Est-ce qu'il fouette les enfants, cet oncle-là?

— Si ce n'était que cela! répéta encore Maurice d'une voix sombre.

— Mais tu me fais peur, Maurice. Est-ce qu'il les mange? demanda Daniel.

— Si ce n'était que cela!” répéta pour la troisième fois Maurice.

Daniel sourit en respirant.

“S'il ne les fouette ni ne les mange, l'oncle Josiah ne me fera guère peur, dit-il.

— Pourquoi tous se *si ce n'était que cela!* Maurice? demanda James Foë au vieux garçon.

— Je sais ce que je dis, Maître; je me comprends, répondit Maurice.

— Ça se peut, mais je voudrais te comprendre, moi, Maurice; je voudrais savoir pourquoi tu effrayes cet enfant sur le compte de son oncle Josiah.

— C'est que je le connais, Maître; c'est que j'ai demeuré chez lui avant d'entrer à votre service, et que, si je ne l'avais pas quitté, j'y serais mort, Maître, c'est sûr.

— Qu'est-ce qu'il te faisait donc de si affreux?

— Rien, Maître, rien.

— Eh bien?

— C'était pour cela, Maître.

— Parce qu'il ne te faisait rien? répliqua Daniel, riant avec gaieté.

— Riez, riez, mon petit Daniel, riez; vous ne rirez pas toujours, allez, fit le vieux garçon d'un accent prophétique; et quand vous serez chez l'oncle Josiah, vous ne rirez même pas du tout, c'est moi qui vous le dis... Un homme qui a toujours l'air de mauvaise humeur et qui ne gronde jamais.”

Ce fut au tour du père de Daniel de rire.

“Baste!” fit-il.

Maurice continua:

“Un homme qui vous regarde comme s'il avait

quelque chose à vous dire et qui ne vous dit jamais rien.

— Voyez-vous ça? fit encore James Foë.

— Oui, Maître, c'est atroce, un homme comme cela! Moi, je veux savoir le fin fond des pensées des gens. Oui, je préfère un homme que me donne un coup de poing; au moins je sais ce qu'il veut; je lui réponds, si cela me plaît... Mais un père sournois, fi! fi! vous dis-je, Je parierais que M. Josiah a commis, dans son enfance, quelque crime atroce, et que c'est de peur de l'avouer qu'il garde ce silence infernal. Cet homme doit avoir tué son père et sa mère...

— Ils vivent tous les deux et se portent fort bien, Maurice, dit le boucher.

— On viendrait me dire qu'il a écorché sa femme, que cela ne m'étonnerait point.

— Je puis encore t'assurer que sa femme a toute sa peau.

— Il aura peut-être tué ses enfants!

— Il n'en a eu que quatre, et tous quatre sont pleins de vie, mon pauvre Maurice.

— Alors, Monsieur, c'est un autre crime, d'une autre espèce; mais à coup sûr il en a commis un, si ce n'est pas deux.

— Si tu n'étais pas si bête, Maurice, je me fâcherais avec toi de tes affreuses idées sur mon beau-frère; mais je n'en ferai rien; seulement je t'ordonne de te taire et d'aller tout préparer pour le départ de mon fils, qui aura lieu demain. Tu l'accompagneras.

— Est-ce que j'y resterai aussi, moi, chez l'oncle Josiah, demanda Maurice un peu inquiet, pour devenir un savant, comme vous voulez que soit le petit Daniel?

— Non, tu laisseras mon fils chez Josiah, et tu t'en reviendras tout de suite.

— Tant mieux! Je préfère cela, dit Maurice quittant la boutique.

— N'écoute pas Maurice; il ne sait ce qu'il dit, Daniel, dit le boucher; ton oncle est un brave et digne homme; j'ai reçu une lettre de lui ce matin, et, bien que chargé d'une nombreuse famille, il te réclame; il prétend avec raison que, l'état que j'exerce m'empêchant de me mêler de ton éducation, il s'en chargerait volontiers, lui; et c'est bien aimable de sa part. Qu'en dis-tu, Daniel?

— Que je serais bien aise, mon père, d'aller habiter avec mon oncle Josiah, s'il ne fallait pas vous quitter pour cela, et puis aussi si Maurice...

— Que veux-tu, enfant? Le sacrifice est plus grand pour moi que pour toi; toi, le changement de lieu, le voyage, puis la compagnie de tes petits cousins et cousines te distrairont; tandis que moi, Daniel, je ne sais encore comment je pourrai m'habituer à ton absence... Il n'y a que le grand désir que j'ai de faire ton bonheur qui me soutiendra, me fera prendre patience... Tu ressembles tant à ta mère, mon Daniel!" ajouta le boucher prenant

la tête de son fils à deux mains, et la baisant au front!

Une larme brûlante tomba à la place qu'avaient touchée les lèvres du père.

"Vous pleurez, papa?" demanda Daniel surpris.

— Quel idée! dit Foë, riant pour cacher son émotion.

— Mais oui, papa, vous pleurez, répliqua Daniel, surprenant une autre larme dans les yeux de son père. Ça vous fait donc de la peine de m'envoyer chez l'oncle Josiah? Écoutez, je voudrais être un savant, c'est vrai, mais je ne voudrais pas vous faire de la peine; j'aimerais mieux être boucher toute ma vie, et ignorant, que de vous voir pleurer une minute, je vous l'assure.

— Quand je te dis que je ne pleure pas, petit raisonneur, répliqua Foë; quand je te le dis, il faut me croire; est-ce que vous prenez votre père pour un menteur, monsieur?

— Eh bien! soit! vous ne pleurez point, puisque vous le voulez; mais vous n'en avez pas moins des larmes dans les yeux, et je pensais que ça se peut, mais c'est drôle tout de même! Moi, quand j'ai des larmes dans les yeux, c'est que je pleure.

— Toi, toi, toi, tu es un petit raisonneur, je te l'ai déjà dit. Ah! ça, tu partiras demain avec Maurice, c'est convenu.

— Oui, papa... Mais l'oncle Josiah...

— L'oncle Josiah est un bon enfant, tu verras; aussitôt arrivé à Arundel, tu m'écriras.

— Oui, papa... Mais... ce que dit Maurice sur l'oncle Josiah?

— Quand je dis que l'oncle Josiah est un bon enfant, je dois le savoir un peu mieux que Maurice, j'espère, puisqu'il est mon beau-frère. Tu me feras part de tes progrès... Oh! que j'aurais de plaisir, que je mourrais heureux si, un jour, je te voyais membre de la Chambre des Communes, par exemple.

— Est-ce que ça se peut, le fils d'un boucher, papa?

— Nous ne sommes pas bouchers de père en fils, mon enfant; il n'y a que moi, dans ma famille, qui l'ai été; ton grand-père était un fermier du comté de Northampton, et ton bisaïeul était noble; j'ai quitté le *de*, parce que cette particule aurait été ridicule dans mes notes de fournitures à mes pratiques; mais toi, qui ne travailleras pas pour vivre, du moins qui ne feras pas un état mercenaire, tu pourras l'ajouter à ton nom; tu pourras, quand tu m'écriras, signer: Daniel de Foë... Comprends-tu cela, Daniel?

— Pas beaucoup; mais c'est égal, papa, n'importe, je signerai comme vous dites.

— C'est bien, mon garçon. Maintenant va jouer; moi, je vais répondre à ton oncle et tout préparer pour ton départ de demain.

— Cet oncle Josiah, cet oncle Josiah, j'en ai peur!" dit Daniel tout pensif et ne songeant plus à reprendre son jeu d'osselets.

II

LA MAISON DE L'ONCLE JOSIAH

Deux voyageurs à pied, un homme âgé et un enfant, montaient lentement et comme accablés de fatigue, un chemin étroit dominant une de ces bourgades maritimes d'Angleterre, dont l'aspect, aride et lugubre, serre le cœur et attriste le regard.

Une vingtaine de huttes, basses, noires, la plupart sans fenêtres, les unes à demi enfoncées dans la vase, d'autres pendantes sur la crête d'un roc, quelques-unes alignées sur le sable de la plage, à l'endroit précis où s'arrête la marée montante, composaient ce village. Des filets, de vieux paniers, des hameçons, des cordages et des lignes, joints à une forte odeur de goudron, de poix fumante et d'algues marines, indiquaient assez la seule occupation de cette peuplade. Le gazon des prairies était pâle et blafard; un sédiment jaunâtre le surchargeait; les joncs flétris se dressaient raides et aigus comme des épées à deux tranchants.

Les deux voyageurs marchaient en silence; il semblait que cette nature désolée rendait leur front pensif.

Toutefois, à mesure qu'ils avançaient, un bruit lointain, qui acquérait de moment en moment une plus grande intensité, frappait leurs oreilles et attira l'attention du plus jeune.

— Qu'est-ce donc, Maurice? demanda-t-il.

— Le bruit des vagues de la mer, répondit Maurice.

— Comme c'est triste par ici, Maurice!

— C'est bien plus triste chez l'oncle Josiah.

— Ça n'est pas la ville, ça n'est pas la campagne, ajouta Daniel.

— C'est bien la campagne, si vous voulez, mais voyez-vous, c'est l'eau de la mer qui gâte tout ici, ce sont les exhalaisons salines, comme disait votre oncle Josiah du temps que j'étais chez lui.

— Sommes-nous bientôt arrivés, Maurice?

— Que trop tôt! monsieur Daniel; il nous faut seulement traverser ce village; un peu à gauche, est une maison désolée; c'est là, mais, si vous voulez m'en croire, avant d'aller vous mettre en esclavage chez l'oncle Josiah, jouissons encore d'une petite heure de liberté; voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux, Maurice, car, vraiment, tu as une si effrayante manière de parler de l'oncle Josiah que tu m'as ôté l'envie de le connaître.

— Je ne vous en ai pas dit de mal, monsieur Daniel; vous ne pouvez pas dire que je vous en ai dit du mal!

— Non, mais c'est tout comme; tu as des si... des ha!... des mais, qui me font plus peur que si tu me disais toutes sortes de choses."

En discourant ainsi, les deux voyageurs descendaient une petite rue étroite, cailloutée, et si rapide qu'à peine le pied pouvait s'y soutenir, et qui

tournait brusquement sur le rivage. Les deux voyageurs se trouvèrent donc, sans transition, en face de la mer. Elle était calme et unie; de sa surface surgissaient, de distance en distance, quelques roches aiguës, battues et creusées par les flots, ce qui rendait leurs formes bizarres, menaçantes; puis sur ces roches toutes blanches, couvertes d'une végétation maritime, revêtues de couleurs rudes et tranchantes, on distinguait, surmontée de quelques arbres nains, la riante buglosse à la jolie fleur bleue, le triste pavot à la grosse touffe noire et le gigantesque chardon d'un rouge sombre et éclatant; une nuance, diaprée comme une étoffe cotonneuse et chatoyante, tapissait les points les plus élevés de ces prés. Le seul édifice qu'on apercevait, bâti de la main des hommes, au milieu de ces rochers et sur les bords du rivage, était une vieille église dont les murs, cachés sous un lichen séculaire, gris et pourpre, vert et bleuâtre, offraient à l'oeil ces nuances délicates et merveilleusement fondues que les siècles seuls peuvent donner, et que l'homme essayerait en vain de contrefaire.

Bien qu'il fut très jeune, Daniel n'était point insensible aux merveilles de la nature. Il n'était, avant ce moment, jamais sorti de Londres; aussi la vue de la mer le jetait dans des extases impossibles à décrire; c'était presque de l'effroi qu'il éprouvait devant un si grandiose spectacle; il aurait voulu s'élancer d'un bond sur cet abîme sans fond, et il se retenait presque malgré lui à la main du vieux garçon boucher, qu'il serrait à lui entrer ses ongles dans la chair.

— Non, non, c'est trop beau! Maurice, disait-il presque avec exaltation.

— Tantôt c'est trop beau, tantôt c'est triste! Expliquez-vous donc mieux, monsieur Daniel.

— Quoi! ça ne te fait rien, Maurice?

— Ça! dit Maurice montrant du doigt la mer.

— Oui, ça... la mer, dit Daniel avec exaltation.

— Oh! je la connais, la mer; ce n'est pas la première fois que je la vois.

— Son aspect me fait peur et plaisir à la fois, dit Daniel.

— Pour moi, ça ne me fait pas tout ça, ajouta Maurice.

— Quoi! tu ne sens rien, en voyant une si vaste étendue d'eau?

— Je sens comme une odeur de goudron, quoi!

— Et ça ne te fait aucun autre effet?

— L'effet d'un très grand seau d'eau bien plein; voilà tout.

— Tu es un crétin! mon pauvre Maurice.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un crétin, monsieur Daniel?

— C'est, à ce que m'a dit ce bonhomme Forster, une espèce d'homme qui ressemble plus à la brute qu'à l'homme, qui ne sent rien, qui n'éprouve rien, qui vit sans plaisir comme sans peine, qui

ne pense jamais ; enfin, quand le crétin a bu et mangé, il n'a plus besoin de rien.

— Est-il savant, est-il savant, monsieur Daniel ! Il sait tout. Ainsi donc, je suis un crétin, moi !... Pardine, vous pouvez vous flatter d'avoir trouvé juste ce que je suis... Pourvu que j'aie bu et mangé, je n'ai plus besoin de rien... Mais, voyez donc, monsieur Daniel, là-bas, sur la grève, cette colonne de vapeur épaisse qui semble traverser les rues de Rye pour arriver jusqu'à vous... Qu'est-ce que ça peut être, savez-vous ?

— Il faut le demander ” répondit Daniel.

Et, s'approchant d'un homme assis sur une pierre, fumant sa pipe, et revêtu de la blouse bleue, costume uniforme du matelot et du pêcheur, le jeune Foë le lui demanda.

Sans ôter sa pipe de sa bouche, sans bouger, sans presque regarder celui qui l'interrogeait, le pêcheur répondit :

“ C'est le chantier du père Rascof : ce sont des barques, dont on recourbe les planches au moyen de la fumée.”

Ayant remercié le pêcheur, les deux voyageurs se remirent en route. La nuit était venue. Ils se trouvèrent bientôt en face d'une grande maison de briques, isolée des autres, et dans laquelle on ne distinguait ni mouvement ni lumière.

Maurice leva le marteau et frappa. Un bon moment s'écoula sans qu'aucun bruit intérieur prouvât qu'on se disposait à venir ouvrir. Il frappa une seconde fois.

Une fenêtre au-dessus de leur tête s'ouvrit, et une grande femme, vêtue de brun, tout en détachant les épingles de son haut bonnet d'étamine, leur demanda ce qu'ils voulaient.

“ Je suis Daniel, le neveu de mon oncle, répondit l'enfant.

— Le petit du boucher Foë ? demanda encore la vieille femme.

— Oui, dit Daniel.

— Tout le monde est couché chez M. Josiah, reprit la femme. Vous arrivez bien tard ; nous vous attendions ce matin.

— Est-ce que c'est une raison pour ne pas venir nous ouvrir ? reprit Daniel voyant la femme ne faire aucun mouvement pour quitter la fenêtre.

— J'y vais ”, dit-elle.

Lorsque Maurice ne la vit plus, il se pencha vers son petit compagnon :

“ Monsieur Daniel, lui dit-il, c'est la vieille Sybilla ! Elle vit encore ! J'osais croire, pour votre repos dans ce nouvel enfer que vous allez habiter, qu'elle serait morte ; aussi vrai que je m'appelle Maurice et que je ne suis qu'un crétin, comme vous me l'avez dit avec raison, ce n'est pas la place de cette fille sur la terre, elle serait mieux dessous.

— Vas-tu encore augmenter ma peur, Maurice ! dit Daniel devenant tout pâle ; je te défends de me dire un mot de plus ! ”

Et comme on entendait tirer les nombreux verroux de la porte, le jeune Foë reprit à voix basse :

“ Elle est méchante, dis-tu ?

— Chut ! Elle entendrait et nous ferait du mal, dit Maurice aussi à voix basse, mais qui continua presque en criant : Mistress Sybilla est une femme charmante, d'une humeur douce et bienfaisante, une créature délicieuse, une...

— Qu'est-ce que tu dis donc, vieux fou ? dit Sybilla, ouvrant la porte toute grande et s'adressant à Maurice qui reculait au lieu d'entrer ; tu es donc toujours le même, aussi bête que par le passé et ne pouvant me pardonner de serrer un peu trop les clefs de la cave et de jeter aux chiens, la veille des jours maigres, les restants de viandes que M. Maurice voulait garder pour le lendemain !... Entrez donc ! Mais entrez donc, Maurice, nous ne vous mangerons pas !

— Ce n'est pas cela dont nous avons peur, M. Daniel et moi, madame Sybilla.

— Par ici, monsieur Foë, par ici, dit Sybilla indiquant le chemin à Daniel, qui ouvrait de grands yeux en traversant les corridors, comme s'il eût voulu en percer l'obscurité ; par ici, votre chambre est préparée ; nous vous attendions ce matin... Prenez garde, c'est la première marche de l'escalier... Tenez-vous à la corde... Là, bien... Encore un étage... Dame, les enfants couchent tout en haut de la maison ; au rez-de-chaussée, c'est la cuisine, la salle à manger, le parloir, le cabinet de travail de M. Josiah et la bibliothèque ; au premier, les chambres à coucher de monsieur, de madame, de miss Sarah, de M. Édouard, et les deux chambres d'amis ; puis, au second, ma chambre, à côté de laquelle couchent les deux petits, Henri et Benjamin... Nous passons devant... Chut ! il ne faut pas les réveiller. Enfin, dans le corridor à gauche, — suivez-moi donc ! — la chambre qu'on vous destine est plus loin que celle-ci qui est celle de Jacques le vieil Écossais, — Maurice le connaît. Puis vint une chambre qui ne sert pas, et où couchera Maurice tout le temps qu'il restera ici... Il faut vous aller coucher, mon petit, et avoir bien soin d'éteindre votre lumière ; c'est la règle générale ici. Si, par hasard, vous étiez incommodé et que vous eussiez besoin de lumière, vous trouveriez une veilleuse allumée sur l'appui de la fenêtre de l'escalier. Monsieur a grand peur du feu ; c'est pour ça qu'il agit ainsi. Si vous avez faim, si vous voulez vous rafraîchir, dans le cabinet à côté, vous trouverez sur un plateau un petit pain, un pot de confitures et une carafe d'eau ; c'est monsieur lui-même qui les a placés là. Au revoir, bonne nuit ! Maurice, quand vous aurez couché votre jeune maître, vous ferez le moins de bruit possible, en vous retirant chez vous. Ah ! j'oubliais de vous dire, on se lève à cinq heures, dans toute la maison ; la prière se fait en commun dans le parloir. Si vous voulez être ami avec votre oncle, mon petit monsieur, il faut être exact, autrement gare !... Je vous en avertis... Maintenant, j'ai dit... Bonsoir ! ”

En achevant ces mots, Sybilla donna la lumière à Maurice et se retira.

Daniel tombait de fatigue et de sommeil. Il ferma la bouche à Maurice qui voulait recommencer ses jérémiades. Force fut à celui-ci de se taire et d'aller se coucher sans pouvoir décharger son pauvre cœur de toutes les réflexions dont l'avaient gonflé les paroles de Sybilla

III

LA FAMILLE DE L'ONCLE JOSIAH

Daniel avait tellement peur de ne pas être exact à l'heure de la prière et de fâcher un oncle dont le nom seul, d'après tout ce que lui avait raconté Maurice, lui inspirait un effroi mortel, qu'il dormit mal, et se leva avant le jour

Sybilla fut la première personne qu'il rencontra en sortant de sa chambre.

"C'est bien!" lui dit seulement cette servante, qui semblait avoir perdu sa loquacité de la veille et n'user de son intelligence que pour accomplir ses devoirs manuels.

Et elle passa outre, en lui indiquant seulement du doigt le parloir.

En y entrant, Daniel resta saisi à l'aspect d'un homme qui lui tournait le dos et qui était à la croisée, pour regarder la mer.

C'était un homme de cinquante ans à peu près, et dont la taille de six pieds paraissait encore plus élevée par la raideur de son maintien, son attitude froide et fière, et sa tête qu'il portait haute et superbe.

Au léger bruit que Daniel fit en entrant, cet homme se retourna; son visage froid et sévère ne marqua ni étonnement ni émotion à la vue de l'enfant de sa soeur, qu'il avait demandé et dont il avait désiré se charger; il lui dit seulement:

"Sois le bienvenu sous notre toit, mon neveu! Sybilla m'a annoncé ton arrivée d'hier soir. Comment se fait-il que tu sois arrivé si tard?"

Domptant la timidité que lui inspirait la froideur de cette réflexion, Daniel répondit:

"Maurice et moi, nous nous sommes attardés à regarder la mer; je n'avais encore rien vu de si beau.

— Tu as eu tort, enfant, et que cela ne t'arrive plus! L'exactitude dans l'emploi de son temps double les choses de cette vie; la nature elle-même t'en donne l'exemple: as-tu vu le soleil retarder d'une minute l'heure de son lever ou l'heure de son coucher? Dieu a réglé les astres; nous devons, nous, régler notre temps."

Un grand jeune homme, qui entrait alors, interrompit l'entretien; il était beau, vêtu de brun, la tête couverte de superbes cheveux noirs naturellement bouclés. On voyait que la sérénité peinte sur son charmant visage venait du calme de sa conscience, comme la pureté et la fraîcheur de son teint venaient de sa sobriété. Il s'inclina vers l'homme âgé en disant:

"Je vous salue, mon père.

— Que Dieu te conserve! Édouard", répondit le père.

Et se tournant vers Daniel, il ajouta:

"Voici Daniel!"

Édouard prit Daniel dans ses bras et l'embrassa tendrement.

La voix de deux petits enfants, conduits par une grande jeune fille, frappa l'oreille de Daniel.

"Je vous salue, mon père", dirent les trois voix de la jeune fille et des deux enfants, unies harmonieusement ensemble.

Josiah baisa au front sa fille, en abandonnant ses deux mains à chacun des enfants, qui les portèrent à leurs lèvres avec respect. Et cinq heures du matin ayant sonné à une grande horloge accrochée au mur du parloir, la porte s'ouvrit encore une fois pour donner passage à une petite femme blonde, forte, dont les traits exprimaient la bonté la plus active, la tendresse la plus inquiète.

"Voilà Daniel, ma bonne amie", dit encore Josiah, en serrant la main de sa femme.

Puis, et comme chacun regardait le fils du boucher en silence, car l'heure de la prière avait sonné, mistress Josiah l'attira à elle, lui donna un baiser, dont l'expression paraissait comprimée par le regard du maître. Et la prière du matin commença.

Elle dura une demi-heure; après quoi chacun fit, comme ordinairement, ce qu'il lui plaisait, jusqu'à huit heures. Ce jour-là on ne s'occupa que de Daniel, mais silencieusement; Josiah, qui allait se promener tous les matins, resta dans le parloir pour interroger son neveu. Toutefois il ne lui adressait que de rares questions, et à de rares intervalles.

"Comment se porte ton père?"

— Bien, mon oncle.

— Faut-il bien ses affaires?"

— Oui, mon oncle.

— Comment le sais-tu?"

— Parce que tous les jours le nombre des personnes qui viennent prendre leur viande à la boutique augmente, et que mon père, qui ne tuait que trois boeufs par jour, en tue maintenant sept.

— C'est bien, je voulais seulement savoir si tu te rendrais compte de ton *oui*."

Daniel devint tout rouge.

On lisait, sur les visages des quatre enfants de M. Josiah, assis sur leurs chaises, toute l'envie qu'ils avaient de lier connaissance avec leur parent de Londres et toute la contrainte qu'ils ressentait de ne pas le faire. Daniel, lui, habitué à jouer devant son père, à aller, à venir, à dire tout ce qui lui passait par la tête, ne comprenait rien à ce silence presque solennel qui régnait dans le parloir.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, profitant d'un moment où son oncle avait le dos tourné, et enhardi par les caresses que lui faisait sa tante à la dérobée, il lui demanda tout bas, et d'un air craintif:

— Est-ce qu'il y a un malade ici ?

— Non, mon enfant, répondit la tante sur le même ton.

— Mon oncle a donc le mal de tête ?

— Non, mon petit.

— Ou vous, ma tante ?

— Pas davantage... Pourquoi demandes-tu ça ?

— C'est que tout le monde a l'air changé en statue, ici."

Un sourire, aussitôt reprimé, effleura les lèvres de la tante ; puis ses regards et tous ceux de sa famille se tournèrent d'une manière si directe et si claire vers le chef de la famille que Daniel devina tout le mystère.

Cela ne fit pas évanouir les craintes que Maurice s'était plu à lui inspirer sur son oncle, bien au contraire.

Heureusement pour la gêne pénible dans laquelle se trouvait Daniel, l'heure du déjeuner sonna, on passa dans la salle à manger, où, sur une vaste table de noyer, noircie par le temps et sans nappe, un déjeuner sain et abondant était servi.

Après le repas, Josiah prit son chapeau et s'en alla sur le bord de la mer. Daniel s'en réjouit, en pensant que son absence donnerait un répit à cette contrainte pénible qui tenait en suspens tous les esprits. Il se trompa, du moins en partie. Édouard prit son filet et partit pour la pêche. Comme c'était un jour de lessive, Sarah et sa mère se rendirent à la lingerie. Daniel resta seul avec les deux petits garçons, et cela sans que les parents eussent eu l'air de s'apercevoir qu'il y eût un étranger de plus dans la maison et que cet étranger n'en connût pas les habitudes.

— Est-ce que vous allez aussi vous en aller ? demanda Daniel à ses deux cousins.

— Dans une heure, oui, répondit l'un d'eux ; et toi aussi, car tu prendras tes leçons avec nous.

— Personne ne me l'a encore dit, observa Daniel.

— Cela doit être ainsi : tu es de l'âge le Benjamin et du mien, répliqua Henri, d'un air sûr de son fait, tant une conduite réglée donnait de ponctualité à ces enfants.

— Et en attendant, qu'allons-nous faire ? demanda Daniel, le cœur serré de cet ordre admirable.

— Ce que tu voudras. Veux-tu voir la maison ?" demanda Benjamin.

Daniel accepta, comme il aurait accepté tout autre parti qui l'aurait tiré de la monotonie existante dans cette famille. Il suivit ses cousins qui le conduisirent de chambre en chambre en l'arrêtant sur le seuil de chacune, pour lui dire :

— Prends garde de rien salir... Ne crache pas par terre... Essuie tes pieds avant d'entrer."

Une grande simplicité régnait du haut de la maison jusqu'en bas. On ne voyait aucun meuble d'acajou, ni aucune trace de ces petits riens précieux, ou de ces ornements coûteux qui distinguent l'habitation de l'homme riche ; partout, le chêne bron-

zé par l'âge, et le noyer poli, de grandes chaises de six pieds, aux dos plats, unis et cirés, au siège bas également de bois, et pouvant servir de prie-Dieu au besoin. Une seule pendule accrochée au mur de l'escalier, à l'aiguille de laquelle tout marchait dans la maison : maître, maîtresse, servantes et enfants ; partout une sorte d'arrangement symétrique, un luxe de propreté remarquable, un silence si claustral qu'on était tenté de se demander si l'on existait dans cette maison, et si ces personnages que l'on voyait errer de côté et d'autre, pour les soins du ménage, marchant sans faire de bruit, sans laisser après eux les plus légers grains de poussière, étaient des esprits ou des êtres humains.

Comme les trois enfants achevaient de parcourir la maison, Daniel rencontra Maurice qu'il n'avait pas encore aperçu depuis son arrivée. Le pauvre garçon avait une de ces mines hâves et craintives, qui ressemblent assez à l'imbécilité au premier abord.

— Eh bien ! Daniel, lui dit-il avec un de ces regards désolés qui en disent encore plus que la parole.

— Eh bien ! Maurice", dit une voix grave, qui fit faire un mouvement de frayeur au garçon du boucher et fit retourner les trois enfants.

C'était M. Josiah. Il reprit :

— Tu peux rester chez moi tant que cela te plaira, mais le jour où tu partiras, une heure avant, tu me demanderas une lettre pour mon beau-frère... A propos, es-tu raccommo- dé avec Sybilla?... Il m'a semblé tout à l'heure qu'elle t'appelait...

— Ivrogne!... Oui, Monsieur Josiah!... Et ce n'est pas ce que je mérite ; il n'y a que M. Daniel, lui, qui ait su véritablement trouver ce que j'étais ; mais ce n'est pas ivrogne qu'il m'appelle, c'est crétin... et crétin est le mot. Il est vrai que M. Daniel a plus d'esprit à lui seul que tout le monde ici, sans vous compter, monsieur Josiah... ou en vous comptant, comme vous voudrez."

La figure sévère de M. Josiah ne put s'empêcher de sourire à cette naïveté du vieux garçon boucher ; puis, faisant un signe aux enfants, il les conduisit dans son cabinet de travail.

IV

LE BORD DE LA MER

Le second repas venait de finir, celui de deux heures après-midi. Josiah proposa à sa famille une promenade sur le bord de la mer ; la mère et la fille s'en excusèrent à cause de la lessive, occupation toujours importante pour une mère de famille ; alors, Josiah sortit seulement avec Daniel, ses trois fils et Maurice, qui portait des filets.

Ils s'assirent sur le sable, et pendant qu'Édouard et Maurice préparaient une barque pour aller pêcher après le coucher du soleil, Josiah s'aperçut du regard observateur, plutôt que curieux, que

Daniel promenait sur le spectacle qui l'entourait.

— Adressez-moi des questions, Daniel, et je t'y répondrai, lui dit son oncle avec amitié.

— Ça n'est pas de refus, mon oncle, répondit Daniel; car j'en ai tant à vous faire qu'elles m'étouffent. D'abord, celle-ci: en venant ici, deux hommes ont passé près de nous, — les avez-vous vus? — L'un a dit à l'autre: "Il fera mauvais temps cette nuit!" Et l'autre a répondu d'un air joyeux: "Tant mieux!" Comment, par un temps aussi beau, peut-il prédire qu'il va devenir mauvais, et, s'il prédit vrai, comment son camarade peut-il s'en réjouir et dire: "Tant mieux!"

— Tu vois bien, Daniel, tous ces oiseaux de mer, qui tournent dans la nue, en rasant l'eau écumante, et qui sifflent et voltigent. Vois-tu ces bataillons de canards sauvages, formés en coin, qui se succèdent dans le ciel, bien loin, au-dessus de la portée du fusil? Voilà des signes précurseurs et infaillibles d'une tempête; dans quelques heures, l'aspect de la côte, si beau, si calme, va devenir terrible, affreux.

— Et c'est pour cela que cet homme a dit: tant mieux, mon oncle?

— Hélas! non, mon enfant. Une horrible idée dégradait cet homme. Il faut bien que je le dise, car avant ce soir, peut-être, tu seras témoin combien l'homme peut tomber bas. Tous ces gens que tu vois ici ne vivent que de la mer et ne connaissent qu'elle: matelots, pêcheurs ou cordiers, ils sont tous corsaires, contrebandiers et récepteurs de marchandises exportées ou importées par fraude; si quelque navire débarque ici, c'est une bonne fortune pour le pays; ils déchargent le bâtiment, et, s'attelant à des chariots, ils en traînent eux-mêmes les marchandises sur des routes marécageuses, dans lesquelles les bêtes de somme s'enfoncent sans avancer; ils raccommoient la quille du vaisseau que les vagues ont avarié, ils empilent sur la rive ces monceaux triangulaires de tourbe et de coke, seule richesse de notre pays. Tu vois bien, Daniel, cette petite cabane suspendue sur un promontoire; c'est là qu'habite le corsaire: derrière ce roc qui avance, viennent s'amarrer les pinasses hollandaises, frêtées de contrebande. C'est à travers ces landes hérissées de joncs putrides que les chevaux emportent leur butin illicite. Mais, c'est quand le temps est mauvais et qu'un vaisseau maltraité naufrage sur ces bords, que le tableau devient affreux. Ce peuple sauvage, qui n'écoute rien, qui ne comprend rien que la rapine, se réjouit; tu le verras, de tous les côtés du village, descendre sur la rive, les hommes avec des crocs et des harpons, les femmes, le haut du corps caché sous leurs robes brunes qu'elles tiennent relevées sur leur tête en guise de chaperon. Les écumeurs de mer se glissent dans les rochers de la côte; ils guettent les vaisseaux en danger, mais malheur, malheur, s'il en arrive un! Ils sauvent le naufragé pour le dévaliser, ils attirent le vaisseau dans

un péril pour le faire périr, et profiter, après la tourmente, de tous les débris que la mer rejette sur le rivage.

— C'est très mal ça, dit Maurice qui avait écouté avec grande attention les paroles de M. Josiah et qui ne pouvait plus longtemps retenir son indignation... C'est très mal; je ne suis qu'un crétin, comme dit Daniel, mais je préfère mille fois être crétin, que corsaire, contrebandier, ou écumeur de mer; d'abord c'est moins fatigant.

— Faire naufrage! dit Daniel, mon Dieu! que ça doit être affreux! J'en ai lu quelquefois dans des livres que j'ai trouvés chez papa, et ça m'a dégoûté d'aller sur mer; on dit qu'il y a des côtes plus dangereuses les unes que les autres.

— Celle-ci est une des plus dangereuses, mon neveu; aussi, à un mille de la côte, on a établi un phare. Sais-tu ce que c'est qu'un phare, Daniel?

— Non, mon oncle, répondit Daniel, sur le visage duquel se succédaient mille impressions différentes.

— C'est une maison lumineuse, dont la lumière vacillante semble, comme une sentinelle perdue, vous crier: "Qui vive? N'avancez pas!" En vain le flot et le vent assiègent la tour et sa base, le phare est inébranlable; sa clarté étincelle toujours, tournant sans cesse sur le même point, solennelle et silencieuse, tantôt affaiblie et pâle comme une lampe qui se meurt, puis éclatante comme un éclair qui brille. Le brouillard seul peut l'empêcher de paraître distincte."

Josiah ayant fini de parler, Daniel s'avança sur le bord de la mer, et, remarquant une espèce de gelée brillante, qui étincelait sous l'eau comme une perle, il avança la main pour la saisir et la retira aussitôt en poussant un cri de douleur Édouard qui était près de lui se mit à rire.

— C'est la méduse, lui dit-il, mais gare à l'indiscret qui veut sans précaution la saisir! Elle brûle impitoyablement les doigts qui la touchent. Belle de forme et plus délicate que l'oeuvre la plus parfaite du bijoutier, elle se dissout dans l'esprit de vin.

— Et cette plante qui a l'air de respirer, demanda Daniel en montrant à son cousin une tige noueuse et rameuse qui remuait, s'allongeait et se raccourcissait.

— Elle respire en effet, lui répondit Édouard; c'est la *sertullaria*; on ne sait si c'est un animal ou une plante; de la tige de cet arbre animé, à travers des vésicules transparentes, on voit sortir, de temps en temps, de nombreuses griffes qui s'allongent pour trouver leur proie. C'est la plante de Benjamin, qui m'écoute là sans rien dire; je l'ai vu souvent rester des heures entières à épier le moment où il en serait témoin.

— Que de choses j'ignorais, dit Daniel, et que de choses j'ignore encore! N'est-ce pas, mon cousin, que le voisinage de la mer est plus instructif que le séjour de la plus belle ville du monde?

— Pour celui qui observe, oui, mon ami.

— Je voudrais aller sur mer ; et, cependant une chose m'arrête, j'ai peur de faire naufrage dans une île déserte.

— Est-ce que tu ne saurais pas te tirer un peu d'affaire, Daniel ?

— Pas le moins du monde, Edouard. Je ne saurais pas seulement battre le briquet pour avoir du feu.

— Comme s'il y avait des briquets dans les îles désertes ! dit Benjamin en riant. Je saurais bien faire du feu sans briquet, moi.

— Et avec quoi ? demanda Daniel.

— Avec deux pierres donc, ou deux morceaux de bois sec frottés l'un contre l'autre.

— Tiens, c'est ingénieux ça ! Et tu saurais faire la cuisine aussi ?

— Pas une grande cuisine, non ; mais je saurais bien faire griller un morceau de viande, ou faire cuire des pommes de terre.

— S'il y avait des pommes de terre dans une île déserte, fit observier Henri tout doucement.

— Pourvu que je puisse en sauver une du naufrage, je saurais bien en faire venir d'autres.

— Et comment ?

— En la plantant

— Et tu saurais faire venir du pain aussi, Benjamin ?

— Pas de la même manière, Daniel, répondit Benjamin ; mais que j'aie un grain de blé seulement, et l'on verra !

— Tu ferais du pain ?

— Et du fameux, va ! Si tu veux apprendre à en faire, Daniel, mon père nous le permet, pourvu que ce soit avec du blé que nous ayons fait venir nous-mêmes, et préparé pour cela nous-mêmes.

— Oh ! ça me ferait bien plaisir, Benjamin ; car, enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver ; on peut aller dans une île déserte, et au moins alors on peut se tirer d'affaire tout seul.

— Là... voyez donc... faire du pain... quelle imagination ces petits enfants ont déjà ! dit Maurice enchanté. Comme ça réfléchit de bonne heure ! Ça n'est pas des crétins, ça, j'ose le dire, puisqu'ils pensent. N'est-il pas vrai, monsieur Daniel ?

Sans répondre à son vieux serviteur, Daniel s'avança vers son oncle, qui lisait à demi-voix un verset de la Bible.

“ Mon oncle, lui dit-il, permettez-vous que j'agisse, comme si un jour je devais naufrager sur une île déserte ?

— Pourvu qu'en même temps votre éducation se fasse pour vivre avec vos semblables, mon neveu. Du reste, l'un n'empêche pas l'autre.”

Cela dit, l'heure de rentrer étant venue, on retourna au logis.

Le jour même Maurice partit, et peu à peu Daniel s'habitua à l'air froid et sévère de son oncle ; il profita merveilleusement bien de ses leçons ; il devint un homme célèbre et fut l'auteur de *Robin-*

son Crusoé, livre admirable que tous les enfants connaissent.

Dix ans après avoir achevé ses études, Daniel de Foë répondait à Tutehin, libelliste qui l'avait taxé d'ignorance :

“ Je dois cette justice à mon vieux père, lequel est encore vivant, de déclarer que, si j'ai le malheur d'être un sot, il n'en faut accuser que moi seul, le digne auteur de mes jours n'ayant rien épargné pour me mettre en état d'aller de pair avec le savant docteur B... ou avec vous, savantissime Tutehin.”

Aussi fit-il la joie et le bonheur de son vieux père.

Fin

NOTICE HISTORIQUE SUR DANIEL DE FOË

Daniel de Foë, écrivain politique et romancier anglais, né à Londres en 1660, mort à Moorfields en 1731, fut homme d'action autant qu'homme de lettres. Il prit une part active aux affaires du pays. Il publia plus de deux cents pamphlets et quelques poèmes politiques. Sous la reine Anne, il fut condamné à l'amende pour une brochure entendue à contre-pied ; on le mit au pilori et on l'empoisonna pendant deux ans à Newgate. Pour des raisons analogues, il fut encore arrêté en 1713 et mis au cachot. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, il se retira enfin de la lutte politique. C'est alors qu'il écrivit le livre qui est son plus beau titre de gloire : *Robinson Crusoé* (1719), dont l'influence littéraire ne fut pas moindre ; on n'y trouvait rien de romanesque, rien d'artificiel. C'était toute une révolution, quand on pense au genre de romans qui florissaient alors en Angleterre. Ce chef-d'œuvre fut suivi de plusieurs autres récits. Mais, malgré une production littéraire considérable, Daniel de Foë mourut dans la misère.

(*L'Ami des Enfants.*)

Ecoliers d'autrefois



LES châtimens corporels étaient en honneur dans les écoles du moyen âge. Il faut constater que cette manière d'éducation ne reçut quelques atteintes qu'au cours du XVIIIe. En attendant, Henri IV, qui avait été fort fouetté dans son enfance, écrivait, en 1607, à la gouvernante de son fils, le futur Louis XIII :

“ Je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela.

Ce que je reconnais par expérience m'avoir profité. . .”

Henri IV meurt et Louis XIII est proclamé roi, à l'âge de neuf ans, le 15 mai 1610. Il se rend au Parlement, prononce un discours, rentre au Louvre, reçoit une députation, etc. . . Mais cela ne lui évite pas d'être fouetté le 17 septembre. . .

Louis XIV fut assez facile à élever; c'est la seule raison pour laquelle il fut assez peu fouetté. Ni lui ni ses frères ne furent cependant épargnés. Un jour, Anne d'Autriche voulut faire donner le fouet au duc d'Anjou, alors âgé de 17 ans. Son gouverneur, heureusement, n'osa pas, car le prince dit à sa mère que, s'il l'avait touché, il lui "aurait donné de sa pique-épée au travers du corps".

Notons que, si une instruction de 1708 déclare la "verge nécessaire", elle ajoute: "Il ne faut jamais donner de coups de pied, ni de poing, jamais de férule à la tête ni dans l'estomac. Il ne faut point tirer les oreilles avec violence."

"Les soufflets sont dangereux", écrit de son côté la princesse Palatine.

Avec le temps, les collègues traitèrent moins mal leurs écoliers; la nourriture fut plus soignée et plus abondante. En 1764, le collège Louis-le-Grand servait à chaque repas une bouillie, une en-

trée, un dessert, un huitième de litre de vin, en plus, les dimanches et fêtes: un rôti et une salade. A cette époque, la viande se payait 8 sols!

Une coutume curieuse était la suivante: les cours étaient gratuits en principe, mais les professeurs étaient autorisés à recevoir de chaque élève cinq ou six écus d'or par an. En conséquence, au mois de juin, l'écolier offrait à son régent un citron sur l'écorce duquel brillaient les fameux écus. Le citron lui-même se trouvait au fond d'un vase de cristal plein de dragées. L'offrande s'appelait le *lendit*.

Rappelons que, le 16 décembre 1661, Charlemagne fut choisi comme patron des écoliers; il n'a cessé, depuis, de le demeurer.

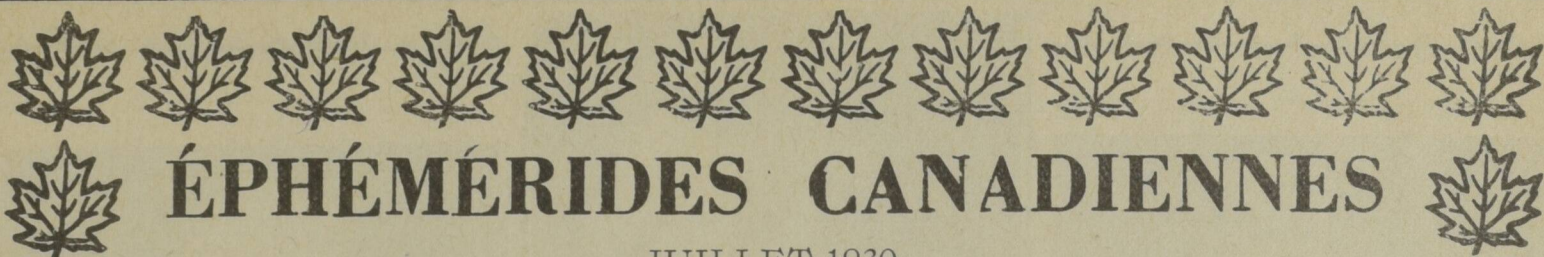
MAROUSSIA.

La persévérance est la marque d'un esprit supérieur, d'un cœur généreux, d'un caractère fortement trempé, et aussi d'une profonde sagesse. C'est la vertu des forts et la vertu des humbles, aussi elle est très rare.

Abbé BEATEMAN.



LES SCOUTS FRANÇAIS, QUE DIRIGE M. PAUL COZE, ACTUELLEMENT DANS L'OUEST CANADIEN.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1930

1 — A Québec décède accidentellement M. Jules Gauvin, fondateur de la maison de ce nom et membre de la Commission du Hâvre de Québec. Il était âgé de 62 ans.

2 — On apprend qu'un missionnaire canadien-français, le R. P. Gérard Martin, O.M.I., originaire du diocèse de Joliette, vient d'être nommé administrateur apostolique du Basutoland, Afrique.

3 — Le Gouvernement de Québec publie une carte de la région du nord de Montréal.

— Une automobile portant sept passagers tombe dans la rivière du Gouffre, à la Malbaie, et cinq d'entre eux sont noyés.

6 — La Société Saint-Jean-Baptiste de Sillery célèbre le cinquantenaire de sa fondation.

7 — A l'Hôpital du St-Sacrement de Québec, décède M. le Dr Paul Dupré, professeur à l'Université Laval et chirurgien de renom, à l'âge de 40 ans. M. le Dr Dupré était le fils de M. Edmond Dupré et le frère de M^{re} Maurice Dupré, C.R., de Québec.

8 — A Dayton, Ohio, décède S. G. Mgr Louis-James O'Leary, évêque de Charlottetown, à l'âge de 53 ans.

9 — La mort de S. Em. le cardinal Vincent Vannutelli, arrivée aujourd'hui à Rome, cause dans tout le Canada catholique un deuil profond. Le défunt qui était âgé de 93 ans et sept mois était évêque depuis 50 ans et cardinal depuis 40 ans. Il avait été délégué du Saint-Père au Congrès eucharistique de Montréal en 1910.

— A Québec décède presque subitement l'hon. L. de G. Belley, C.R., ancien ministre des Postes à Ottawa, à l'âge de 67 ans et cinq mois.

10 — M. Claude Melançon, directeur de la publicité française au Canadien National, reçoit du Gouvernement français les palmes d'Officier d'Académie.

11 — On apprend à Québec le décès arrivé le 9 à la Villa Francesco, Rome, de M. l'abbé Henri Beaudé, mieux connu sous le pseudonyme d'"Henri d'Arles", à l'âge de 60 ans. Le défunt était un écrivain de marque, auteur de plusieurs ouvrages, dont une *Histoire de l'Acadie* en trois volumes, d'après le manuscrit original d'Edouard Richard.

14 — M. l'abbé Honorius Bois, inspecteur des écoles ménagères de la province de Québec, est



FEU M. LE DR PAUL DUPRÉ

nommé directeur de l'École d'Agriculture de Ste-Anne, en remplacement de M. l'abbé Noël Peltier.

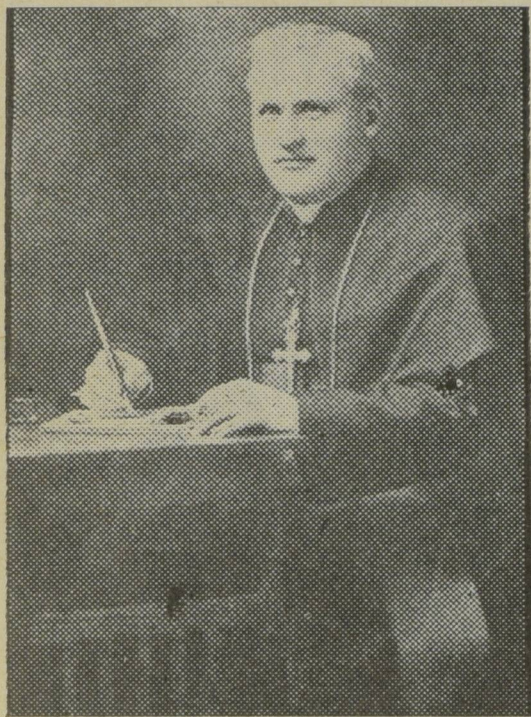
14 — M. le Dr Henri Pagé est élu maire de Saint-Hyacinthe par une majorité de 60 voix, contre l'hon. M. T.-D. Bouchard, ex-maire.

— Un groupe de Scouts français, conduits par M. Paul Coze, arrive à Montréal, en route pour l'Ouest canadien. Ces éclaireurs de France vont étudier les moeurs et les coutumes des peaux rouges canadiens, particulièrement dans l'Ile-à-la-Crosse.

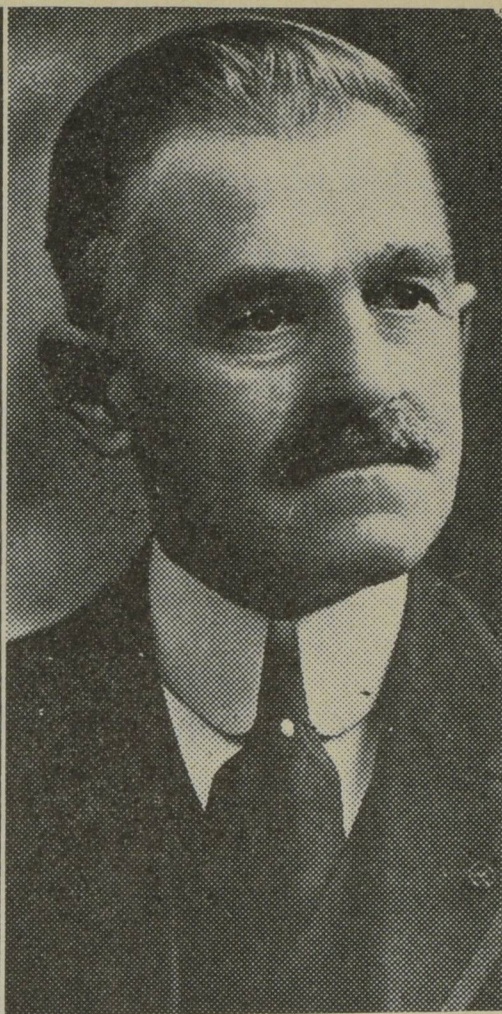
15 — La province du Manitoba célèbre par de grandes démonstrations le 60ème anniversaire de son entrée dans la Confédération canadienne.

Le T. H. M. King, premier ministre du Canada, et l'Hon. M. Braken, premier ministre du Manitoba, prononcent chacun un discours à Winnipeg, à l'occasion de ces fêtes.

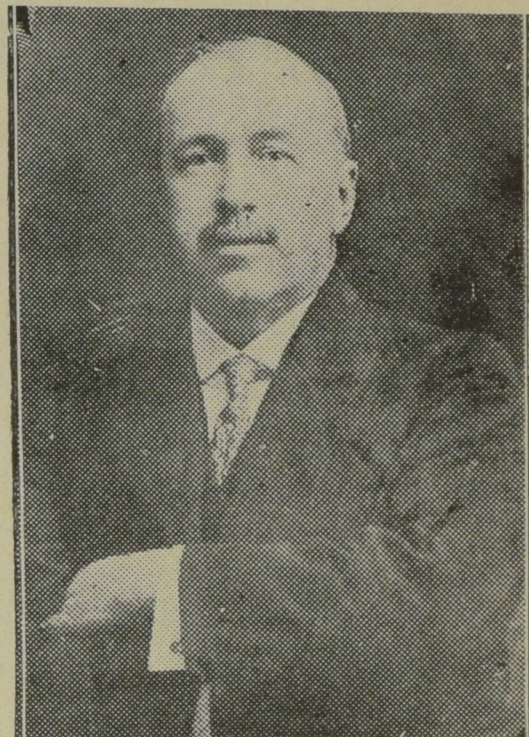
16 — Les Messieurs du Séminaire de Québec célèbrent par de belles fêtes religieuses, le 150ème anniversaire de l'érection de la chapelle du Petit Cap, leur maison de vacances.



FEU MGR L.-J. O'LEARY



FEU L'HON. J.-E. CARON



FEU L'HON. L. DE G. BELLEY

— A l'Hôpital du Saint-Sacrement, décède presque subitement l'hon. M. J.-E. Caron, vice-président de la Commission des liqueurs de la province de Québec et ancien ministre de l'Agriculture dans le Cabinet provincial. Il était âgé de 64 ans et six mois.

19 — Une violente tempête faisant suite à une journée de chaleur étouffante, s'abat sur la région de Québec.

Des dégâts considérables sont causés dans le comté de Bellechasse où plusieurs granges et plusieurs arbres sont arrachés ou cassés.

20 — La paroisse de St-Anselme, au comté de Dorchester, célèbre le centenaire de l'arrivée de son premier curé. S. Em. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, qui avait daigné prendre part à ces fêtes, bénit une croix de fer érigée sur la Montagne, au premier rang de cette paroisse, à l'endroit où il y a près de 150 ans les premiers colons avaient planté une croix de bois. On remarque à ces fêtes près d'une douzaine de prêtres, du clergé séculier et régulier, issus de St-Anselme.

21 — La mise en nomination des candidats, pour les élections fédérales a lieu aujourd'hui par tout le Canada. Dans la province de Québec, M. Henri Bourassa, représentant de Labelle, est le seul député élu par acclamation.

— Au nom de M. Bennett, M. C.-H. Cahan,

candidat conservateur dans la division Saint-Laurent-Saint-Georges, Montréal, désapprouve l'attitude du premier ministre Anderson, de la Saskatchewan, à propos de la question des écoles catholiques.

23 — L'hon. M. A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, annonce un surplus de près de \$4,269,683.95 au trente juin dernier. De ce montant, \$500,000 seront pour réduire la dette de la province.

23 — Pour finir de barrer la Rivière Saguenay à la Chute-à-Caron, on fait basculer à la dynamite un bloc de ciment de 92 pieds de longueur, par 45 de largeur et 40 d'épaisseur. Ce monolithe pesait environ 11,000 tonnes.

26 — M. Nelson Roberge, élève du Petit Séminaire de Québec, gagne le premier prix (une bourse de \$3,000) au concours de l'*Action Catholique*.

27 — M Ovide Fillion, propriétaire des chantiers de construction maritime de St-Laurent, I O., décède presque subitement, à l'âge de 61 ans. Le défunt était le frère de Mgr Philéas Fillion, recteur de l'Université Laval, de M. l'abbé Hector Fillion, du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, et du R. P. Joseph Fillion, des Pères Blancs d'Afrique, supérieur à Cleveland, Ohio.

— Le Marathon Peter Dawson, de 500 milles à relais, à travers notre province, se termine aujourd'hui.

d'hui même au Stadium de Montréal. La première position est prise par Arthur Newton et Peter Gavuzzi. Ils parcourent la distance en 48 heures 04.

28 — Aux élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui dans toutes les provinces du Dominion, l'hon. M. Bennett, le chef du parti conservateur, remporte une victoire décisive. Sur un total de 245 sièges, son parti fait élire 138 de ses partisans, dont 25 dans la province de Québec.

Cinq ministres libéraux sont défaits: les HH. MM. T.-A. Crerar, Lucien Cannon, C.-A. Dunning, P.-W. Kay et Cyrus McWilliam.

— On apprend que le R. P. P.-M. Dagnaud, eudiste, curé-fondateur de la paroisse du Saint-Coeur de Marie, à Québec, est décédé hier en Bretagne, à l'âge de 72 ans.

31 — Le R-100, le gros dirigeable anglais, parti de Cardington, Angleterre à 9 heures 45 lundi soir (à 2 heures 45 mardi matin, temps de Londres), le 28 juillet, survole le Saint-Laurent pendant toute la journée du jeudi 31 juillet. Vers 7 heures, ce soir, sous les yeux émerveillés d'une foule énorme qui couvre la terrasse Dufferin, les talus de la Citadelle, le Parc des Champs de bataille et les hauteurs de Lévis, il passe majestueusement devant Québec en route vers Montréal. Le spectacle était des plus grandioses.

L'arbre qui voit toutes ses feuilles à ses pieds, doit bien se dire que l'hiver est venu. Mais l'homme dont au souffle des saisons, le front s'est dégarni de sa couronne, se plaît encore, dans son hiver, à nourrir les rêves du printemps.

André LE PAS.

La lampe merveilleuse

Amandor et Amadora, riches paysans des Asturies, étaient allés faire un petit voyage à Madrid.

En passant un soir devant un théâtre, ils virent sur l'affiche ce titre: "Aladin ou la lampe merveilleuse."

— Ça doit être intéressant, dit la femme, il faut voir ça.

Ils entrent et demandent les places les meilleur marché. On leur donne deux billets pour les galeries supérieures. Ils montent et s'installent bien avant le lever du rideau. Leurs places se trouvaient juste en face d'un lustre magnifique; à cette époque, il y en avait encore dans tous les théâtres.

Ils le contemplent avec admiration.

— En effet, dit le mari, pour une belle lampe, c'est une belle lampe.

— En a-t-elle des becs! reprend la femme, on ne peut quasi pas les compter.

— Ça ne m'étonne point qu'on l'appelle la "lampe merveilleuse".

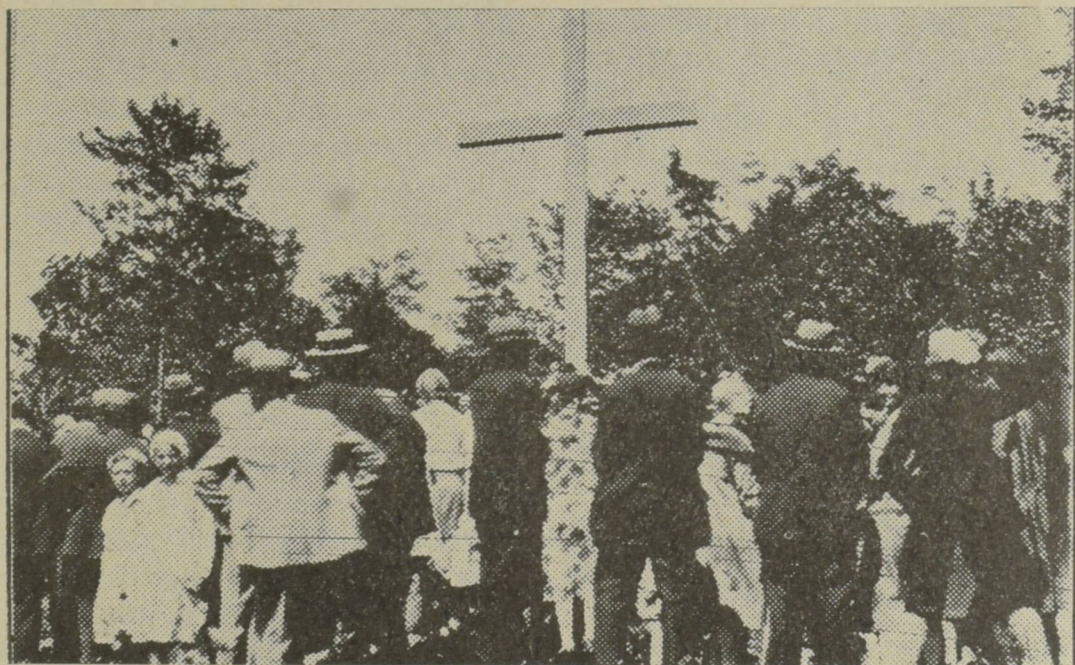
— Faut venir à Madrid pour voir des choses pareilles.

Ils se lèvent, se penchent, se tordent le cou pour mieux admirer.

Cependant le théâtre se remplit peu à peu.

— Allons-nous-en, dit le mari, on l'a assez regardée, on resterait deux heures qu'on n'en verrait pas davantage.

— Tu as raison, répond la femme, et puis le monde arrive, il faut laisser la place aux autres.



LA CROIX DE FER ÉRIGÉE SUR LA MONTAGNE DE ST-ANSELME
ET BÉNITE LE 20 JUILLET 1930.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



PLEURESIE

(Suite)

COMMENT SE MANIFESTE LA PLEURESIE

LE début de la pleurésie n'a jamais cette allure dramatique, cette brusquerie que l'on observe dans la pneumonie. Quelquefois l'enfant se plaint d'un point de côté, il dit qu'il est fatigué, il n'a pas d'appétit, puis survient une petite toux sèche, quinteuse, fréquente. Quand l'épanchement est très abondant, l'enfant peut être gêné pour respirer. Il nous est arrivé d'observer des pleurésies à grand épanchement qui étaient passées presque inaperçues. Tel est le mode de début habituel de la pleurésie dite *a frigore*, c'est-à-dire la pleurésie causée, croyait-on autrefois, par le froid, et aujourd'hui reconnue tuberculeuse.

Celle qui survient au cours d'une pneumonie, d'une broncho-pneumonie ou d'une fièvre éruptive est souvent une surprise d'auscultation.

Au contraire, la pleurésie purulente des petits enfants, si elle n'a pas un début brutal, se traduit cependant toujours par des signes généraux qui attirent l'attention: la fièvre est élevée, avec de grandes oscillations, le teint est mauvais, l'état général souvent très atteint, l'amaigrissement rapide.

L'enfant qui a une pleurésie se couche toujours du côté malade, pour laisser au poumon sain le moins d'efforts possible.

Du côté malade, la poitrine s'immobilise, les côtes sont soulevées mais l'expansion du thorax est beaucoup moins complète que du côté sain. Ce signe s'observe surtout à la radioscopie, où l'incursion diaphragmatique est très réduite; on observe alors que du côté malade le poumon respire beaucoup moins fort que du côté sain, le diaphragme se soulève à peine et surtout une ombre étendue correspondant à la masse liquide siège soit à la partie inférieure du poumon, soit à la partie moyenne dans l'interlobe.

La palpation de la poitrine, pendant que l'enfant parle ou crie, montre l'abolition des vibrations vocales.

Dans les grands épanchements, la pointe du cœur est déplacée par la masse liquide.

La percussion du côté malade montre le signe caractéristique de la pleurésie: la matité absolue avec résistance au doigt et perte de l'élasticité. C'est souvent sur ce seul signe que le médecin

puisse compter pour faire son diagnostic, et encore faut-il observer des précautions: percuter avec soin et très doucement.

A l'auscultation, on entend parfois un petit souffle léger, doux, à timbre expiratoire. La voix prend à l'auscultation un timbre chevrotant (égophonie), la voix basse est également très bien perçue sous forme d'un chuchotement léger (pectoriloquie aphone).

Ces signes ne peuvent d'ailleurs être perçus que chez de grands enfants, qu'on peut faire compter et parler à voix basse.

EVOLUTION

La pleurésie sérofibrineuse a une tendance spontanée à évoluer vers la guérison par résorption progressive du liquide au bout de plusieurs semaines.

Si le liquide se reproduit ou devient trop abondant, il faut l'évacuer par ponction évacuatrice.

Une pleurésie guérie laisse toujours à sa suite un certain degré d'épaississement pleural.

Le repos au lit, les diurétiques, un peu de révulsion de la paroi figurent parmi les traitements indispensables à employer.

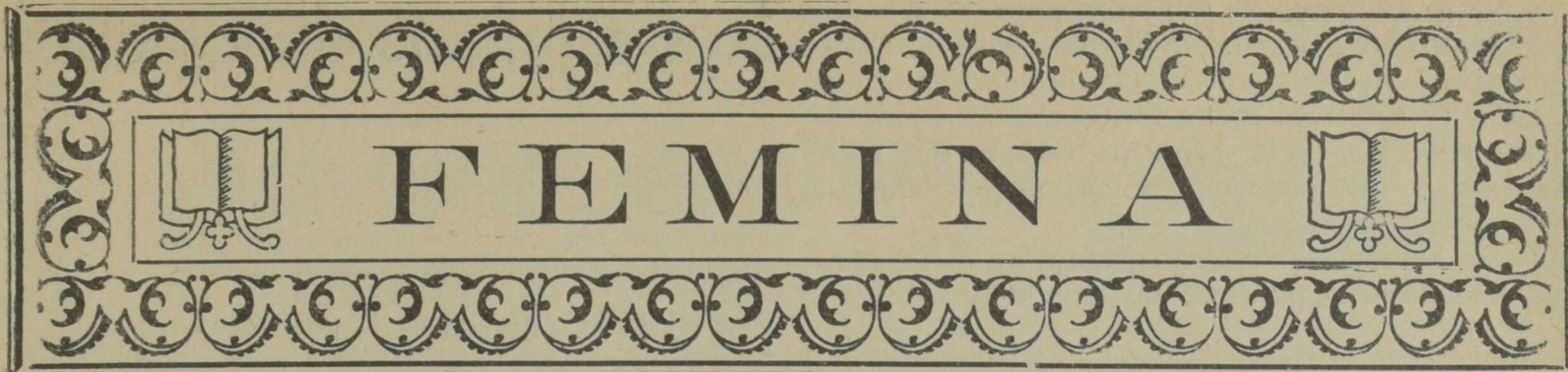
Une pleurésie purulente, elle-même, si elle est peu abondante et si elle est à pneumocoques a aussi tendance à guérir par enkystement et production de fausses membranes, mais souvent aussi elle peut persister très longtemps, occasionner une fièvre continue et altérer gravement l'état général. Si on n'intervient pas, le pus va s'ouvrir un passage au dehors et s'évacuer soit par les bronches (*vomique*, le malade vomit le pus), soit vers la peau comme un abcès (empyème de nécessité), ou bien cette persistance du pus dans l'organisme va progressivement cachectiser l'enfant et le tuer.

Le mieux, chez l'enfant, est d'éviter, si on le peut, la thoracotomie, c'est-à-dire l'ouverture de la plèvre avec résection d'une côte, et de faire des ponctions répétées pour évacuer le pus.

Inutile de dire qu'après une maladie aussi grave que la pleurésie purulente qui à elle seule pouvait tuer l'enfant, celui-ci aura besoin d'une convalescence de longue durée pour se remettre, pendant laquelle on s'efforcera par tous les moyens (grand air, suralimentation, fortifiants) de stimuler les forces de l'organisme.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)



Se taire à propos...

QN répète à tous les échos que la parole est un don inestimable et chacun déplore le sort des infortunés qui sont privés de cette faculté de pouvoir s'exprimer facilement. On dit de ceux qui possèdent ce talent de l'éloquence que leur bouche est d'argent, c'est-à-dire qu'à un organe souple, doux, onctueux, ils joignent un choix heureux de termes appropriés. Ils ont fait l'apprentissage, ils connaissent toutes les roueries du métier, même en défendant une mauvaise cause, qu'ils présentent sous un aspect acceptable, ils sauront capter l'attention et déployer de si beaux talents que la sympathie populaire leur sera acquise spontanément.

Outre ces cas spéciaux où même quelquefois la mauvaise foi triomphe, il n'est pas rare de rencontrer autour de nous certaines gens qui s'emploient avec un dévouement digne d'une meilleure cause à saper dans sa base le sentiment de la paix dont chacun aime à s'entourer.

C'est un raconter exagéré, une plaisanterie, une parole moqueuse répétée avec des commentaires peu flatteurs et nous voilà parties en guerre contre la "bonne amie" qui s'est permise de s'amuser à notre sujet. Pourquoi ne pas signifier immédiatement à l'indiscrette qui nous révèle ainsi des choses désagréables, que ses racontars ne sont pas très appréciés?...

Le silence est alors une arme dont savent se servir les personnes habiles et maîtresses d'elles-mêmes, il produit généralement plus d'effet, car celle qui nous rend l'agréable service de nous redire ce que d'autres ont dit, revient rarement à la charge... ces personnes s'arrêtent d'ordinaire au premier essai quand elles se rendent compte que ce moyen ne nous agrée pas. Nous conservons ainsi la paix avec notre entourage et nous avons la douce illusion d'être aimée de tous ceux qui nous connaissent.

Si nous avons le bon esprit d'opposer à ces racontars un calme plat, un silence où l'interlocutrice ne pourra rien démêler de nos pensées, celle-ci comprendra vite son erreur et n'y reviendra pas. Il en est de même dans les petites discussions qui peuvent survenir dans la famille, discussions qui tournent rapidement à l'aigre-doux, après avoir débuté pour un rien.

Dans ces circonstances, le silence est une force. Il ne s'agit point de courber la tête ni d'accepter des reproches que l'on ne mérite pas. Laissons passer l'orage et quand le moment opportun sera venu, donnons nos raisons avec calme, sans emportement. Cette tactique n'est-elle pas préférable à celle qui consiste à se quereller jusqu'à ce que le plus entêté l'emporte?...

C'est par la grande vertu du silence que nous arriverons à acquérir et à conserver cette paix que nous aimons à voir régner en nous. Savoir se taire à propos est certes une grande qualité qui nous aidera à en acquérir beaucoup d'autres.

Plusieurs fois déjà nous avons regretté d'avoir trop parlé, nous nous sommes rarement repenties de nous être retranchées dans un silence prudent...

Nous avons su garder la paix et la bonne entente à notre foyer, nous faire apprécier de ceux qui nous entourent et de plus conserver la confiance et l'estime de tous.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

SOLITAIRE.— Les jours ensoleillés auront sans doute un excellent effet sur l'état de votre santé... il me tarde de vous savoir rétablie. D'un autre côté, la souffrance est si bien accueillie chez vous que les journées vous paraîtraient sans doute plus longues si cette visiteuse s'éloignait de votre horizon. Malgré cette épreuve qui vous tient inac-

tive, votre vie n'est pas inutile puisque vous savez tous les mérites attachés à chaque heure de votre Calvaire. Vous avez raison d'aimer le temps qui passe avec ses joies et ses tristesses, ses lumières et ses ombres, c'est le secret du bonheur que vous possédez et que beaucoup de privilégiés peuvent vous envier.

Votre babillage m'intéresse toujours et j'espère que vous ne m'en priverez pas trop souvent...

FRAGILE.—Votre article aura cette fois-ci encore les honneurs de la publication et vous recevrez en plus les numéros supplémentaires demandés.

Vous avez raison de choisir près de vous, dans la vie de tous les jours le sujet de vos articles. C'est le moyen de leur communiquer plus d'intérêt... une chose vue se raconte mieux qu'un article de toutes pièces.

La bonne amitié que vous gardez à notre revue et spécialement à la directrice de Femina, nous est doublement chère.

Vous nous avez donné l'habitude de votre présence aimée... je compte malgré votre Fragilité vous conserver encore longtemps, est-ce trop présumer?...

AMITIE.—Un prêtre vous renseignerait mieux que je puis le faire sur ces questions de dogme et je vous prie de vous adresser à ceux qui peuvent faire la lumière et dissiper vos doutes. Ce n'est pas dans une seule réponse que nous ne pourrions pas discuter ouvertement, que vous puiseriez les renseignements qui vous sont nécessaires.

Votre intérêt spirituel est en jeu et vraiment je ne me crois pas l'autorité nécessaire pour trancher cette question.

Jeanne LE FRANC.

EMPOISONNEMENT

Dans un hôpital de Londres, le médecin en chef fait la tournée des salles, accompagné de quelques étudiants de ses élèves. Il s'arrête devant le lit d'un pauvre patient dont la figure est toute défaite. Et se tournant vers ses élèves :

— Tenez, messieurs, professe-t-il. Vous voyez ici les funestes effets d'une intoxication professionnelle caractérisée. Ce malheureux est victime d'un empoisonnement par le cuivre. Je lis en effet sur sa fiche, qu'il était musicien... N'est-ce pas, mon ami, continue-t-il en s'adressant au patient, n'est-ce pas que vous jouez d'un instrument en cuivre?

— Oui, docteur.

— Lequel?... trombone?... cor?... saxophone?...

— Non, docteur, des cymbales!!

Les remparts de Québec

Superbement perché, sur ton fier promontoire,
O rempart, que Jadis Frontenac éleva,
Ravive dans nos coeurs l'empreinte qu'y grava
Un siècle d'héroïsme, une époque de gloire.

Au pied de tes créneaux, sur le sable doré,
Coulent du Saint-Laurent les eaux calmes, limpides,
Au Nord, dans le ciel bleu, l'ombre des Laurentides,
Déroule à l'horizon son ruban coloré.

Impassible vainqueur de brutales tempêtes,
Qui brave les méfaits des vents impétueux,
Te souvient-il des jours à jamais glorieux
Qu'illustra le Français de ses nobles conquêtes?

Dans la plaine ondoyante où l'épi d'or mûrit,
Te souvient-il des temps où l'Iroquois sauvage,
Ivre de sang français, assoiffé de carnage,
Massacrait le colon, qui s'attardait la nuit?

Tu vis ces bras actifs ouvrir de leur cognée
La forêt primitive où gémit l'aquilon
Et tracer, plein d'espoir, le fertile sillon
D'où sortira bientôt la moisson désirée.

Ton âme se rappelle, ô gardien des foyers,
Des fidèles pasteurs, au geste magnanime,
Sacrifiant leur sang pour une oeuvre sublime
Et mourant en martyrs couverts de lauriers.

Tout bas révèle-moi ce que tu vis en rêve
Quand l'étendard français flottait sur tes créneaux.
Conte-moi les exploits de ces fougueux héros
Dont le doux souvenir, de transport nous soulève.

Confiants, tour à tour, passèrent sous tes yeux
L'intrépide Lévis, vainqueur de Sainte-Foye
Et Montcalm, dont le nom comme un glaive flamboie,
Et Bougainville, et Wolfe et tous nos fiers aïeux.

Tu vis ces coeurs vaillants, délaissés par la France,
Combattre sans répit l'Anglais audacieux
Qui malgré leurs efforts sortit victorieux
En brisant de Montcalm l'héroïque défense.

Tu fus témoin muet de l'effrayant combat,
Où vainqueur et vaincu, par un hasard étrange,
Joignirent dans la mort l'innombrable phalange
Des héros succombant pour l'Eglise et l'Etat.

O mur lézardé, farouche sentinelle!
Qu'une auguste auréole illumine à jamais,
Nous te chantons bien haut, dernier reste français,
Et très bas saluons ta couronne immortelle.

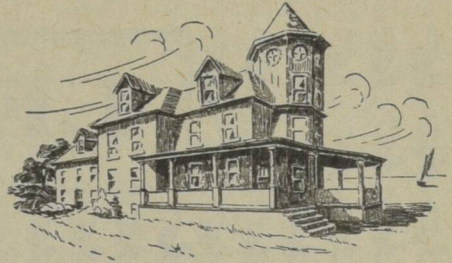
Paul LETENDRE.

Que d'âmes deviendraient saintes, utiles à l'Eglise et au prochain, si elles laissaient faire Jésus et acceptaient de boire avec lui jusqu'à la lie le calice de la souffrance! Toutes y trouveraient, avec la sainteté, une vraie béatitude, et verraient se réaliser en elles la profonde parole d'un philosophe: "Le bonheur est de sentir son âme bonne."

Jean du CALVAIRE.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

ANAGRAMME

Permission — impression.

LOGOGRIPHE

Hache — H.

CHARADE

Char — bon — charbon.

PARONYME

Marthe — Sarthe.

Nous ont envoyé des solutions partielles: L'Hôpital Civique, Québec; Mlle Berangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis; Mlle Aurore Boisvert, Pensionnat d'Embrun, Ont.

Ont trouvé toutes les réponses exactes: Mlle Annette Laflèche, Casselman, Ont.; Mlle Simonne Larue, 126, rue St-Augustin, Québec; Mlle Hélène Lacroix, Hôtel-Dieu, Lévis; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.

Les deux noms favorisés du sort sont ceux de Mlle Biron et de Mlle Larue.

JEUX D'ESPRIT No 135

LOGOGRIPHE

Sur six pieds, je réconforte.
Enlevez ma tête et je suis prisonnière.
De nouveau enlevez-la-moi, je deviens fleuve.

Supprimez encore ma tête, tous vous me possédez.

CHARADE

On ne voit jamais roc devenir mon premier.
Qui pourrait, en musique, ignorer mon dernier?
Malgré de mon entier la douceur aimable,
Il n'est pas à l'abri de la dent redoutable.

ENIGME

Quand il fait froid, je dors, bien tapi dans mon [gîte,

Et la chaleur m'en chasse vivement.
Je fais alors la roue avec l'air insolent.
Je vais, je viens et je m'agite,
Plus il fait chaud, plus je vais vite,
Et je ne produit que du vent.

MOT DECROISSANT

Ce que l'on n'aime pas à recevoir.— Vague.—
Ce qui ne doit pas périr.— Se trouve dans un melon.— Voyelle.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28F

BOITE 50 WINDSOR, ONT.

En venté chez les meilleurs pharmaciens

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

12

XLIV

EUX ET ELLE

Son cœur battait bien fort à mesure qu'il approchait. Il lui semblait qu'un siècle déjà s'était écoulé depuis qu'elle l'avait quitté. Tobi, à son tour, tirait, tirait sa corde jusqu'à s'ôter le souffle, sautait de joie, et ne pouvait modérer l'impatience dont il était rempli. Au moment où la porte de la prison s'ouvrit, il fallut que l'aveugle lâchât la ficelle. Tobi s'élança sur Roselle, la léchant, la tirant par ses vêtements, gambadant, jappant dans toute l'ivresse du bonheur. La pauvre innocente était en ce moment à demi assoupie, ou plutôt affaissée dans cette espèce d'abattement physique et moral, qui succède si vite aux émotions extraordinaires. La chaleur même qu'elle ressent sous la langue du petit animal lui semble comme un rêve. Et elle n'est pas encore bien revenue à elle-même, quand le troubadour cherche sa main, la saisit, la couvre de baisers et l'arrose de ses larmes. Alors seulement elle reprend le sentiment de l'existence.

— Est-ce toi, Olric ? Est-ce toi, mon bon ami ?

Le troubadour ne peut rien répondre ; son cœur étouffe, la tendresse l'empêche de parler. Mais les baisers multipliés qu'il colle sur cette main chérie, parlent assez pour lui.

— Jour de Dieu ! jour de Dieu ! dit-il enfin, quand sa voix a pu pénétrer à travers le poids qui l'opprime. Quel malheur ! chère petite, quel malheur !

— Est-ce un malheur, Olric ? répondit mélancoliquement la jeune fille. La Providence ordonne tout pour notre bien. Je ne me plains pas.

— Plaignez-moi, alors, chère enfant, plaignez-moi. Que vais-je devenir maintenant, si vous me manquez ? Je n'ai plus qu'à aller dans un coin cacher ma douleur et ma pauvreté, et demander à Celui de là-haut qu'il veuille bien me retirer de ce monde. Mais, enfin, que vous est-il donc arrivé ? Comment vous trouvez-vous ici ?

— Je n'en sais rien. Tout s'est passé à mon insu. Figure-toi que je priais au pied de la statue de saint Janvier, quand tout à coup j'entendis un cliquetis d'armes, et vis, en me retournant, deux guerriers qui se battaient. Je courus à eux pour les prier de se souvenir de la majesté du saint lieu. Ils ne tinrent compte de mes supplications. Je sortis alors pour donner l'alarme ; et à peine étais-je rentrée, qu'un homme vint m'ordonner de le suivre, et m'amena ici.

— Je l'avais bien dit, s'écria le troubadour ; mon Dieu ! je n'ai pas craint de le jurer, que c'était pure calomnie ce qu'on disait d'elle. Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir ôté ce poids de dessus le cœur. Maintenant, chère enfant, avez-vous besoin de quelque chose ? Voici trois sous d'or que j'ai acceptés pour vous de la main de monseigneur l'archevêque.

— C'est à moi à mon tour, de te demander si tu as le vertige. Quel rapport tout ceci a-t-il avec monseigneur l'archevêque ?

— Que vous dirai-je ? C'est cela pourtant. Je viens de subir devant lui un interrogatoire à votre occasion. J'ai juré sur le saint Évangile, que, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, vous n'avez jamais souillé votre robe d'innocence. Ah ! qu'il m'en coûtait de vous entendre soupçonner de relations coupables avec ces hommes pervers ! Je sentais les larmes noyer, étouffer mon pauvre cœur.

— Calme-toi, Olric. Je ne sais pourquoi : cette épreuve ne m'ébranle pas. Dans mon court sommeil, j'ai cru voir la bonne Gudule me sourire, et me dire : " Ma vertu fut aussi calomniée de cette sorte. Espère et prends courage ! " Et je me souviens qu'en effet, elle m'a raconté un jour que la malice des hommes avait cherché aussi à flétrir sa réputation. Je ne comprenais pas alors ce qu'elle voulait dire ; mais j'en saisis aujourd'hui la portée. Que le saint nom de Dieu soit béni ! Il vaut mieux souffrir le mal que de le faire.

— En attendant, à quoi emploierons-nous ces sols d'or ? Je ne les ai pris que pour vous.

— Je t'en remercie. Mais oublies-tu que nous avons promis à Notre-Dame de Chartres de nous abandonner entièrement à sa providence ?

— Et, pourtant, si nous avons eu quelques pièces d'or, il y a trois jours, les matelots ne nous auraient pas ainsi dédaignés. Maintenant que voilà la flotte partie, comment ferons-nous ?

— N'aie pas d'inquiétude, cher Olric ; s'il plaît à Dieu que nous allions en Terre Sainte, il saura bien nous en procurer le moyen. Hélas ! je n'ai plus à y attendre que des déceptions et des larmes. Mais pourvu que je baise le sacré Tombeau, que je puisse déposer l'hommage de ma résignation au lieu même où la Croix fut plantée, je serai contente. Eh bien ! le Seigneur fera plutôt un prodige que de ne pas remplir l'espérance de ses serviteurs. Tu porteras ces trois sols d'or dans le tronc du bienheureux saint Janvier. Tu choisiras le tronc du

pillier de gauche, qui est celui des pauvres. Donnons aux membres souffrants de Jésus-Christ ; il n'en doit pas manquer dans cette grande ville. Si nous avons soin de notre Maître, représenté par ses amis, à son tour il aura soins de nous.

— Oui, oui, chère enfant, dit l'aveugle attendri ; votre ordre sera exactement rempli. Et j'aime à croire que le grand saint Janvier ne laissera pas sans quelque récompense le cadeau que vous lui faites. Maintenant, je vous laisse reposer. Moi, je m'en vais avec Tobi, me coucher près de la porte, et nous attendrons ce qu'il plaira au bon Dieu de décider.

— Peut-être ferais-tu mieux d'aller dans quelque hôtellerie, traiter moins durement ton vieux corps épuisé. Pour un si long voyage (car nous le ferons, j'en ai la confiance), quelque peu de force ne te sera pas de trop. Prends donc sur ces pièces d'or ce qui t'est nécessaire pour cela.

— Merci ! merci ! chère Roselle. Tobi et moi nous étions invités à un bien meilleur gîte. Monseigneur l'archevêque (j'oubliais de vous le dire) nous a offert un asile dans son palais. Mais nous ne pourrions jouir, ni l'un ni l'autre, d'aucun bien, d'aucune douceur que vous ne partageriez pas. Est-il vrai, Tobi ? Eh bien ! dis adieu à cette pieuse demoiselle, et allons-nous-en à la porte veiller sur elle.

L'animal obéissant fit ses petites caresses à la jeune fille. Olic lui baisa les deux mains avec tendresse ; et tous deux allaient se retirer, quand la porte de la prison s'ouvrit.

Suspendons un moment cette partie de notre récit pour voir ce qui se passe à Damas.

XLV

LE SECRET D'UN MORT

Dans une chaude soirée, un engagement considérable avait eu lieu dans les jardins de Damas. Le jeune roi Baudouin, à la tête de ses chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple, y déploya un admirable courage. Les Sarrasins n'en montrèrent guère moins. La mêlée fut terrible : l'Abana se teignit du sang des deux partis. Ce fut là que Conrad se signala par un fait d'armes que l'histoire a consigné. Traversant le centre de l'armée, avec les faibles, mais généreux débris de sa petite troupe, il se place à l'avant-garde, frappe, renverse, tue tout, et force les Musulmans à la retraite. Les témoins oculaires racontent qu'un Sarrasin de taille gigantesque s'étant présenté, le vaillant prince alla droit à lui pour accepter son défi. Les deux camps restèrent suspendus pour assister à ce duel terrible. Malgré sa force et sa taille herculéenne, malgré son armure et même son habileté, le mécréant fut vaincu : Conrad le fendit en deux d'un coup d'épée (1). Les cris de joie des chrétiens se mêlèrent aux rugissements féroces des disciples de Mahomet.

(1) Voyez l'*Histoire des Croisades*, t. II.

Notre héros ne fut point des derniers dans ces œuvres de courage. Comme d'habitude, il fit noblement son devoir. Il avait obtenu de prendre rang parmi la milice du Temple. C'est assez dire que les beaux exemples ne lui manquaient pas. Il portait aussi dans le combat un dévouement plus grand, nous devrions dire plus aveugle, depuis qu'il avait la conviction de la mort de Roselle. — Puisque, songeait-il, elle m'a dégagé de mon serment, en partant la première, il est juste que j'aie la rejoindre, sans plus tarder. J'ai confiance qu'elle m'aidera du haut du ciel où elle doit être. — Ces pensées, sans rien ôter à sa vigueur, ôtaient peut-être à sa prudence ; il paraissait moins tenir à une vie dont le lien principal était rompu.

Dans cette soirée même dont nous parlions, il lui arriva d'être témoin d'une scène extraordinaire. A l'heure où les Musulmans fuyaient devant l'héroïque valeur de Conrad, au fond d'un de ces jardins dont nous avons plus d'une fois parlé, il vit le guerrier inconnu aux prises avec un Sarrasin. Leur lutte était acharnée ; car ils n'avaient plus pour se battre que des tronçons d'épée. Au moment même où Raoul accourait au secours de son ami, celui-ci était vainqueur : le Turc venait de tomber, et son adversaire lui tenait le genou sur la poitrine. Dans la chute, la visière du vaincu s'était brisée, et grande fut la surprise du sire de Louville de reconnaître l'apostat de l'ancre de Laodicée. Se cachant derrière une touffe d'arbustes, il attendit ce qui allait se passer.

— Je t'avais reconnu, scélérat, dit le vainqueur, d'une voix sourde. Tes armes païennes ne t'avaient pas dérobé à mes regards. Voilà longtemps que je te cherche, et je suis trop heureux que tu sois enfin abattu sous mes coups. Que tout le sang versé à Auneau retombe maintenant sur ta tête !

Le renégat roulait des yeux égarés, et paraissait souffrir moins de ses blessures que de la honte de la défaite et des souvenirs qu'on lui rappelait. Raoul ne lui reconnaissait plus cet air insultant et railleur qu'il lui avait vu naguère : sa physionomie était entièrement bouleversée.

— Vois-tu maintenant que la justice de Dieu ne lâche pas ses victimes ? Tu espérais, en fuyant le théâtre de tes crimes, échapper à la vengeance. Inutiles efforts ! Tu comptais, en adoptant un culte auquel tu ne crois pas, te soustraire aux remords de ta conscience : tu n'y as pas réussi. T'avoues-tu vaincu, maintenant ? Parle : es-tu en mon pouvoir ? Suis-je vengé ?

Silence absolu. Le malheureux apostat se contente de fermer les yeux, comme pour se dérober l'aspect du jour, et la vue, plus odieuse encore, de celui qui est le maître de sa destinée. Mais le vainqueur sent croître sa colère, et levant sa main, où reste un tronçon d'épée, il s'écrie :

— Rends-toi, monstre ! Demande pardon à Dieu et aux hommes du tort que tu as fait à ma famille, des haines que tu as semées entre les miens, de ta criminelle connivence avec le farouche Hugues du Puiset, de tes meurtres, de tes noires trahisons,

de ce faisceau de crimes qui se résument dans ce seul mot : nuit d'Auneau . . . Le veux-tu ? Le fais-tu ?

Le vaincu ne répondit qu'en fermant les yeux plus fort. Alors, saisi par l'impatience, le guerrier fait un mouvement pour plonger le tronçon de son arme dans le cou de sa victime. C'est alors qu'il se sent retenu, et qu'en se retournant, il voit le sire d'Allonville.

— Qu'allez-vous faire, mon frère ? dit celui-ci. La vengeance est un sentiment auquel un chrétien ne doit jamais obéir. Ici, moins qu'ailleurs, il n'est pas permis de s'y laisser aller.

— Vous ne savez à qui vous avez affaire, sire de Louville. Cet homme, ce monstre, a dans les registres de la colère divine, un compte où votre . . .

— Arrête ! dit le mourant, avec une énergie dont sa faiblesse ne semblait plus capable. Fais de moi ce que tu voudras ; mais ne dépasse point les bornes d'une juste vengeance. J'ai eu des torts envers toi et les tiens ; tu m'as donné le coup mortel : c'est compensation. Mais rien de plus : tu porterais toi-même devant Dieu la peine de l'excès de ta colère. Entends-moi. Je vais mourir ; tu mourras un jour, bientôt. Eh bien ! crois à mon expérience : ne te prépare pas un poids trop lourd pour ta dernière heure.

Le vainqueur s'arrêta un moment à plonger, pour ainsi dire, son regard foudroyant dans ces traits détestés. Puis se relevant brusquement :

— Il a raison, sire de Louville. Il est des secrets que l'on doit emporter dans la tombe. Je vous l'abandonne. Comptez avec lui, si cela vous convient.

A ces mots, le vainqueur se retire.

— C'est avec la miséricorde de Dieu que nous compterons, guerrier infortuné, dit Raoul, en lui serrant la main avec tendresse. Quoique jeune encore, je sens trop qu'il est besoin de se rendre Dieu propice, et d'être indulgent envers ses frères. Guerrier, vos comptes avec moi sont réglés. Je voudrais pouvoir vous rendre la vie.

Les yeux de l'agonisant se fixèrent, avec une inexprimable émotion, sur ceux du jeune croisé. Mais ils se refermèrent bientôt, comme s'ils n'eussent pu soutenir cette rencontre.

— Ne craignez rien de moi. Bien que . . . un mauvais hasard nous ait mis deux ou trois fois en face, je ne vous en ai gardé, je ne vous en garde aucun ressentiment. Mais, si j'avais une grâce à vous demander, ce serait de rentrer en paix avec le Dieu des chrétiens, et de réparer l'outrage que vous lui avez fait en abandonnant son culte, au moins de bouche ; car je suis sûr qu'au fond vous ne croyez pas à Mahomet.

— Il est trop tard, répondit le blessé.

— Il n'est jamais trop tard avec Celui pour qui le temps n'est rien. Vous pouvez, pour ainsi dire, voir d'ici l'endroit où le Fils de Dieu pardonnait au larron repentant. Le larron serait-il en Paradis, s'il avait dit comme vous : Il est trop tard ?

— Il y en a trop, répliqua le mourant : la montagne est trop haute ; elle m'étouffe.

— Un mot peut la soulever. La foi, nous dit Jésus-Christ, peut transporter même les montagnes. Recourez donc vite à cette bonté infinie, qui a d'autant plus de plaisir à pardonner qu'elle a affaire à une plus grande misère.

— Ah ! si vous saviez !

— Et quand je saurais ? Le jugement d'un homme est bien peu de chose en pareille matière ; c'est celui de Dieu qu'il importe de se rendre propice.

Les paroles bienveillantes du jeune sire amollissaient cependant cette âme hautaine. *Ore doncque, dit notre vieux manuscrit, feut molt esmeu et remuez ès cuer ledict Sarazin, que li fort pleisoient les doucettes paroules dudict sire. Que portant n'osaît eslever cuer et cils vers le Haut, pour ce que molt craingoit l'ire divine. D'ou s'ensuiyait que trespas estoit fort prouche, quand ledict Turc plorant et pleignant pria ledict adolescent qu'il approuchast l'aureille, veu que il eust fort à li dire. Ce que fait iceluy de bon gré. Et fait son adveu fort estrange, à sçavoir qu'il avoit molt à se reprocher en devers luy. . .*

Nous avons le regret d'avouer au lecteur que, la page suivante étant déchirée, il ne nous est pas possible de dire de quelle nature furent les aveux dont on parle. Les quelques lignes qui sont restées de ce chapitre nous apprennent que le faux Sarrasin, cédant aux sages remontrances du sire de Louville, demanda pardon à Dieu des crimes de sa vie, et mourut dans les sentiments de la plus vive contrition. Mais il paraît que les secrets qu'il venait de révéler firent une singulière impression sur l'âme pieuse et aimante de notre héros. La lune était déjà à moitié de sa course que Raoul priait et pleurait encore près du cadavre. Il voulut lui-même l'ensevelir de ses mains, de peur d'abandonner à la profanation les restes d'un chrétien, rentré en grâce avec Dieu. Nous laissons au lecteur le soin de conjecturer quel motif pouvait attacher si fort notre jeune chevalier à un homme qui avait deux ou trois fois menacé sa vie. A en croire notre chroniqueur : *Pourta de ores en avant ledict Raol de Loville le fardel dessus son cuer ; et oncques ne se dessoubvint de la susdicte aventure de Damas.*

XLVI

RÉSIGNATION

Le bruit causé à la porte de la prison eut à peine la force d'attirer l'attention de Roselle. L'aveugle, au contraire, était tout oreilles ; et, se rapprochant prudemment d'un des murs, il le suivit à tâtons jusqu'à un angle, où il tâcha de s'effacer, désireux de savoir ce qui allait se passer.

Plusieurs officiers de justice entraient, suivis d'une sorte de greffier qui appartenait à la fois aux deux juridictions ecclésiastique et séculière. L'air grave et rébarbatif de ces personnages aurait pu effrayer une âme plus forte que ne l'est communément celle d'une jeune fille. Et pourtant Roselle ne s'épouvanta pas, ne trembla pas ; d'abord, parce que sa piété et le sentiment de son innocence lui servaient

d'appui, et ensuite parce que la certitude de la mort de son fiancé contribuait singulièrement à la détacher de la vie. Seule au monde, sans parents, sans biens, sans asile, quel plaisir pourrait-elle goûter à traîner ici-bas une existence délaissée ? Avec le sire de Louville, elle retrouvait une situation honorable et heureuse ; sans lui, l'abandon et la pauvreté redevenaient son partage. Elle a bien songé à se retirer dans la cellule de sa chère recluse, pour y continuer le genre de vie qu'elle y avait vu pratiquer ; son cœur, son amour pour Dieu, sa haine du monde, l'exemple surtout de la pieuse solitaire, l'y entraînent ; mais, elle ne sait pourquoi, chaque fois qu'elle consulte Dieu là-dessus dans la prière, elle n'entend rien qui lui réponde ; et quand la bonne Gudule daigne quelquefois la visiter dans la veille ou dans le sommeil, toujours elle la voit faire un signe négatif, lorsqu'elle lui demande avis sur ce sujet.

La célérité que la justice mettait à examiner l'affaire faisait voir l'importance qu'elle y attachait. Peut-être l'âge de la prévenue excitait-il, sinon de la pitié, au moins de l'intérêt. A peine les yeux des officiers eurent-ils découvert cette douce et candide figure qu'ils se sentirent émus d'une sorte de respect, mêlé de compassion. Involontairement, ils se regardèrent l'un l'autre, comme pour se manifester leur étonnement de voir peser une telle accusation sur cette tête virginale. Cette impression même fut assez vive pour embarrasser leurs langues dans leurs bouches. Ce fut la vieille gardienne qui rompit le silence la première, en disant : — Las ! on ne saurait voir une prisonnière plus gentille ; elle ne fait pas plus de bruit qu'une mouche. Elle n'a pas seulement touché à ses vivres. Si celle-là est coupable, il faut que le diable soit bien fin, pour loger le vice sous de si belles apparences... — Mais ces paroles, prononcées dans une langue étrangère, n'eurent pas même le don de calmer les craintes de Roselle, qui commençaient à naître.

On procéda à l'interrogatoire. Il fut long, minutieux, détaillé. La justice est surtout sévère, ou feint surtout de l'être, quand elle croit à l'innocence. Elle aime à se dédommager, par la rigueur de sa procédure, de l'absence du délit. Certes ! ces juges étaient d'honnêtes gens ; ils avaient été choisis par le prélat, ils étaient déjà prévenus favorablement ; et pourtant, leur longue enquête, leurs questions captieuses auraient suffi à troubler une âme moins assurée d'elle-même. Heureusement pour notre jeune captive qu'elle était douée d'une simplicité capable de démonter tous les efforts de la chicane. Elle répondit à tout avec aplomb, sans se troubler, sans se couper ; et surtout avec cet air d'ingénuité qui semble le cachet de l'innocence. Orlie, caché dans son coin, aspirait, pour ainsi dire, toutes ses réponses : agitant toujours la tête, et piquant même quelquefois le sol, en signe d'approbation. Nous ne donnerons pas tout ce long interrogatoire, qui serait fastidieux pour les lecteurs ; nous nous contenterons d'en indiquer une circonstance ou deux.

Lorsqu'on demanda à Roselle quels étaient ses parents, elle répondit qu'elle ne les avait pas connus ; que ses plus vieux souvenirs lui rappelaient à peine l'image de sa mère ; mais qu'elle en avait une autre dans le ciel, qui voulait bien s'intéresser à elle. C'était de Marie qu'elle voulait parler. Elle mentionna aussi l'éducation qu'elle avait reçue de la sainte Recluse, les tribulations qu'elle lui avait prédites. Quand on entra dans le détail plus précis de la faute qu'on lui imputait, c'est-à-dire d'avoir encouragé de coupables amours et exigé un duel, pour opter entre deux rivaux, elle leva sur celui qui l'interrogeait un regard étonné, ne répondit pas un mot, puis baissa les yeux et versa des larmes. Les juges se regardèrent avec surprise, ne sachant s'ils devaient imputer ces pleurs, ce silence, à la honte de la faute, ou au dédain de l'innocence outragée.

— Jour de Dieu ! se disait tout bas le troubadour impatient ; qu'est-ce qu'elle attend donc pour répondre ? Voilà bien une étrange idée qu'elle a. Vous verrez qu'elle se laissera passer pour coupable, tandis qu'elle est innocente : j'en mettrais mes dix doigts à couper. Veux-je parler pour elle ? Mais ils ne me croiront pas : c'est elle qu'on interroge, c'est à elle à répondre. Miséricorde ! est-il possible !

On eut beau presser la jeune fille de questions, employer le ton de la douceur et de la menace : rien n'y fit. Elle n'opposa que son silence et ses larmes. Si bien que les juges étonnés durent lui dire : qu'obligés par leur état de rechercher la vérité dans l'examen des prévenus, ils étaient forcés de voir dans ce silence une sorte d'aveu, tout au moins la nécessité de continuer la procédure. Elle se tut encore, et ils sortirent.

— Décidément, chère petite, dit l'aveugle dès qu'ils furent partis, vous me mettez le poignard au cœur. Pourquoi gardez-vous ainsi le silence, quand vous avez tant de moyens de répondre ? Ces juges ont l'air d'honnêtes gens ; leur ton est doux, et leurs paroles n'ont point d'amertume. J'ai assisté un jour à Cominges au jugement d'un Maure d'Espagne ; on le traitait bien plus durement que tout ceci. Avez-vous donc envie de rester en prison ?

— Pourquoi non, Orlie ? Je ne me plaindrai pas d'avoir à souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ.

— Je ne vois pas trop ce que le nom de Jésus-Christ a à faire ici. C'est votre innocence qu'il s'agit de venger ; c'est un scandale qu'il s'agit de lever ; il me semble que l'honneur de Dieu demande que vous vous justifiez.

— Et tu oublies, Orlie, que ces deux malheureux seront condamnés à mort, si je les laisse tout entiers sous le poids de leur accusation. Tandis que, assumant sur moi une partie de l'accusation, j'espère qu'on les traitera avec plus d'indulgence. On supposera que je suis cause de leur misérable querelle, et leur fardeau s'en allégera.

— Ah ! voilà des raisonnements que Celui de là-haut peut seul apprécier à leur valeur. Je confesse

que ma vertu ne saurait aller jusque-là. Chère petite, vous ferez à votre façon : votre jeune tête est plus sage que la mienne. Mais cela me fait un terrible chagrin de vous voir en cet état. Il me semblait que c'était une obligation, pour la vertu outragée, de présenter sa propre défense.

— Souviens-toi que Jésus-Christ, notre bon Maître garda le silence aux faux témoignages qu'on rendait contre lui. Va ! le bon Dieu saura bien prendre en main ma cause, s'il juge à propos que je vive. Mais, je te l'avoue, ayant perdu tout appui sur la terre, je la quitterais sans regret.

— Pour lors, Tobi, dit le vieillard en pleurant, il ne nous reste non plus qu'à aller mourir dans un coin. Si cet ange est si pressé de partir, à plus forte raison pouvons-nous bien demander la mort. Allons-nous-en ! allons-nous-en ! mon petit ; j'ai trop mal au cœur d'être ici. Je ne sais pas ce que Celui de là-haut décidera de toute cette affaire ; mais si l'issue n'est pas bonne, je persiste à dire que nous n'avons plus rien à faire ici-bas.

Le pauvre aveugle demanda à baiser une dernière fois la main de sa chère compagne, et s'en alla le cœur navré. Quand il fut hors de la prison, il s'avança, sous la direction de son guide, à travers les rues désertes de la ville. Puis, s'arrêtant tout à coup :

— Où irai-je ? se dit-il à lui-même ; où irons-nous, Tobi ? Je sens bien que ta corde est lâche et que tu ne tires pas de bon cœur. Eh bien ! moi non plus, je ne m'en vais pas de bon cœur. Je sens que mes affections me retiennent par là, et je ne pourrais vivre, même dans un palais, loin de cette innocente. Arrive Tobi, arrive ! Retournons-nous-en de son côté. Nous n'entrerons plus, puisque cela nous fait tant souffrir ; mais nous chanterons un air ou deux, et elle saura que nous sommes là, et peut-être elle se laissera toucher.

Tobi avait déjà deviné l'intention de son maître ; car il avait fait volte-face, et tirait si fort sa corde que l'aveugle avait peine à le suivre. Lorsqu'ils furent près de la prison, Olric palpa de nouveau le mur tout le long et finit par trouver un angle, formé par une saillie d'une partie du bâtiment sur l'autre.

— Celui de là-haut est sage, reprit-il avec une joie et un sourire mélancoliques ; voici bien la petite niche qu'il nous a préparée pour vivre... et pour mourir. Tobi, nous en prenons possession. De temps en temps, pendant la journée, nous chanterons une paire de strophes de nos lais de Palestine ; et, en prenant les plus creux, nous saurons bien nous faire entendre. Que si elle sort, soit pour aller au jugement, soit pour aller au supplice, nous serons là, à portée de lui dire un petit mot d'adieu. En attendant, nous irons chaque jour chanter aux portes du voisinage pour lui trouver quelque petite douceur. Comme disait l'évêque Bertrand de Cominges : *Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo*. Non, Tobi, nous ne bougerons plus d'ici.

Ce parti une fois pris, le troubadour s'établit dans son asile, et rêve et soupire. Tout à coup il

dressa l'oreille, et Tobi aussi : une voix douce chantait :

O Dieu ! mon unique espérance,
Pour ton nom je puis tout souffrir ;
Mais souffrir pour ton nom, ce n'est plus la souffrance ;

Mourir pour toi n'est plus mourir.

Malgré la distance et les obstacles, Olric avait tout entendu ; son cœur s'émut à ce chant de résignation. Inspiré par la circonstance, il improvisa à son tour :

Reviens, reviens, ô ma colombe !
Et prends pitié de ma douleur.
Ton absence est pour moi la pente de la tombe,
Et ta vertu fait mon malheur.

Ces sonores accents pénétrèrent aussi jusqu'à la prisonnière ; et, devinant la pensée du vieillard, elle reprend sur un ton plus plaintif :

Oiseau battu par la tempête,
Par tes maux tu comptes tes jours.
Mais Dieu veille sur toi : redresse encor la tête !...
Espère, aime et chante toujours.

A quoi le vieillard répliqua :

Je chanterai, ma tourterelle !
Car j'ai confiance au Seigneur.
Et tant que j'entendrai ta voix tendre et fidèle,
J'oserai rêver au bonheur.

Ils dialoguèrent ainsi pendant une partie de la nuit, en vertu de cette facilité d'improvisation, qui était alors commune chez ceux qui faisaient le métier de ménestrel. C'était un moyen de soulager leur peine ; c'était comme un genre de communication, qu'ils établissaient entre eux. Mais peu à peu la jeune voix s'affaiblit ; ses notes, plus faibles et plus plaintives, ne parvenaient qu'avec peine à leur destination, et, bientôt après, on ne les entendit plus. Celles du vieillard, au contraire, prenaient un essor de plus en plus marqué ; il semblait que sa voix augmentait de volume, à mesure qu'elle multipliait ses accents. A la fin, n'entendant plus rien, il s'arrêta et dit :

— Pauvre enfant ! cela n'a pas de creux. C'est une voix de rossignol ; mais le rossignol se lasse vite. Je voudrais lui donner un peu de mon creux, j'en aurais encore assez. Et puis, il n'y a rien dans mon estomac ; et c'est le vrai du vrai que, quand l'estomac est vide, on chante plus creux, mais pas longtemps. Allons, Tobi, laissons-la dormir, et tâchons de nous coucher aussi sous les ailes de la Providence.

Il achevait à peine ce court monologue qu'il se sent poussé doucement, et en même temps apostrophé de la façon suivante :

— Vieillard, lève-toi, et suis-moi.

— Impossible ! qui que vous soyez, répondit-il sans hésiter. Impossible ! ceci est mon poste.

— On ne veut pas te le prendre : suis-moi. Tiens !

— C'est un sou d'or. Je vous remercie : reprenez-le ; elle n'en veut point, ni moi non plus : à moins que ce ne soit pour porter au tronc du bienheureux saint Janvier ; mais vous avez plus aisé que moi de l'y mettre ; car Celui de là-haut m'a ôté les yeux.

— Suis-moi, vieillard ; dans l'intérêt même de celle à qui tu tiens plus qu'à la vie, abandonne-toi à ma conduite. Et pour ne point te tenir dans l'incertitude, je te dirai qui je suis.

Là-dessus le jeune homme (car c'en était un) s'approcha de l'oreille de l'aveugle, et lui dit quelques mots. Olric, s'arrêtant aussitôt, se découvre, et dit d'un ton respectueux :

— Je n'ose y croire. Si tout homme peut être trompé, à plus forte raison un pauvre aveugle. Jurez-le donc par saint Janvier, comme nous avons coutume de jurer en France par saint Martin de Tours, ou par saint Denys de Paris.

— Je le jure.

— Pour lors, je ne dis plus rien. Tobî, en avant !

XLVII

SCRUPULE DE LA CHARITÉ

Il n'y avait pas une heure que Roselle était rentrée dans sa solitude, quand elle fut de nouveau éveillée par une voix rude, qui lui ordonnait de se lever. Les juges enquêteurs venaient de raconter au prélat leur visite en prison, et il avait été décidé que la jeune fille serait immédiatement interrogée en conseil. L'événement prenait des proportions de plus en plus grandes ; la rumeur grossissait dans la ville ; mille fables se mêlaient à la vérité. On disait qu'un certain nombre de croisés n'étaient pas partis, pour savoir ce que l'affaire deviendrait. On ajoutait que quelques-uns avaient pris fait et cause pour l'un ou l'autre des duellistes, et que la querelle menaçait de s'élargir. Le nom des deux coupables commençait à circuler ; ils appartenaient à deux puissantes familles, fort capables, disait-on, de ne pas laisser leur châtiment sans vengeance. Quelques-uns allaient jusqu'à taxer l'archevêque de lenteur, de n'avoir pas encore prononcé sur eux l'excommunication *latæ sententiæ*, afin de les livrer au bras séculier. Les âmes timides se demandaient si saint Janvier souffrirait longtemps que l'outrage fait à son sanctuaire demeurât impuni. Quant à la jeune fille, mille voix, surtout chez les femmes, s'élevaient contre elle ; et si les abords de la prison étaient tellement déserts que le troubadour n'y eût pas rencontré une seule personne, c'est qu'on redoutait d'approcher d'un lieu où vivait une excommuniée, de respirer l'air qu'elle avait pu respirer.

Le fait est qu'on avait vu dans la soirée plusieurs barques décharger au rivage un certain nombre de chevaliers. L'obscurité de la nuit n'avait point permis de les reconnaître. Ils étaient descendus en dehors de la baie, et étaient entrés en ville, sous des déguisements divers. L'émotion que l'arrestation de deux jeunes hommes de haute naissance

avait dû causer parmi les croisés rendait probable ce fait singulier, et expliquait la présence de tous ces inconnus, traversant le port et la ville dans tous les sens.

Roselle suivit en silence les deux sergents qui la conduisaient, et ne soupçonnait guère le bruit soulevé à son occasion. On l'introduisit bientôt dans le palais de l'archevêché, dans cette même salle où, peu d'heures auparavant, le troubadour son ami avait subi un interrogatoire. L'heure avancée de la nuit, ou plutôt du matin, n'avait point empêché la foule de s'assembler autour du lieu. A l'approche de l'accusée, les rangs s'ouvrirent, la foule recula ; non point par respect, mais par crainte, par horreur pour une excommuniée ; quelques cris sinistres s'élevèrent même de plusieurs points. Roselle ne les comprit pas ; mais le sens de ce rassemblement ne pouvait lui échapper. Elle s'étonnait du bruit qui pouvait se faire autour de sa personne ; elle, qui tenait si peu de place dans le monde, ne comprenait pas que toute une grande cité se remuât à son occasion.

Si son vieux compagnon avait pu, grâce à sa cécité, entrer sans émotion dans ce palais, dans cette salle, il n'en fut pas de même pour elle. Elle eut peur, elle trembla, surtout quand elle vit arriver le prélat avec ses assesseurs. Et telle fut son impression, qu'elle commença par douter si elle n'était pas coupable : l'idée d'une faute se rattachant toujours, chez une âme innocente, à la présence d'un juge. Elle sondait sa conscience, pour se demander quel crime elle avait commis ; et les plus légers doutes se transformaient pour elle en certitudes. D'autre part, son aspect éveilla chez ses juges un sentiment de sympathique pitié. A l'aspect de cette jeune enfant, à la figure si timide, au front si pur, ils repoussèrent comme instinctivement la pensée qu'elle fût coupable d'un crime aussi grave que celui qui lui était imputé. La pauvreté de sa mise, la modestie de sa contenance, son air recueilli, sa qualité d'étrangère, cette croix rouge qu'elle portait au bras, le souvenir de ce vieil aveugle qui lui servait de conducteur : tout se réunissait pour jeter sur sa personne un intérêt qui tenait plus de l'admiration que de tout autre sentiment. Car, si le mouvement de la croisade avait entraîné beaucoup de femmes, du moins c'étaient de celles qui trouvaient dans un mari ou dans un frère un point d'appui contre les inconvénients du voyage. Mais cette jeune orpheline, sans ressources, sans fortune, sans autre protecteur qu'un vieil aveugle : c'était un cas assez extraordinaire pour frapper, même en un siècle où la foi enfantait des prodiges.

L'interrogatoire commença. Peu à peu, le courage revint à Roselle ; elle croyait lire, dans le visage, dans le ton de ses juges, de la bienveillance pour elle. Le prélat surtout, dans les observations qu'il adressait à l'interrogateur, paraissait mettre un intérêt tout paternel, qui se traduisait immédiatement par une plus grande indulgence chez celui-ci. Elle répondit sans hésiter à tout ce qui concernait sa naissance, ses premières années, son éducation,

le but de son voyage ; mais quand on vint à ce qui faisait l'objet de l'accusation, elle garda le silence. Le juge eut beau presser, faire, pour ainsi dire, le tour de la place : elle ne voulut pas répondre un mot. Les yeux baissés, elle opposait une résistance modeste, mais invincible, à toutes les instances qu'on pouvait lui adresser. Les juges se regardaient étonnés, et concluaient, comme les premiers, à la culpabilité. Le prélat seul, plus clairvoyant que les autres, soupçonna quelque mystère là-dessous. Il se leva, ordonna à la jeune fille de le suivre, la conduisit dans un cabinet voisin ; et là, recueillant les quelques mots qu'il pouvait savoir de la langue française, la somma d'avoir à s'expliquer devant Dieu sur les motifs de son silence.

— Ne serait-ce point, lui dit-il, par une fausse timidité de conscience ? Ne serait-ce point par une charité mal entendue ? Pour mon compte, j'aime à croire que vous n'êtes point coupable ; mais je voudrais le tenir de votre bouche. Songez bien aux conséquences que votre obstination peut avoir. Vous serez d'abord excommuniée dénoncée, c'est-à-dire privée des grâces, des prières et des sacrements que l'Église dispense ; puis livrée aux juges séculiers qui vous traiteront en criminelle, vous condamneront peut-être à mort, ou tout au moins à la prison perpétuelle.

— Je puis supporter tout cela, avec l'aide du Seigneur, répondit modestement Roselle.

— Vous serez isolée de toute communication avec les vivants ; et, après votre mort, votre corps sera privé de sépulture.

— Je tâcherai de n'en être point trop attristée.

— Et s'il est vrai que vous ayez donné votre parole à un noble chevalier, que vous songiez même à aller rejoindre en Terre Sainte, comprenez la gravité de l'injure que vous lui faites.

A ces mots, la jeune fille releva ses yeux, qu'elle avait tenus jusque-là modestement baissés, et les fixa sur la figure du pontife, avec une candeur et une émotion singulières. L'archevêque s'aperçut qu'ils se mouillaient de larmes : il comprit qu'il avait touché la corde sensible ; il se hâta de profiter de l'occasion.

— Songez au crime que vous commettez à son égard, car ce n'est rien moins qu'un parjure ; puisque vous vous mettez volontairement hors d'état de tenir les serments que vous lui avez faits.

— Il est mort, dit Roselle avec un soupir. Mon fiancé a quitté le premier cette terre...

— Qui vous l'a dit ? En êtes-vous sûre ? Il court tant de bruits faux, que celui-là pourrait bien en être un. Nous avons vu rentrer ici même, à Naples, des chevaliers qu'on nous disait morts depuis longtemps. Quelle preuve avez-vous que votre fiancé ait péri ?

— Il a été fait prisonnier par les Musulmans, qui ont voulu le faire abjurer ; il a refusé, et il est mort martyr de sa foi.

— Et vous, vous voudriez mourir victime de la charité. Est-ce cela ? Mais, ma fille, vous n'êtes

point assurée de la vérité de ces bruits. Dites-moi quelle en est la source.

— D'autres m'avaient rapporté des récits différents ; mais c'est Jacopo de Vérone qui m'a fait celui-ci.

— Jacopo a-t-il vu périr ce jeune chevalier ?

— Non. Il s'est enfui avant l'exécution.

— Eh bien ! un noble croisé rentré ici, pour avoir perdu ses deux bras, m'a raconté avoir ouï dire que plusieurs guerriers de cette bande, ont refusé de prendre part à l'acte honteux qui a déshonoré ce malheureux Jacopo et tant d'autres de nos frères ; qu'ils ont été condamnés à l'empalement, mais que le ciel leur a procuré une évasion presque miraculeuse. Qui sait si ce n'est pas de votre fiancé qu'il s'agit ? En répondriez-vous ? Tout au moins il y a lieu d'espérer. Eh bien ! tant qu'il restera une chance favorable, vous êtes obligée en conscience de garder la foi que vous lui avez jurée.

Les larmes de Roselle n'avaient cessé de couler, pendant que le pontife parlait. L'espoir qu'il excitait en elle de revoir son fiancé avait soudain dissipé les ténèbres de son esprit, et presque calmé les alarmes de son cœur. Elle comprit en même temps la valeur des raisonnements qu'on faisait valoir ; et, dès lors, le motif que sa charité donnait à son silence, tombait de lui-même.

— Vous êtes plus savant que moi dans les voies de Dieu, monseigneur, répondit-elle. Je ne saurais réfuter les raisonnements par lesquels vous combattez ma résolution. Je vous demanderai donc en toute simplicité si vous me croyez obligée de répondre la vérité, quelles que soient les conséquences qui en puissent résulter ?

— Évidemment, mon enfant, évidemment.

— Même quand la vérité que je dirais pourrait être nuisible à un autre ?

— Je l'avais deviné, se dit le prélat ; c'est, chez elle, un scrupule de conscience. Oui, reprit-il tout haut, vous devez dire la vérité, quand celui qui vous interroge a le droit de le faire. Vous imaginez-vous que nous jouons ici un jeu de niais ? Ne devez-vous pas supposer que quand un prêtre, un évêque vous questionne, c'est qu'il a quelque grave raison de connaître le vrai ? Au-dessus de l'intérêt d'un ou de deux hommes, il y a l'intérêt de la justice, de la société, de l'Église, de la gloire de Dieu même. Il faut que le crime soit puni ; mais pour qu'il soit puni, il faut qu'il soit connu ; et, pour qu'il soit connu, il faut que ceux qui le connaissent en déposent. Car un juge humain ne peut lire dans les consciences. Sans cela, à quoi bon les tribunaux ? A quoi bon la justice ? Ne voyez-vous pas que Dieu lui-même avait institué des juges dans l'ancienne loi ? Et pourquoi des juges, si ce n'est pour chercher les coupables et les punir ?

Ces raisonnements triomphèrent enfin des scrupules de Roselle. Elle promit de tout dire, et rentra avec le prélat dans la salle du conseil. Là elle répondit à toutes les questions qu'on lui posa : expliquant comme quoi le premier jour de son arrivée, un chevalier lui avait parlé d'une manière d'abord polie,

puis bientôt inconvenante ; comment elle avait jeté au loin quelques pièces d'argent qu'elle n'avait reçues de lui qu'à titre d'aumône, et s'était enfuie dans une église pour se dérober à lui. Elle ajouta que plusieurs fois le lendemain elle avait vu un chevalier se diriger de son côté, soit qu'elle chantât, soit qu'elle allât dans les temples. Plusieurs fois même, il était entré dans l'église avec elle. Mais elle ne pouvait dire si c'était toujours le même : une armure complète ne permettant pas de distinguer les personnes. Elle penchait à croire qu'ils étaient plusieurs : car, le lendemain, ayant reçu un sou d'or d'un chevalier, peu après elle en vit venir un autre qui lui en donna deux. Enfin, au moment où elle priait aux pieds de la statue de saint Janvier, elle avait été troublée par l'horrible scandale d'un duel en pleine église. Après avoir inutilement cherché à l'empêcher, elle avait cru devoir recourir à l'aide du public pour éviter un si grand malheur.

Il semblait qu'on eut ôté un poids de dessus le cœur du prélat, tant il se trouva soulagé par ce simple exposé. L'air de simplicité et de candeur avec lequel la jeune fille parlait, n'ajoutait pas peu d'autorité à son récit. Évidemment les juges étaient convaincus de son innocence. Mais il restait à pousser les investigations jusqu'au bout, en confrontant les deux accusés avec elle. Sur un ordre du prélat, on amena le premier.

C'était un grand et vigoureux jeune homme, dont l'air éveillé, et presque impudent, dénotait qu'il n'était point novice dans la carrière du vice. Il promena sur la jeune fille, sur tous les juges, un regard assuré. Invité à s'expliquer, il raconta toute une histoire dont Roselle ne comprit à peu près rien, parce qu'elle était débitée dans une langue qui lui était étrangère. De ce discours, il résultait qu'on aurait grand tort de voir dans la prévenue une enfant animée d'un désir sincère de piété. Elle allait tout bonnement, de son propre aveu, rejoindre la cour d'Antioche, pour mêler ses intrigues aux intrigues de Mesdames de France. Il s'étendit même sur les scandales de cette cour avec une liberté de langage que l'on fut obligé de réprimer plusieurs fois. Le prélat, qui souffrait de ces déclarations, le pressa de vouloir bien s'en tenir au point précis de la question. Alors l'accusé arrangea un récit que nous ne pouvons reproduire, mais dont la conclusion était que la première idée du duel, et du duel à l'église, venait de Roselle elle-même. Elle l'aurait demandé pour le plaisir de voir se battre deux rivaux ; et si elle s'était transportée sur les lieux pour en être témoin et juge, et si elle avait ensuite eu l'air de le désapprouver, ce ne pouvait être que par un de ces caprices, dont une tête de jeune fille est toujours capable.

Cet exposé, tissu avec beaucoup d'art, et revêtu, çà et là, des apparences du vrai, était l'inspiration d'une passion désappointée. La vengeance tourmentait ce cœur ulcéré. Mais ce vil motif était si habilement couvert, le ton paraissait si naturel, les circonstances si bien coordonnées, les faits si bien en-

chaînés, que les juges commençaient à se demander auquel des deux il faudrait croire.

— Peut-être, monseigneur, disait l'un d'eux à voix basse, aurions-nous tort de voir trop aisément une Suzanne dans cette fille étrangère. La piété, dont elle vous a paru remplie, pourrait bien n'être qu'un jeu habile. On a vu de misérables créatures abuser ainsi des choses les plus saintes, pour venir à bout de leurs fins. Votre Grandeur a-t-elle oublié la Savona ? Toute la ville rendait témoignage à sa vertu ; on ne voyait qu'elle dans les églises et aux tombeaux des saints. Et pourtant !

— Et qui sait, reprenait un autre, si tout le récit qu'elle vient de nous faire tout à l'heure a le moindre fondement de vérité ? En prison, elle n'a rien osé dire. Était-ce le poids de ses remords ? Était-ce, comme Votre Grandeur le pense, un motif de charité ? Dans ce dernier cas, il faut avouer que sa charité est héroïque. Eh bien ! si l'on peut facilement croire à une vertu commune, devons-nous aussi aisément croire à une vertu extraordinaire ? Toujours est-il regrettable que le poids de votre autorité ait agi sur elle ; évidemment nous ne pouvons imputer qu'au conseil de Votre Grandeur le parti qu'elle a pris ; nous ne pouvons pas compter sur la vérité.

Ces arguments ébranlaient singulièrement le prélat. Cependant il ne lâchait pas prise ; il avait peine à se persuader que cette jeune fille fût coupable. Les âmes pures sont douées d'une vue pénétrante qui fait qu'elles se devinent ; ce prêtre avait cru lire, dans cette timide enfant, une vertu plus haute, un don particulier du ciel, qui la rendait capable de l'héroïsme. Il ordonna qu'on traduisît à la prévenue la déposition qui venait d'être faite, et posa ensuite lui-même les questions auxquelles elle devait répondre. Son étonnement fut grand quand il vit la vierge garder le silence, un silence aussi obstiné. Dès lors, la conviction des autres juges fut formée. Il leur sembla qu'il n'était plus possible d'hésiter à croire coupable une accusée qui n'osait soutenir la présence de son complice. Le pontife lui-même était ébranlé. Sur ses ordres, le premier accusé est emmené, et le second introduit. Sa déposition n'est pas moins accablante pour Roselle que la première. On aurait pu croire que tout concourait à convaincre la malheureuse enfant : soit que ces deux misérables eussent eu le temps de s'entendre, soit que leur perfidie eût imaginé les mêmes moyens de défense. Pressée de nouveau de s'expliquer, Roselle ne répondit toujours rien ; ses scrupules lui étaient revenus ; elle ne croyait pas pouvoir se justifier aux dépens de la vie de deux hommes.

Le tribunal concluait à une condamnation immédiate : les preuves semblaient irréfutables. Quelques autres témoins que l'on fit paraître ne purent déposer grand'hose : car le fait s'était passé la nuit, et à une heure où l'église était vide. Une vieille femme affirma cependant avoir vu l'accusée près des deux combattants : ils se penchèrent tour à tour sur elle ; mais elle ne saurait dire si c'était pour

lui parler ou pour éviter un coup. D'autres témoins l'ont vue sortir et pousser des cris et faire des gestes ; mais ils n'ont pas compris ce qu'elle disait. Elle indiquait l'église de la main ; on est entré, et on a vu ce qui se passait. Plusieurs déposent qu'ils ont vu l'accusée chantant aux portes et recevant l'aumône ; des chevaliers croisés la suivaient quelquefois de rue en rue, et lui donnaient de l'argent. Ils en ont vu plusieurs lui adresser la parole ; elle leur répondait en souriant. Trois femmes l'ont aperçue approchant d'un tronc d'église ; elles ne pourraient assurer si c'était pour y mettre quelque chose, ou chercher à prendre ce qui y était. Un sacristain lui a vendu un bout de cierge pour faire brûler devant une madone ; il a remarqué qu'elle pleurait ; il a cru, par devers lui, que c'était sans doute une jeune fille éprise de quelqu'un partant pour la Terre Sainte, et qu'elle faisait des vœux pour son retour. Vingt autres témoignages se succèdent les uns aux autres, aussi insignifiants, aussi nuls ; mais laissant chacun une petite tache sur la mémoire de l'accusée.

Ne vous en étonnez pas, lecteurs ; c'est l'usage envers ceux qu'une mauvaise destinée poursuit sur la terre étrangère. Sans connaissances, sans ami, la pauvre Roselle devient suspecte à tout le monde. Tant que rien ne fixe sur elle l'attention publique, elle passe inaperçue ; personne ne l'entend, personne ne la voit. Mais dès qu'une fois une prévention pèse sur sa tête, alors toutes les imaginations se tournent de ce côté-là ; les moindres circonstances sont remarquées, saisies, interprétées ; tout le monde l'a vue ou entendue ; le point noir se grossit du contingent que chacun y apporte.

A tout ce déluge de témoignages, l'innocente créature n'oppose rien que son silence et ses larmes. Mais ces larmes, ce n'est plus tant la tristesse qui les fait couler que je ne sais quelle impression de piété et de tendresse. Pendant que les nuages s'amassent ainsi sur sa tête, sa jeune âme est montée dans une autre région. Elle a cru voir, elle a vu Gudule lui sourire du haut du ciel et l'encourager d'un signe. Elle se souvient que, quand cette grande âme se communiquait à la sienne, elle parlait surtout de croix et de sacrifices. Sa sentence habituelle était que c'est sur la croix de Jésus-Christ que Dieu le Père mesure la taille spirituelle du chrétien. " Les uns, disait-elle, tournent le dos à la croix, et n'osent pas même la regarder. Les autres la contemplent, mais de loin seulement. Il en est qui s'approchent, mais sans oser l'embrasser. Quelques-uns l'embrassent, mais par le pied. Un petit nombre se tiennent debout, et l'atteignent à une certaine hauteur. Enfin quelques privilégiés montent jusqu'au-dessus, et souffrent d'y être cloués avec leur divin Maître. Or, qu'est-ce qu'être cloué avec Jésus-Christ, sinon souffrir dans son corps, dans son âme, dans sa réputation, dans tout ce que la nature a d'intime et de cher ? Et pourtant, ajoutait la sainte, il en est qui veulent bien un clou ; mais pas deux, pas quatre. On consentirait à livrer sa santé, mais pas son honneur ; on voudrait être pauvre, mais considéré ; c'est-à-dire qu'on voudrait un clou aux

pieds, mais pas aux mains ; une couronne d'épines, mais pas de coup de lance au côté. C'est ainsi, concluait la noble pénitente, que le Sauveur a peu d'amants complets. Mais combien sont heureux ceux qui lui appartiennent tout entiers, qui sont véritablement et entièrement étendus sur la croix, et peuvent dire avec lui : *Consummatum est.*"

Voilà les pensées qui occupent maintenant notre jeune croisée, et lui font accepter sans peine, et même avec joie, l'opprobre qui se prépare pour elle. Ces faux témoignages ne l'ébranlent plus. — C'est l'éponge de fiel, se dit-elle, et j'aurais mauvaise grâce à la refuser. La chère Gudule me gronderait joliment, si j'étais assez lâche pour reculer devant cette partie du sacrifice. Ah ! que le noble sire de Louville vive ou ne vive pas, il y a un Maître plus haut, un Amant plus doux, un Époux plus glorieux, qui est le sire Jésus-Christ. J'ai promis de lui appartenir avant tout, et je lui tiendrai parole. Je vois la pieuse Recluse qui m'anime et qui m'encourage. J'espère ne pas lui être infidèle.

Quelques instances que l'on fit au prélat, il ne voulut point que l'arrêt fût rendu immédiatement. Après avoir fait une allocution paternelle à la prévenue, pour lui faire comprendre la gravité de sa situation, l'excommunication qu'elle avait encourue, les conséquences qui en résultaient pour elle, il ordonna qu'on la reconduisît en prison. Le soleil n'était pas encore levé, que toute la ville savait que l'aventurière espagnole avait été convaincue par l'archevêque lui-même ; qu'elle était excommuniée, dénoncée et condamnée, les uns disaient à la mort, les autres à la prison perpétuelle.

Revenons à Olric. Le jeune homme qui s'était en quelque sorte emparé de lui, l'introduisit dans une demeure que le bon aveugle jugea aussitôt être un palais. Laissé seul dans une pièce, il alla timidement palper le long des murs, et sentit bientôt, aux tentures qui les tapissaient, aux meubles qui les ornaient, combien ses conjectures étaient fondées.

— Pour lors, se dit-il à lui-même, il ne m'a pas menti. C'est du riche, c'est du grand, ceci. Ah ! plaise à Celui de là-haut que je trouve ici un appui pour cette pauvre enfant ! Ce serait bien dur de la laisser dans l'embarras.

Comme il conversait ainsi avec lui-même, le personnage reparut.

— Troubadour, vous savez donc qui vous parle ?

— Oui, mon prince : un parent du noble Roger, roi de Sicile.

— Dites-moi alors, à cœur ouvert, ce que vous pensez de votre jeune compagne.

— Tout le bien possible. Depuis plus de soixante ans je voyage, traînant partout mon existence pauvre et délaissée. J'ai entendu une foule de choses, j'en ai appris un grand nombre ; et, quoique privé de la vue, je puis dire que peu d'hommes ont plus d'expérience que moi. Il n'est presque pas un château où je n'aie été accueilli ; pas un seigneur, pas une dame de quelque renom, qui ne se soient plu à entendre mes chants. Eh bien ! j'atteste que, nulle part, je n'ai rencontré une âme meilleure que celle-

là. Chez elle, la vertu n'a pas attendu la marche des années. Roselle de Châtillon a une prudence, une maturité, une constance de caractère qu'on ne saurait espérer d'une enfant de quatorze ou quinze ans. Que vous dirai-je ? Quelquefois, dans mes rêves, rapprochant ce que je sais d'elle de ce qu'on dit de sa beauté, je me figure que c'est un esprit céleste qui aura pris un corps humain pour donner ici-bas quelques bons exemples.

— Votre tendresse exagère.

— Je ne dis pas non. Mais si Tobi avait la parole, je crois qu'il n'en dirait guère moins que moi... Si vous la connaissiez comme nous !

— Un mot maintenant, mais un mot en secret. Me promettez-vous de n'en parler à personne ?

— Mon usage est de jurer par saint Martin de Tours ou par saint Denys de Paris. Mais je ne jure que quand le secret m'est révélé : car il est absurde de jurer d'avance. Il n'y a que les insensés qui se lient avant de savoir pourquoi.

— Eh bien ! soit : je compte sur votre discrétion. Voudriez-vous user de votre influence sur cette jeune fille pour la décider à... rester ici ?

— Je ne comprends pas bien. Elle va en croisade.

— Ceci n'est qu'une affaire de dévotion. Rien ne l'empêcherait de remplir plus tard son vœu, si elle en a fait un. Assurément, elle n'a pas la prétention de changer la face de la guerre. Pour parler plus clairement voudriez-vous m'aider à obtenir sa... main ?

— Jour de Dieu ! répondit l'aveugle stupéfait ; voilà une belle, une riche proposition que vous...

— Et si vous réussissez, ajouta le jeune prince, je vous promets que vous ne serez jamais séparé d'elle ; qu'une existence honorée et paisible sera assurée à vos vieux jours.

— Ah ! ne parlez pas de moi, dit le troubadour ému. C'est d'elle, c'est de cette chère petite qu'il s'agit. Vraiment, ce que vous dites là est bien beau. Elle est de bonne race, sans doute ; mais épouser un prince ! c'est superbe. Ce jour-là, je pourrai chanter tous mes airs de Palestine.

— Vous me promettez, alors ? Je sais qu'elle a un grand attachement pour vous. Nul doute que votre autorité ne la détermine facilement à accepter.

— Non, non, mon prince, reprit vivement Olric, en piquant le pavé de la douille de son vieil appui ; non, non, je n'obtiendrais pas d'elle son consentement, ni moi, ni le bon roi Roger, ni monsieur Louis de France, ni même Sa Sainteté le pape Eugène. Elle a engagé sa foi...

— A qui ? dit brusquement le prince.

— A un illustre et digne chevalier, au sire Raoul d'Allonville, aujourd'hui en Terre Sainte, et je réponds que jamais union n'aura été mieux assortie ; à moins que...

— Eh bien ?

— A moins que... Mais on n'en sait rien ; on n'en est pas encore sûr. On dit tant de choses qui ne sont pas ! J'en ai tant entendu à Cominges !

— Parlez donc ! que voulez-vous dire ?

— A moins que ce pauvre jeune homme ne soit mort... martyr. En ce cas-là, elle serait libre, la

chère enfant ; ce qui ferait parfaitement votre affaire.

— Mort ! martyr ! Expliquez-vous, alors.

— Le troubadour raconta les bruits qu'il avait recueillis le long du chemin, et notamment le récit de Jacopo de Vérone. Le jeune prince l'écouta avec la plus grande attention, puis se mit à marcher de long en large, avec une certaine impatience.

— On me l'avait dit, reprit-il ; mais d'autres bruits contredisent celui-là. La chose est incertaine. Dans tous les cas, vieillard, que me promets-tu ?

— Que pourrais-je vous promettre ? Si Celui de là-haut veut bien la tirer du mauvais pas où elle est, nous tâcherons d'aller en Terre Sainte ; et, là, tout se vérifiera. Si ce noble jeune homme est vivant, pour rien au monde, elle ne serait infidèle à sa parole... et...

— Tiens ! dit le prince, en lui mettant une bourse dans la main. Et je t'en promets bien de l'autre, si tu réussis...

— Je ne le puis, je ne le puis, non, je ne le puis, mon prince. Je vous en prie, gardez cet argent. Il me serait pénible de penser que vous m'engagez par là à faire une chose que ma conscience me défend. Oh ! plutôt mourir que de...

Un violent coup de pied donné sur le pavé interrompit le troubadour.

— Sais-tu que ta vie, que la sienne sont entre mes mains ? Que je puis vous faire disparaître de ce monde, sans qu'on sache ce que vous serez devenus ?

— Je n'en doute pas. Pauvres pèlerins, inconnus ici, nous sommes sans défense et sans appui. Mais Celui de là-haut veille sur nous, je l'espère ; comme disait l'évêque de Cominges : "*Il a les yeux ouverts sur les voies des enfants d'Adam*," et personne ne saurait échapper à sa justice. On est bien fort quand on se repose sur lui.

Le jeune homme fit bien des fois le chemin d'un bout de la longue pièce à l'autre. Les échos de la voûte répétaient le bruit de ses pas. Le troubadour entendit même le son de sa voix ; mais il n'était pas bien sûr s'il se parlait à lui-même, ou s'il s'adressait à un personnage étranger.

— Une dernière fois, dit le prince en se rapprochant de lui, veux-tu t'employer à faire ce que je désire ? Tu n'auras pas seulement la peine de raisonner pour influencer ta compagne ; il suffira que tu racontes une histoire d'où résultera pour elle la certitude de la mort de son fiancé. Je te suggérerai tout ce qu'il faudra dire.

— Un moment, mon prince ; ce qu'il faudra dire est-il vrai ?

— Eh ! imbécile ! aurai-je besoin de toi pour dire une chose vraie ?

— Pour lors, je ne le puis. Ma langue ne saura jamais se prêter au mensonge. Comment, d'ailleurs, irais-je nuire à la cause de ce noble chevalier, à qui mon cœur tient par tous les liens de l'estime et de la reconnaissance ?

— Crois-tu, au moins, dit le jeune homme qui contenait avec peine son dépit, crois-tu qu'elle

ajouterait foi à ma parole ? Crois-tu qu'elle se laisserait séduire par des flatteries, par des promesses, par la perspective d'une existence princière ?

— Oh ! jour de Dieu ! jamais ! On lui écrasera la tête sur la pierre plutôt que de lui faire oublier sa foi, de lui arracher un mot seulement au détriment des...

Un coup de pied, plus violent encore, donné sur le pavé, avertit Olric qu'il était inutile de continuer. Bientôt même il se trouva seul. Un domestique vint ensuite, d'une voix dure, lui demander où il voulait qu'on le reconduisît.

— Tout bonnement à la porte. Pour le reste, nous nous en tirerons bien, Tobi et moi. Je vous remercie, mon ami ; mettez-vous seulement à la porte. Tout beau, Tobi !

En effet, le vieillard ne fut pas plutôt dans la rue, que Tobi se mit à tirer, avec une vigueur inaccoutumée, du côté de la prison. Il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient repris possession de leur asile, quand Olric entendit un bruit de pas.

— Est-ce vous, chère petite ? est-ce vous ?

— Moi-même, Olric.

— Ah ! je devais bien m'en douter, aux grognements de Tobi. Bon ! le voilà qui vous lèche. Eh bien ! eh bien ! quoi ? Où en êtes-vous ? Que vous ont-ils dit ? Vous rendent-ils la liberté ?

On peut douter si Roselle entendit les dernières paroles de son ami ; car la porte de la prison s'ouvrait devant elle, et ce fut à peine si elle eut le temps de lancer en l'air ces paroles : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.*

— Oui, dit le vieillard, elle a raison. Toute la sagesse est là. Voilà soixante-douze ans passés que je remue sous le soleil, et je ne crois pas avoir jamais eu plus besoin de ramasser mon courage pour me résigner. Ah ! je le vois, une ligue d'enfer s'est formée contre cette innocente ; ils la tueront, ils lui ôteront du moins la liberté. C'est la dernière fois, peut-être, que nous nous rencontrerons ici-bas. Jamais, mon Dieu ! jamais, je dois le dire, je n'ai reçu un coup plus fort que celui-là. Je sens que cela va me percer le cœur. Mais, vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité. Ma lampe s'éteindra bientôt ; la vie abandonne mes vieux membres, en même temps que l'espérance délaisse mon âme. Dois-je m'en plaindre ? Non, Seigneur. Le pauvre Olric, n'a de sa vie, murmuré contre votre Providence : il est trop vieux pour commencer. J'aurais bien désiré arriver avec elle au terme, la remettre aux mains de ce vaillant et fidèle chevalier, coller mes lèvres sur le tombeau de votre Fils, et mourir. Mais, si vous voulez me refuser cette joie, il ne tient qu'à vous. Toujours, toujours, je me soumettrai aux décrets de votre justice ; et, tant qu'il me restera un souffle de vie, ce sera pour dire comme elle : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.*

XLVIII

UN HASARD DES COMBATS

La lassitude et le découragement avaient gagné l'âme de tous les croisés. Les plus intrépides, les plus dévoués sentaient tomber leur vertu. Depuis que Thierry de Flandres avait obtenu la préférence sur ses rivaux, pour la principauté de Damas, la mauvaise volonté des chefs s'était manifestée avec une nouvelle évidence. Comme le succès se faisait attendre, un avis fut ouvert de transporter le siège de l'autre côté, c'est-à-dire du côté des murailles. Idée funeste, qui devait entraîner la ruine de l'entreprise. D'autre part, les assiégés, voyant le relâchement de leurs ennemis, commencèrent à reprendre courage. Ils se ménagèrent surtout des intelligences parmi les barons chrétiens qui habitaient la Syrie ; ils vinrent à bout de leur persuader que les croisés d'Occident n'en voulaient pas moins à leurs principautés qu'à celles des Musulmans. Cette pensée prit bientôt racine dans des âmes molles, accessibles à la jalousie et livrées à la volupté. Le sultan de Damas sut y ajouter la séduction de l'or et des pierreries. De nombreux émissaires se glissaient déguisés dans le camp des chrétiens, et y versaient secrètement leurs présents corrupteurs. Peu à peu la désertion commença parmi ces princes, la plupart jeunes et débauchés. Toutefois, ceux d'Occident tenaient encore. Les rois surtout animaient, par leurs paroles et par leurs exemples, les soldats découragés, et tâchaient de rallumer le feu sacré, près de s'éteindre. Mais la fatale résolution était prise : le côté des jardins fut abandonné, tout le terrain gagné de ce côté-là perdu ; et le siège dut recommencer à nouveau, contre les remparts du levant et du midi.

Notre but n'étant point de faire l'histoire de la croisade, nous omettons ces détails pour revenir à notre jeune héros.

Il avait fort désapprouvé le parti qu'on venait de prendre. Il lui semblait que c'était folie d'abandonner ce qu'on avait si péniblement acquis, pour se heurter contre de nouvelles difficultés. Cependant, il n'en relâcha rien de son dévouement ni de son courage. A tous les assauts qui se donnèrent du côté des murs, il fit bravement son devoir dans les rangs des chevaliers du Temple. Un accident singulier signala encore pour lui une de ces journées de bataille.

Nous avons dit que le chef de l'armée assiégée était Ayoub, le père de la race des Ayoubites. A côté de lui combattaient ses deux fils, dont le plus jeune, Saladin, devint dans la suite si célèbre. Profitant de la mollesse des assiégeants, averti d'ailleurs par ses agents secrets, Ayoub avait fait une sortie vers la partie du camp qu'occupaient les Templiers. Quoique réduits à un bien petit nombre, ces braves chevaliers la soutinrent vigoureusement. La lutte fut vive ; le sol se joncha de corps morts. L'intrépide Ayoub, ayant confié à son fils aîné une partie de ses soldats, se tourna d'un autre côté ;

et l'audacieux jeune homme osa se jeter sur les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. A la tête d'un groupe de soldats d'élite, il se battit comme un lion. La nuit put seule séparer les combattants ; mais nul n'avait pu s'empêcher d'admirer le courage du héros musulman.

Raoul rentrait au clair de la lune naissante. Comme toujours, la Providence l'avait favorisé ; il n'avait pas reçu la moindre blessure. On l'envoya, en compagnie de quelques autres, chercher les corps des croisés restés sur le champ de bataille. La nuit sereine et douce respirait un calme bien propre à reposer des fatigues de la journée. Entraîné par son pieux office, il avait dépassé le point où s'était passé le plus chaud épisode de la sanglante mêlée. Un seul chevalier l'accompagnait, un jeune Templier beauceron, avec lequel il avait récemment fait connaissance. Comme ils devisaient pieusement ensemble, ils virent un corps se lever, faire quelques pas, tomber, se relever et tomber encore : ils se précipitent vers lui, pour s'en emparer, si c'est un musulman, ou le rapporter au camp, si c'est un chrétien. Leur doute fut bientôt dissipé : c'était un jeune Sarrasin, blessé en plusieurs endroits, et épuisé par la perte de son sang. Le Templier avait déjà tiré son épée pour l'achever, quand Raoul lui retient le bras, non sans une vive émotion. Il venait d'apercevoir un objet à lui bien connu. S'empressant de découvrir la figure de cet infortuné, il reconnaît, aux rayons de la lune, des traits aussi nobles que purs, auxquels l'approche de la mort n'avait point enlevé leur expression.

— Je ne comptais guère vous retrouver en pareille circonstance, Gibor-ben-Salem, dit-il, en lui passant doucement la main sur le front. Toutefois je ne m'étonne point de vous trouver au champ d'honneur : votre courage vous y assignait la première place.

Le blessé rouvrit les yeux au son de cette voix connue, et fit un effort pour tendre la main à celui qui lui parlait.

— Je serais heureux, reprit Raoul, de pouvoir vous être utile. Dieu m'est témoin que je vous rendrais volontiers la vie, bien qu'elle dût être fatale à plus d'un des nôtres. Mais il y a quelque consolation, et presque de la gloire, à mourir de la main d'un brave.

— Allah est grand ! murmura le malade ; tout ce qu'il a écrit est écrit : l'homme doit s'y soumettre.

— Et, pour ne rien vous cacher, j'ai quelque regret de vous voir mourir ainsi, loin de tout secours. Désirez-vous que je vous reporte vers la ville ? Aimez-vous mieux être abrité dans ma tente ?

— Allah est grand ! répéta Gibor ; ce qu'il veut est juste et sage ; l'homme doit mourir au lieu qu'il lui a fixé.

— J'aimerais à vous donner un dernier signe d'amitié, un dernier témoignage de l'estime que vous m'avez inspirée. Je n'ai point oublié le service que vous m'avez rendu.

— Je t'ai payé ma dette, chrétien ; je meurs satisfait.

— Vous l'avez payée deux fois, Gibor, trois fois même ; car j'ai reconnu votre main bienfaisante dans celle qui m'a guéri, après le passage du Méandre ; et votre voix dans le souterrain de Laodicée, aussi bien que dans le conseil de guerre.

— Reprends ton épée, dit le mourant. J'aurais voulu être inhumé avec elle. Je sais que tu as fermé les yeux à celui qui m'apprit ta langue. Puisse Allah t'être propice !

— Et vous, Gibor, puissiez-vous, à cette heure suprême, reconnaître la fausseté du culte auquel vous avez appartenu ! Celui dont vous parlez est mort repentant. Je serai heureux de vous voir rendre hommage au Dieu de la croix. Pardonnez ce vœu à mon amitié sincère.

Ces paroles excitèrent, d'une façon singulière, les sentiments du jeune Sarrasin. Il fit un effort pour s'agiter, darda sur le sire de Louville, puis sur la lune, un regard d'une énergie sauvage. Mais il était difficile de deviner quelle en était la signification. Était-ce la colère qu'un tel vœu était de nature à produire dans un Musulman fanatique ? Était-ce l'expression d'un regret, d'un désir, d'un remords ? C'est un secret qui est resté scellé dans la tombe. A l'instant même le jeune guerrier expira. Mais sa main resta enchaînée dans celle de Raoul, et ses yeux se glacèrent, fixés sur la lune.

Le bruit se répandit le lendemain chez les croisés que le fils aîné d'Ayoub avait péri dans le combat de la veille (2). On parla des aventures qu'il avait courues, déguisé sous un faux nom ; et il ne fut pas difficile au sire de Louville de reconnaître le généreux adversaire en face duquel de si étranges hasards l'avaient placé. Il aima depuis à rappeler ces circonstances, et à dire qu'il restait convaincu que la dernière étreinte de cette main glacée avait été un hommage rendu au Dieu du Calvaire.

XLIX

DEUX AUTRES DÉPARTS

Je ne sais s'il y eut jamais homme plus joyeux que notre vieux troubadour, quand un matelot du port de Naples vint lui dire qu'on l'attendait à bord d'une galère royale pour y prendre place, et qu'une jeune fille le pressait de s'y rendre en hâte.

— Pour lors, Tobi, c'est un mystère de plus en plus épais. Il faut qu'il se soit passé du nouveau, pendant ces deux ou trois heures de sommeil que nous avons pris au coin de la prison. Je dis que c'est du neuf, Tobi, et que Celui de là-haut est le plus habile et le plus sage de tous. Je gagerais qu'il a tiré notre petite d'embarras, comme il le fit autrefois pour Daniel dans la fosse aux lions, et pour les jeunes Hébreux dans la fournaise. En avant, mon ami, en avant !

Les présomptions du troubadour étaient fondées. Le premier son qu'il entendit sur le port fut la voix

(2) Ayoub perdit en effet son fils aîné au siège de Damas. (*Hist. des Croisades*, t. II.)

de l'*Oiseau du paradis*, et le premier objet qu'il toucha fut cette main chérie, qu'il serra contre ses lèvres. Roselle était vraiment rendue à la liberté. Par quelle voie, par quelle entremise, elle le savait à peine ; elle ne s'était pas plus informée du hasard qui la tirait de prison que de celui qui l'y avait jetée. — L'homme qui marche en ce monde, lui répétait sa sainte maîtresse, peut être de plusieurs sortes : ou il a si peur de manquer son chemin terrestre, qu'il se couche à plat ventre et se colle à la terre, pour ne pas s'en séparer ; ou il se tient à demi penché, s'étudiant uniquement à éviter toutes les aspérités du chemin, mais sans relever les yeux vers le but ; ou il se tient debout, regardant tantôt en haut, tantôt en bas ; ou, enfin, il a sans cesse les yeux fixés vers le ciel, ne s'inquiétant pas si c'est de la poussière ou des fleurs qu'il foule aux pieds. Tâche, ma fille, d'être toujours du nombre de ces derniers. — Et Roselle, embrassant cette sainte doctrine, s'efforçait de réaliser cette parole du roi-prophète : " Mes yeux sont sans cesse dirigés vers le Seigneur ; car c'est lui qui dégagera mes pieds des filets. "

L'événement qui la rendait à la liberté était, en effet, aussi extraordinaire que celui qui l'en avait privée. Bien que les chroniques ne donnent que des détails confus là-dessus, voici cependant ce qu'il est permis d'en conclure. Un des duellistes, au moment même où il tissait sa déposition pleine de mensonges, avait souvent jeté les yeux sur la jeune fille ; et l'aspect de cette belle figure, empreinte de candeur et d'innocence, avait fait sur lui une impression qu'il eut peine à combattre. Dix fois sa langue fut sur le point de se contredire, de se rétracter même ; l'orgueil, le désir de la vengeance, le retinrent. Mais, une fois rendu à sa prison, il rentra en lui-même ; il se rendit compte de la situation que ses calomnies allaient créer à cette vierge infortunée, et sa conscience ne put supporter un tel poids. Il demanda à voir le prélat en particulier, fit un aveu complet de sa faute, jura que cette jeune étrangère avait repoussé, avec une noble indignation, toutes leurs propositions, toutes leurs démarches, et que l'amour-propre blessé avait pu seul le déterminer à de si ignobles accusations. Cette confession si sincère donnait enfin le nœud de la difficulté. L'autre coupable fut forcé de convenir aussi de la vérité, et l'innocence sortit enfin triomphante de l'épreuve. Le pontife remercia le ciel d'un événement si conforme à ses vœux, et se félicita d'avoir entrevu les pieuses ruses de la charité.

Bientôt la nouvelle de ce fait se répandit, et opéra un changement complet dans l'opinion publique. — Une sainte ! se disait-on ; une sainte ! Une autre Suzanne ! Une martyre de la pudeur et de la charité ! — Ces bruits, étant venus jusqu'aux oreilles du jeune prince, le frappèrent aussi d'étonnement et d'admiration. Respectant une si haute vertu, il renonça au projet qu'il avait formé, et qui était, à ce qu'il paraît, de faire enlever Roselle. Bien plus, il voulut lui-même aider la noble captive à atteindre le but de son voyage. Après en avoir conféré avec le pieux pontife, il mit à sa disposition une galère

de la marine royale ; en sorte que celle qui était entrée comme mendiante dans la ville de Naples, en sortait avec les honneurs qui ne s'accordent qu'aux princes. Elle accepta cette faveur avec la simplicité qui l'accompagnait en tout : remerciant Dieu tout bas d'avoir tiré le bien du mal, et secouru sa détresse : car, sans ces événements providentiels comment aurait-elle pu opérer son passage ?

Quant à Orlie, ce moment était bien le plus doux de sa vie. Ses mains allaient partout, tâtonnant, palpant les étoffes soyeuses qui garnissaient la chambre de sa chère compagne, les meubles de prix qui l'ornaient. — C'est du bon, du riche, murmurait-il ; jamais la dame de Cominges ou celle de Montlhéry n'ont rien eu de mieux. Voilà du velours, voici du damas ; ceci c'est une frange d'or ou d'argent. Mais je jure par saint Martin de Tours, et même par saint Janvier de Bénévent, qu'il n'y a rien de trop pour cette gentille enfant. Ah ! pourvu qu'elle retrouve par là son bien-aimé ! Tobi, nous mourrons de joie ce jour-là. Oui, je crois que nos cœurs n'y pourront pas tenir. On résiste soixante-dix ans à la douleur ; mais on succombe bien vite à la joie.

La traversée fut heureuse. Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas de suivre en détail les événements qui la signalèrent. Quelques-uns cependant seraient dignes d'intérêt. Dans ce temps, où l'homme n'avait pas à sa disposition les moyens rapides de locomotion que l'art lui a créés depuis, où un niveau commun n'avait pas encore passé sur les mœurs et les usages du monde civilisé, une étonnante variété d'accidents et d'observations attendait quiconque mettait les pieds hors de sa patrie. Les déplacements étaient moins faciles, mais les chemins moins monotones ; les voyages étaient plus longs, mais plus variés, plus poétiques, plus instructifs ; les inconvénients mêmes qui les accompagnaient donnaient à l'âme une vérilité que rend impossible la mollesse de notre éducation moderne. Dans ce temps-là, la femme atteignait sans peine à la force de l'homme ; l'homme aujourd'hui se ravale à la faiblesse de la femme.

Mais, entre les incidents dont nous parlons, il en est un que nous ne pouvons passer sous silence ; puisqu'il a pour objet un personnage auquel le lecteur a bien voulu prendre quelque intérêt.

Comme on levait l'ancre du port de Malte, le troubadour sentit je ne sais quel malaise courir dans ses vieux membres ; il lui semblait que la vie l'abandonnait peu à peu. Roselle aurait voulu qu'on revirât de bord (car le navire était entièrement à sa disposition) et qu'on remît le vieillard à terre, pour lui laisser le temps de se rétablir. Mais il insista, au contraire, pour qu'on continuât la traversée : ni Tobi ni lui, assurait-il, ne consentiraient à retarder d'une heure l'impatience de Roselle. Bientôt sa faiblesse augmentant, il comprit que l'heure du départ était proche.

— Celui de là-haut est le maître, se dit-il, aussitôt que ce pressentiment eut pris chez lui le caractère de la certitude. Quand même j'en aurais le choix je n'ajouterais pas une minute aux jours que son

doigt m'a marqués. J'aurais aimé, sans doute, à toucher le terme du voyage, à les voir unis et heureux, ces pauvres enfants ! Ce moment m'aurait comblé de joie ; je leur aurais donné ma bénédiction (la bénédiction d'un vieillard ne fait jamais de mal) ; et puis, joignant les mains, j'aurais chanté mon *Nunc dimittis*, et m'en serais allé volontiers les attendre dans un monde meilleur. Mais, puisque le Maître en décide autrement, je me résigne volontiers. *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.*

Roselle, comme on le pense bien, n'épargna aucun soin, aucune attention délicate à son vieil ami ; elle ne voyait pas sans peine ce fidèle appui manquer à sa jeunesse, ce guide prudent la délaissier au milieu d'un si long voyage. Combien elle aurait voulu pouvoir prolonger ses jours, même en lui donnant quelques-unes des années que le ciel lui réservait ! Elle s'affligeait en songeant qu'elle aurait coûté la vie à deux vieillards, les seuls cœurs dévoués qu'elle eût connus, avec la pauvre femme qui avait abrité son enfance, et la sainte recluse qui l'avait formée. Mais rien ne pouvait faire espérer qu'Olric dût surmonter son mal ; il s'en allait s'éteignant, comme une lampe qui n'a plus d'huile. Pour charmer la dernière heure de son déclin, il priait souvent sa chère petite de lui chanter quelques-uns de ses chants du Paradis, et elle s'y prêtait malgré sa tristesse. Peut-être même cette tristesse ne faisait-elle que donner plus de charme à sa voix, et la rendre plus pénétrante et plus douce au cœur du pauvre malade.

— Il fait bon mourir comme cela, ma chère enfant, disait-il d'une voix affaiblie. Il me semble que c'est comme un commencement du ciel, et que les anges ne chanteront pas bien différemment. Vous aurez soin de Tobi, je l'espère ; il m'a été bien fidèle, bien utile, vous le savez. Je ne crois pas lui avoir manqué, si ce n'est un jour où je lui donnai un coup de bâton ; mais aussi il m'avait manqué le premier, en me conduisant dans un fossé. C'est là le seul nuage qu'il y ait eu entre nous deux. Je lui ai demandé bien pardon, le pauvre ami, et lui, je suis sûr qu'il me le demande aussi : car je sens sa petite langue lécher mes mains glacées. Je désire qu'il soit heureux après ma mort. Quant à vous, aimable enfant, je vous souhaite toutes sortes de bénédictions, ainsi qu'à votre cher fiancé, si le ciel, comme je l'espère, vous l'a conservé. Quelque chose me dit que vous serez heureuse, et cet espoir adoucit mes derniers moments.

Un prêtre sicilien, qui se trouvait sur le navire, administra au troubadour les derniers sacrements, qu'il reçut avec un piété édifiante. Dès lors il ne songea plus qu'à se recueillir, pour se préparer à paraître devant son Juge. Quand il sentit que son heure était proche :

— Portez-moi sur le pont, dit-il ; un pécheur ne doit point mourir sur la soie, mais bien sur la cendre. Je demande à être tourné du côté de Jérusalem ; puisque je n'ai pas eu le bonheur d'y arriver, de toucher son sol béni, que j'expire au moins en pensant à elle. Chère petite, vous direz là à

notre bon maître Jésus-Christ mille choses honnêtes de ma part. Quant à vous, si vous avez une commission ou deux à faire en Paradis, donnez-les-moi : j'espère pouvoir les faire sans beaucoup de retard.

Ce fut par un soir d'été, quand le soleil couchant projetait ses rayons sur sa vénérable figure, que le troubadour expira. Une de ses mains se glaça dans celle de son amie, et l'autre sous la langue de son fidèle compagnon Tobi. Oh ! ce fut une grande douleur pour Roselle lorsqu'elle vit ce corps inanimé, quand elle comprit que le ciel la laissait seule voguer vers un but incertain. Sa douleur fut plus grande encore, lorsqu'on jeta dans la mer ces restes vénérés, quand elle les vit flotter sur les vagues à la merci des poissons ! Son regard, mouillé de larmes, les suivit longtemps. Elle perdait un compagnon précieux, un ami dont la naïve simplicité, l'égalité d'âme, le tendre attachement lui aidaient à supporter les ennuis du voyage. Ce fut le cœur serré qu'elle adressa ses derniers adieux à celui qu'elle ne pouvait plus revoir que dans l'éternité.

Tobi ne supporta pas avec moins de peine la séparation que la mort lui imposait. D'abord il fit des efforts désespérés pour empêcher qu'on ne jetât à l'eau son vieux maître. N'ayant pu y réussir, il suivit longtemps du tillac le corps ballotté sur les flots, aboyant d'une manière lugubre et déchirante. Constamment il voulut rester à cette place, attendant toujours que la mer lui rendît l'objet de ses regrets. Roselle, fidèle aux dernières volontés de son vieil ami, lui prodigua ses soins et ses caresses : mais ce fut en vain ; rien ne pouvait distraire le pauvre Tobi de sa douleur. Dès ce moment, il devint triste, il refusa toute nourriture et perdit peu à peu ses forces. Au moment d'expirer, il leva encore ses yeux languissants du côté où il avait vu disparaître son maître, fit un effort pour poser sa langue sur la main de Roselle, poussa un faible grognement, comme pour exprimer une dernière fois ses regrets, et s'endormit du pesant sommeil.

L

DENOUEMENT

Malgré leur courage, et l'énergie de la résistance, les habitants de Damas voyaient s'affaiblir leurs forces. La victoire même les épuisait peu à peu. Là aussi, comme dans le camp des croisés, régnaient la lassitude, le découragement, les maladies, le mécontentement ; on se fatiguait d'un service pénible ; on souffrait de ne pas recevoir de renforts. Personne ne doutait que la ville ne tombât tôt ou tard devant la persévérance des croisés. Ainsi les mêmes dispositions affectaient à peu près les deux camps.

Elles se firent jour par un double drame analogue, qui ne laissa pas que de jeter une sorte d'effroi des deux côtés. Un vieux santon, qui avait dû fuir de sa retraite devant l'invasion des chrétiens, s'était jeté dans la place. Longtemps, il observa la marche du siège. Un jour que les croisés avaient

poussé leurs succès jusqu'au pied des remparts, croyant voir arriver l'heure fatale, stimulé d'ailleurs par le fanatisme, il vint s'exposer aux coups des chrétiens et mourut criblé de coups (3). On était alors du côté des jardins, et les Musulmans sentaient que là était leur point vulnérable. Mais lorsqu'ils virent, à leur grande satisfaction, les croisés passer de l'autre côté, surtout lorsqu'un renfort de vingt mille Turcomans et Curdes fut entré dans leur ville, ce fut à leur tour d'espérer, et aux chrétiens de perdre courage. Un prêtre, un vénérable vieillard à cheveux blancs, profondément attristé de l'échec qu'il prévoyait pour ses frères, s'élança aussi entre les deux armées, excita du geste et de la voix les soldats du Christ, et tomba mort, martyr de son dévouement ou victime de sa douleur (4). L'histoire n'a point consigné le nom de ce héros.

L'arrivée des auxiliaires ennemis, l'annonce que les sultans d'Alep et de Mossoul approchaient à grandes journées achevèrent de jeter le découragement dans l'âme des croisés. Le siège fut levé. Chacun dès lors ne songea plus qu'à la retraite. Quelques chevaliers qui ne renonçaient que difficilement au but de leur mission, proposaient d'assiéger Ascalon : leur avis n'eut pas d'écho. L'armée entière se désorganisa. Conrad se hâta de rentrer en Europe, où le Pape, pour le consoler, lui donna le titre de *Défenseur de l'Eglise Romaine*. Louis le Jeune resta encore un an en Palestine, mais en simple pèlerin, uniquement occupé à satisfaire sa dévotion.

Ainsi finit cette expédition, commencée sous de si brillants auspices, éclosée au souffle d'un grand saint, encouragée par le chef de l'Eglise, embrassée avec enthousiasme par toute l'Europe, et pourtant payée d'un si misérable résultat. L'histoire n'hésite pas à attribuer cette douloureuse issue aux désordres d'un grand nombre de croisés, à la présence des femmes parmi eux, au mauvais exemple de la reine Eléonore, à cette multitude de pèlerins que l'armée traînait après elle et qui énervait sa discipline, en même temps qu'elle la chargeait de bouches inutiles. Mais l'immoralité même n'eût point été aussi grande, si l'on n'eût admis avec tant de facilité des hommes que le crime et le vice avaient déjà flétris. Un zèle malentendu croyait leur ouvrir, là, une voie de pénitence, et ne fit que leur procurer de nouveaux moyens de désordre, et surtout introduire dans le corps un élément qui devait causer sa mort. Chacun sait quelle amertume ce mauvais succès jeta sur les derniers jours de l'abbé de Clairvaux. Les reproches lui vinrent de tous côtés ; on semblait le rendre responsable de la triste issue de la croisade : comme s'il avait pu prévoir toutes les suites fatales des passions des hommes.

* * *

Raoul d'Allonville pouvait, lui du moins, se flatter d'avoir été jusqu'au bout fidèle à son devoir. Grâce à sa bonne éducation, à son heureux naturel, au sage mentor que le ciel lui avait donné il se

trouvait au terme sans avoir en rien dévié de la ligne droite. Par une rare force d'âme, il était resté chaste au milieu de tant de corruption ; brave au milieu de tant de faiblesses, indépendant au milieu de tant d'intrigues, toujours prêt à payer de sa personne, généreux sans ostentation, courageux sans témérité, terrible dans le combat, humain après la victoire, pieux surtout, et fidèle au Dieu de sa jeunesse, il avait offert le portrait accompli du chevalier chrétien, ce type si noble, si pur, qui malheureusement tendait déjà à s'effacer, mais qui tient une si grande place dans les fastes de la religion et de l'honneur. Ce ne fut pas sans un amer regret qu'il vit l'entreprise manquer par la réunion de tant de funestes circonstances ; des larmes jaillirent de ses yeux quand il apprit l'ordre de départ. Il jeta un long regard sur la florissante cité de Damas, encore riche, encore belle, malgré les ravages de la guerre ; il lui semblait que c'était une proie qui lui échappait : si longtemps, il avait espéré voir l'étendard du Christ y remplacer celui de Mahomet ! Mais, comme tous les autres, il dut se retirer en frémissant, et songer à regagner sa patrie.

Il existe dans le cœur de l'homme des pressentiments, des instincts dont il n'est pas maître, et dont il ne saurait deviner l'origine. Malgré lui, le sire d'Allonville se sentait retenu, et comme attaché à ce sol sacré. Bien qu'il eût déjà visité les Saints Lieux, au moins Jérusalem et ses alentours, sa piété n'était point encore satisfaite. Il résolut de compléter son pieux pèlerinage en parcourant les endroits que le Sauveur a habités ou visités durant sa vie mortelle. Il vit ainsi la Galilée, la Samarie, le Thabor, le lac Génésareth, le Jourdain, tous les lieux où l'Évangile nous apprend que Jésus-Christ daigna se montrer ou opérer des prodiges. Partout sa piété trouva ample matière à l'amour et à la reconnaissance envers Dieu, aussi bien qu'à une sainte curiosité. Ce voyage dura trois mois. Il semblait qu'un lien secret attachât le jeune héros à cette terre des grands souvenirs : c'était à peine si sa pensée se reportait quelquefois vers sa patrie. Dès l'instant que l'image de Roselle ne lui apparaissait plus au fond de l'horizon, l'avenir, le retour au pays avaient perdu pour lui leurs charmes. L'idée lui vint même de se fixer en Palestine, et de demander place parmi les soldats du Temple : peut-être l'occasion se représenterait-elle bientôt de prendre part à des exploits plus heureux. Tout au moins aurait-il la gloire d'avoir mis tous ses désirs, toute sa volonté au service de Jésus-Christ.

Ce fut dans ces sentiments qu'il rentra à Jérusalem. Mais c'était là aussi que la Providence l'attendait pour lui révéler ses voies.

Un soir qu'il priait dans l'église du Saint-Sépulcre, ses oreilles furent frappées du son de deux voix, l'une douce et pure comme la voix d'un ange, l'autre grave et profonde comme celle d'un orgue. La nuit qui descendait de la voûte ne l'empêcha pas de reconnaître le guerrier mystérieux dont il avait admiré le courage. Près de lui se tenait une jeune fille, au maintien recueilli, l'œil baissé, le visage triste,

(3) Voyez *Hist. des Croisades*, t. II.

(4) *Ibid.*

et leurs accents se mariaient pour chanter un hymne dans une langue que Raoul reconnut pour la sienne. La curiosité le porta à se rapprocher : ce concert de deux voix, admirablement belles, exprimant une joie ou une douleur commune, excitait l'intérêt de notre jeune chevalier. Le soldat n'avait plus son casque ; mais la faible lueur du crépuscule ne permettait pas de discerner ses traits. Quant à *elle*, un rapide instinct la lui avait nommée. Un trouble subit fit palpiter son cœur ; il sortit de l'église, et, quelques instants après, il était en présence d'André de Châtillon et de sa nièce Roselle.

*

* *

La semaine suivante, Fulcher, patriarche de Jérusalem, bénissait l'union de Raoul, sir d'Allonville, et de Roselle de Châtillon, dans cette même église du Saint-Sépulcre, en présence d'une foule nombreuse de chevaliers. La valeur bien connue du noble époux, la beauté, la piété de sa chère épouse, l'intérêt qui s'attache à la jeunesse, à la vertu, à un nom glorieux : tout se réunissait pour donner à

cette fête un caractère touchant et solennel. Le ciel avait récompensé la fidélité des deux fiancés ; il avait donné à Roselle un époux vertueux, aimant et dévoué ; il avait donné à Raoul une femme forte, éprouvée par l'adversité, et telle qu'il se réserve d'en donner à ceux qu'il aime. André de Châtillon voyait enfin se résoudre en une douce rosée le nuage orageux qui avait si cruellement divisé les deux familles.

Après quelque temps donné encore à leur dévotion, les jeunes époux revinrent en France. André ne voulut point les accompagner ; il devait, disait-il, consacrer à son Maître les restes d'une vie qui n'avait point toujours été pour lui. Il vécut et mourut à Jérusalem, parmi les chevaliers du Temple.

Les jours de Raoul et de Roselle furent longs et heureux. Rien ne troubla jamais l'affection qui les unissait. Surtout, ils demeurèrent fidèles au Seigneur, et s'attachèrent à vérifier les paroles que leur avait adressées le saint évêque de Jérusalem :

“ Pour les époux chrétiens, le mariage est le commencement d'une union que le ciel doit consommer.”

FIN



LE R-100 PASSANT AU-DESSUS DU PONT DE QUÉBEC

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1929

TEXTE

Une charte, THOMAS POULIN, 1 — Petit Louis, ANDRÉ DE BRÉVILLE, (*L'Etoile Noëliste*), 2 — Notre-Dame du Rosaire de Fatima, R. P. GONZALVE-MARIE TAVARÈS, O.P., (*La Revue du Rosaire*), 8 — Souvenirs Pompéiens, JEAN IOTA, 14 — Les ânes sous le régime français, P.-G. R. (*Le Bull. des Rech. Hist.*), 17 — Un conseil d'avocat, (*L'Ami des enfants*), 19 — Plaisante aventure, 22 — Il suffit de vouloir, 23 — Les "colles" du professeur, 25 — Éphémérides canadiennes, 26 — La Machine humaine : La paralysie infantile, LE VIEUX DOCTEUR, 29 — Comment on corrige un enfant paresseux, J. HERBÉ (*La Maison*), 30 — La taquinerie, JEANNE LE FRANC, 32 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 32 — Deux livres nouveaux, JEANNE LE FRANC, 32 — Le laboureur (*poésie*), LOUIS RATISBONNE, 33 — Au coin du feu, 34 — Les livres, 34 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 36.

ILLUSTRATIONS

Une allée de Palmiers, aux îles Barbades.— Monument de pierre marquant le lieu du martyr des Bx Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant, au Fort Ste-Marie, Ont., 6 — Les nouveaux timbres du Vatican émis le 1er août 1929, 7 — Un visiteur affamé, 16 — Les ruines de la Synagogue de Capharnaüm, 21 — Vue de Tibériade, 25 — Feu Mgr Clovis Arsenault, P.D., 27 — Feu le Dr René Fortier, 27 — Feu l'abbé Cléophas Giroux, 27 — Feu Mgr P.-J.-A. Lefebvre, P.A., 28 — La nouvelle locomotive du C. N. R., actionnée par un moteur Diesel, 28 — La basilique primatiale de Carthage, 35.

OCTOBRE 1929

TEXTE

Notre immigration, THOMAS POULIN, 49.— Les suites d'une bonne action, (*L'Ami des enfants*), 50 — Le curé de campagne, LOUIS MERCIER, 54 — Trois nuits de siège, LOUIS PANSARD (*Le Bulletin Salésien*), 59 — Braves gens, G., 63 — Éphémérides canadiennes, 66 — La machine humaine : Le panari, LE VIEUX DOCTEUR, 68 — Epistaxis, Dr PIERVAL (*La Maison*), 69 — Les miroirs, JEANNE LE FRANC, 71 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 71 — Les douleurs, FRAGILE, 72 — Les lunettes de ma grand'mère (*poésie*), H. M., 72 — Au coin du feu, 74 — J'aime mieux retourner à l'école (pour les petits), 74 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 79.

ILLUSTRATIONS

Retour de chasse dans les Rocheuses.— Vue de la nouvelle voie carrossable sur le pont de Québec (vue prise à l'entrée sud du pont), 58 — Vue de l'église de la Dormition de la Ste Vierge sur le Mont Sion, 65 — Où en sont les travaux de construction du chemin de fer de la Cité Vaticane, 70 — La nouvelle voie carrossable sur le pont de Québec (photo prise à l'entrée nord du pont), 73 — Plaque commémorative rappelant le souvenir des 2,500 Français morts de maladie en Acadie en 1746, 96.

NOVEMBRE 1929

TEXTE

Une gaffe, THOMAS POULIN, 97 — L'abandonné, P. VENANCE GUICHARD, O. F. M., (*L'Echo de Chefoo*), 99 — Le Pin blanc, FRÈRE MARIE-VICTORIN (*Almanach de l'A. S. C.*), 103 — La mère et la mort, JACQUES PÉRI-

CARD (*Conte pour mes petits enfants*), 107 — Un revenant, 110 — Éphémérides canadiennes, 113 — Le supplice d'une Iroquoise chrétienne en 1646, (*Relation des Jésuites*, 1646), 117 — La machine humaine : La Malariathérapie, LE VIEUX DOCTEUR, 118 — Tout le passé, JEANNE LE FRANC, 120 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 120 — Un ange du ciel à sa mère sur la terre (*poésie*), 121 — La protégée du Monastère, FRAGILE, 122 — Pour s'amuser, 125 — Les livres, 126 — La bourse ou la vie, 126 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 129.

ILLUSTRATIONS

Le Lac Thirlemere, en Angleterre.— Vue générale du Bic, sur le Saint-Laurent, 102 — Vue de la Crèche St-Vincent de Paul, Chemin Ste-Foy, Québec, 113 — Les fêtes de Valleyfield, 114 — Feu Mgr V.-A. Huard, 115 — Le T. Hon. Ramsay MacDonald au Canada, 115 — S. G. Mgr O.-E. Mathieu, en oraison, 116 — Les fêtes de Valleyfield : S. Ex. Mgr Cassulo et Lady Wellington, 119 — Le Monastère des Trappistes, à Mistassini, 128.

DÉCEMBRE 1929

TEXTE

Le papier, THOMAS POULIN, 145 — La mélodie, MARIE BARRÈRE-AFFRE, 147 — Un journal des Antilles, G. DE CHAMPIGNY, 150 — La revanche des arbres, (*La forêt et la ferme*), 153 — Le Noël de grand'mère, HENRI DORIS, (*Le Noël*), 155 — A deux doigts du martyr, HUMBERT DALMOSSO, (*Le Bull. Salésien*), 158 — Le Colysée, Mgr BAUNARD, 164 — Éphémérides canadiennes, 167 — La machine humaine : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 170 — Les Noëls de notre passé, JEANNE LE FRANC, 171 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 172 — Noël ancien (*poésie*), 172 — La fête des joujoux, MARYEL, 172 — Au coin du feu, 173 — Les livres, 174 — La pantoufle bleue, MYRIAM CATALANY (*L'Etoile Noëliste*), 174 — La première charrue que fit Jésus (*poésie*), P. V. DELAPORTE, 177 — Une dictée, 177 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 178.

ILLUSTRATIONS

Vue de Bethléem.— Vue du lac Miskoka, en Ontario, 146 — Le premier "gratte-ciel" de Québec, 152 — Vue de la grande pyramide d'Égypte, 157 — Les développements hydrauliques au Manitoba, 163 — Une belle famille canadienne-française : M. et Mme Arthur Ménard, de Chambord, 166 — Feu l'hon. M. J.-A. Robb, 167 — Vue générale du Séminaire des Trois-Rivières, 168 — Feu l'abbé J.-F. Dumais, 168 — Feu Mgr L.-N. Dugal, 169 — Photographie de l'abbé Patrick Power, 169.

JANVIER 1930

TEXTE

Il faudra reviser, THOMAS POULIN, 193 — L'offrande au petit Jésus, JULIE BORIU, 195 — Le petit chantre du *Regina cali* et la Vierge noire de Chartres, ALPHONSE KARR, 198 — Dieuonné, E. DE MARGERIE, 200 — Les humbles débuts d'une glorieuse carrière, EUGÉNIE FOA, 201 — De l'avantage d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe, ERNEST LEGOUVÉ, 205 — Secret gardé, L. R., 207 — Marius, M. BAULEZ, 208 — Comment garder la jeunesse sur la ferme, 211 — Le grain de froment, JOHANNÈS JOERGENSEN, 212 — De gendres à belles-mères, Abbé GRIMAUD, 215 — Éphémérides canadiennes : décembre 1929, 217 — La machine humaine : La peste, LE VIEUX DOCTEUR, 220 — Le faux croup, Dr PIERVAL (*La Maison*), 221 — Vers l'an nouveau, JEANNE LE

FRANC, 223 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 223 — Le Chêne et l'Enfant, FRAGILE, 224 — Conseils aux petits enfants (*poésie*), P. FOUGERAY, 225 — Au coin du feu, 226 — Les livres, 227 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 228.

ILLUSTRATIONS

Le rêve du chasseur.— La récolte des prunes en Ontario, 194 — "L'Empress of Japan", le nouveau paquebot du Pacifique Canadien, 199 — Un jardin de roses, à Ste-Catherine, Ont., 214 — S. G. Mgr Joseph Guy, évêque-élu de Zerta, vic. apost. de Grouard, 218 — Le pont Cisco, sur la rivière Fraser, en C. B., 219 — Des chercheurs de sentiers, dans le parc Jasper, 222 — Vue générale de la ville de Calgary, Alberta, 240.

FÉVRIER 1930

TEXTE

Courage, THOMAS POULIN, 241 — Le proscrit, EUGÉNIE FOA, 243 — Hermann Cohen, RENÉ MILLY, 246 — La santé est un trésor, 253 — Le secret de la Roche Noire, AUFRESNE (*L'Etoile Noëliste*), 253 — Les géants des mers, M. W., 259 — Éphémérides canadiennes : janvier 1930, 262 — La machine humaine : Les pneumonies et leur traitement, LE VIEUX DOCTEUR, 265 — Pneumonie, DR PIERVAL (*La Maison*), 266 — Les apparences, JEANNE LE FRANC, 268 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 268 — Le bon cheval gris (*poésie*), VICTOR DE LAPRADE, 269 — Au coin du feu, 270 — L'enfant perdue, 270 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 272.

ILLUSTRATIONS

Le monument Washington, à Richmond, E. U.— L'hiver à Québec, 242 — Un chef d'œuvre de patience, 245 — L'usine hydro-électrique de Chippewa, 251 — Paysans égyptiens lavant leurs moutons dans un canal d'irrigation, 261 — Feu M. Charles Huot, 263 — Feu M. le Chanoine Maxime Fillion, 263 — Les animaux sauvages ne sont pas farouches dans le parc Jasper, 264 — Vue de la tour du Parlement d'Ottawa, 267.

MARS 1930

TEXTE

Aux provinces, THOMAS POULIN, 289 — Un soufflet salubre, R. VALDOR, 291 — Hermann Cohen, RENÉ MILLY (*Le Noël*), 293 — Le langage des bêtes, C. DE LABONNEFON, 297 — La passion de Notre Seigneur, R. P. BERTHE, C.S.S.R., 298 — Éphémérides canadiennes : février, 308 — La machine humaine : Les arthrites, LE VIEUX DOCTEUR, 310 — Broncho-pneumonie, DR PIERVAL (*La Maison*), 311 — Les heures passent, JEANNE LE FRANC, 312 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 312 — Bien user du temps, MARIE-ANGÈLE (*Aux Davidées*), 314 — La vie (*poésie*), Abbé STANISLAS GAMBER, 315 — Pour s'amuser, 316 — Guéri de la peur des sorciers, X., 316 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 321.

ILLUSTRATIONS

La grille principale du Palais de Versailles.— Les plaisirs de l'hiver au Canada, 290 — Vue de la basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, 306 — Vue de Coblenz, 307 — Les plaisirs de nos hivers canadiens, 309 — Dans nos forêts canadiennes : une cabane à sucre, 312 — La Beauce aux prises avec l'inondation, 320.

AVRIL 1930

TEXTE

Nos Juifs, THOMAS POULIN, 337 — Une mère à l'épreuve, 339 — Pédagogie paternelle, HENRI MALIN (*La Maison*),

341 — 3... 3... 3..., G. DE CHAMPIGNY, 343 — La plus pauvre des bergères : Germaine Cousin, CÉCILE JÉCLOT (*Le Noël*), 348 — Le pays où l'Enfant Jésus ne vient plus, ÉDOUARD DEVOGHEL (*La Vie catholique*), 352 — L'Anier, FERNAND BEISSIER, 355 — Électricité industrielle, 356 — Les quatre au calvaire de Lourdes, VICTOR FÉLI, 357 — Conscience, A. SAMSON, 359 — Le monocle sauveur, 360 — Éphémérides canadiennes : mars 1930, 361 — La machine humaine : l'appendicite, LE VIEUX DOCTEUR, 364 — Pneumonie, DR PIERVAL (*La Maison*), 365 — Simples racontars, JEANNE LE FRANC, 366 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 366 — Le remords expiatoire, FRAGILE, 367 — Les six agneaux perdus (*poésie*), ALPH. CORDIER, 369 — Pour s'amuser, 370 — Les livres, 371 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 372.

ILLUSTRATIONS

Vue de Nice.— Le palais de justice de Bruxelles, 338 — La voie royale à travers les Andes, 340 — Portrait de Mme Godin des Odonais, 344 — Vue plongeante du Trocadero à Paris, 351 — Vue d'une rue d'Oberammergau, 354 — Feu l'hon. Geo.-Élie Amyot, 362 — Feu l'abbé Antoine Pampalon, 362 — Feu l'hon. Amédée Robitaille, 362 — A Bogata de Colombie, 363 — Un coin de Londres, 371.

MAI 1930

TEXTE

Le blé, THOMAS POULIN, 385 — La confiance dans la prière des enfants, (*Les Missions catholiques.*) 386 — Le joli rêve de Claudine (*féerie*), RENÉ DUVERNE. (*L'Etoile Noëliste*), 388 — Le riz du pauvre, 395 — Wou-Wou, FRANCIS DROUET, 398 — Quelques singularités de quelques personnages célèbres, PIERRE DE LA CRAU (*La Maison*), 402 — La noblesse du cœur, JEANNE DELCOU (*Foyer-Revue*), 403 — Éphémérides canadiennes : avril 1930, 408 — La machine humaine : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 411 — Broncho-Pneumonie, DR PIERVAL (*La Maison*), 412 — Le renouveau, JEANNE LE FRANC, 414 — Boîtes aux lettres, JEANNE LE FRANC, 414. — L'artiste méconnu, FRAGILE, 415 — Vos fleurs, RURICOLA (*Bernadette*), 417 — O Maria (*poésie*), BERTAUT, 418 — Pour s'amuser, 419 — Les livres, 420 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 421.

ILLUSTRATIONS

Le port de Hamilton, Bermudes.— La ville de Montréal — Vue prise de la Montagne, 400 — Feu Mgr L.-A. Duguay, 408 — Feu l'hon. Hewitt Bustock, 408 — Feu l'hon. Sénateur C.-G. Dessauls, 410 — Feu Mtre Eugène Lafleur, 410 — L'édifice Price, à Québec, 410 — Un ancien métier à tisser, 413 — Vue de Port-Saïd, en Égypte, 418 — L'entrée des terrains de l'Université McGill, à Montréal, 432.

JUIN 1930

TEXTE

Derniers événements, THOMAS POULIN, 433 — Une mère, JEAN VÉZÈRE (*Le Noël*), 435 — La légende de Notre-Dame des Trois-Épis, A. ESSIG, 443 — Déception, LOUIS DE BONNIÈRES (*La défaite de l'or*), 446 — Le chasseur pris au piège, 448 — Les deux frères, 450 — Le vilain petit canard, ANDERSEN, 451 — Éphémérides canadiennes, 456 — La machine humaine : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 459 — La chimie des taches, A. ACLOQUE, 460 — Avant le départ, JEANNE LE FRANC, 461 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 462 — Paysage étoilé, MARCEL AMY, 462 — Si tu savais (*poésie*), GASTON SORTAIS, 463 — Pour s'amuser, 464 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 465.

ILLUSTRATIONS

Quai du Mein, à Francfort (Dessin de Stroobant.— Paysage de Hollande, 455 — Feu l'hon. R. P. Moïse Desjar-

dins, O. M. I., 456 — Feu Charles Marchand, 456 — S. G. Mgr J.-C. McGuigan, archevêque de Régina, 456 — Vue d'une partie du nouveau pont de Havre de Montréal, 457 — Au temps des labours (*Dessin de M. le Notaire G. Morisset*), 458 — A l'ombre de la croix (*Dessin de M. le Notaire G. Morisset*), 463.

JUILLET 1930

TEXTE

L'attitude américaine, THOMAS POULIN, 481 — Histoire d'un page, CATHERINE D'ERVE (*Le Pèlerin*), 483 — La miséricorde de Dieu, Mgr DUPANLOUP, 489 — Il faut tuer Stamboul, ANDRÉ DE BRÉVILLE (*L'Etoile Noëliste*), 491 — De Stockholm à Compostelle et retour, G. DE CHAMPIGNY, 494 — Le péché de Mlle Félicité, PIERRE LADOUÉ, 496 — Violette, JEAN BARANCY, 499 — Deux avares et leur fromage, PIERRE ROSE (*Foyer-Revue*), 501 — A bientôt, au ciel !, 502 — Éphémérides canadiennes, 503 — Pleurésie, Dr PIERVAL (*La Maison*), 505 — Admirable instinct d'un animal, 506 — Il était un petit navire, JEANNE LE FRANC, 507 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 507 — Confession (*poésie*), LOUIS VEUILLOT, 508 — Le boursier, FRAGILE, 508 — Pour s'amuser, 512 — Les livres, 512 — Les antécédents d'une fable, 513 — Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 514.

ILLUSTRATIONS

La petite tricoteuse (*Dessin d'après une peinture de Greuse*).— Orme séculaire sur la route de Barrie, Ont., 482 — En Yougoslavie. Paysanes égrenant des épis de maïs, 488 — L'endroit où furent martyrisés quelques pères Jésuites canonisés le 29 juin dernier, 493 — Le vieux métier à tisser. Vue de la pièce "montée", 498 — Feu M. Paul Dufault, 504 — Église érigée à Fort-Ste-Marie, en souvenir des Saints Martyrs, canadiens, 506 — Le canyon Johnston dans le parc national Banff, 511.

AOÛT 1930

TEXTE

A l'œuvre, THOMAS POULIN, 529.— Les petites orphelines au calvaire, Mme LAURE DUCHATEL (*Foyer-Revue*), 530.— Combat avec un requin, S. LE ROUX (*Le Pèlerin*).— 538.— Les devoirs littéraires, JEAN IOTA, 539.— Le fils du boucher, (*L'Ami des enfants*), 542.— Ecoliers d'autrefois, MAROUSSIA, 549.— Éphémérides canadiennes, 551.— La lampe merveilleuse, 553.— Pleurésie, Dr PIERVAL (*La Maison*), 554.— Se taire à propos, JEANNE LE FRANC, 555.— Boîtes aux lettres, JEANNE LE FRANC, 555.— Les Remparts de Québec (*poésie*), PAUL LETENDRE, 556.— Au coin du feu, 557.— Les Croisés (*feuilleton*), A. DEVOILLE, 558.— Table des matières, 574.

ILLUSTRATIONS

Le futur peintre de nature morte.—S. Em. le Cardinal Rouleau et S. G. Mgr Lamarche dans le jardin du Carmel de Lisieux, 541.— Les scouts français, que dirige M. Paul Coze, actuellement dans l'ouest canadien, 550.— Feu M. le Dr Paul Dupré, 551.— Feu Mgr L.-J. O'Leary, 552.— Feu l'hon. J.-E. Caron, 552.— Feu l'hon. L. de G. Belley, 552.— La croix de fer érigée sur la Montagne de S.-Anselme et bénite le 20 juillet 1930, 553.— Le R-100 passant au-dessus du Pont de Québec, 573.— Les plaisirs de la pêche dans nos rivières poissonneuses, 576.

Il est une vertu qui est le complément et comme l'assaisonnement de toutes les autres, nous voulons dire la discrétion, par laquelle les vertus se conservent, s'harmonisent et ne dégèrent pas en défauts.

DOM GUERANGER.



LES PLAISIRS DE LA PÊCHE DANS NOS RIVIÈRES POISSONNEUSES.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531350 7